ŒUVRES

DE

JEAN RACINE.

TOME CINQUIEME.

205

OEUVRES
DE
JEAN RACINE.

TOME CINQUIEME.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

1816.

OUVRAGES
ATTRIBUÉS
A M. RACINE.

ŒUVRES DIVERSES.

DISCOURS

Prononcé, à la tête du clergé, par M. l'abbé COLBERT, *coadjuteur de Rouen.*

SIRE,

LE clergé de France, qui ne s'approchoit autrefois de ses souverains que pour leur retracer de tristes images de la religion opprimée et gémissante, vient aujourd'hui, la reconnoissance et la joie dans le cœur, faire paroître à VOTRE MAJESTÉ cette même religion toute couverte de la gloire qu'elle tient de votre piété.

Elle a paru durant plus d'un siecle sur le penchant de sa ruine; on l'a vue déchirée par ses propres enfants, trahie par ceux qui devoient la soutenir et la défendre, en proie à ses plus cruels ennemis : enfin, après une longue et funeste oppression, elle respira peu de temps avant votre naissance heureuse. Avec vous elle commença de revivre; avec vous elle monta sur le trône. Nous comptons les années de son accroissement par les années de votre regne; et c'est sous le plus florissant empire du monde que nous la voyons aujourd'hui plus florissante que jamais.

Si elle se souvient encore de ses troubles et de ses malheurs passés, ce n'est plus que pour mieux goûter le parfait bonheur dont vous la faites jouir; elle est sans agitation et sans crainte à l'ombre de votre autorité; elle est même, si j'ose ainsi dire, sans desirs, puisque votre zele ne lui laisse pas le temps d'en

forme, et que votre bonté va si souvent au-delà de ses souhaits.

Ce zele ardent pour la foi, cette bonte paternelle dans tous les besoins de l'église, qualités si rares dans les princes, font, SIRE, le véritable sujet de nos éloges.

Nous laissons à vos sujets assez d'autres vertus à admirer en vous. Les uns vous représenteront comme un monarque bienfaisant, libéral, magnifique, fidele dans ses promesses, ferme et inflexible contre toutes sortes d'injustice, droit et équitable jusqu'à prononcer contre ses propres intérêts, véritablement maître de ses peuples, et plus maître encore de lui-même.

Les autres vous respecteront comme un roi toujours sage et toujours victorieux, dont les impénétrables desseins sont plutôt exécutés que connus; qui ne regne pas seulement sur ses sujets par son autorité souveraine, mais sur son conseil par la supériorité de son génie, mais sur les cœurs de ses voisins par la pénétration de son esprit, et par la sagesse dont il sait instruire ses ministres; qui, pouvant tout par lui-même, sait se passer des plus grands hommes, et, sans eux, résoudre, entreprendre, exécuter; qui donne la loi sur la mer aussi-bien que sur la terre; qui lance, quand il lui plaît, la foudre jusques sur les bords de l'Afrique; qui sait à son gré humilier les nations superbes, et réduire des souverains à venir au pied de son trône reconnoître son pouvoir et implorer sa clémence.

Vos ennemis mêmes, SIRE, ne peuvent s'empêcher de louer vos actions héroïques; ils sont contraints d'avouer que rien n'est capable de vous résister : et le mérite du vainqueur adoucit en quelque sorte le malheur des vaincus.

Ce n'est pas à nous, SIRE, à parler des progrès étonnants de vos armes triomphantes; nous ne de-

vons pas confondre l'éclat d'une valeur qui n'est que l'objet de l'admiration des hommes, avec ces œuvres saintes qui sont en estime devant Dieu. Le clergé, SIRE, s'attachera sur-tout à louer en vous cette piété qui, toujours attentive aux intérêts de la religion, n'omet rien de ce qui peut être nécessaire pour la relever dans les lieux où elle est abattue, pour l'étendre, au-delà des mers, dans les lieux où elle est inconnue, pour la faire triompher dans l'un et l'autre monde.

Mais que dis-je? L'église ne doit-elle pas elle-même consacrer des victoires que vous avez si heureusement fait servir à la propagation de la foi et à l'extinction de l'hérésie? Il semble que vous n'ayez combattu et triomphé que pour Dieu; et le fruit que vous avez tiré de la paix nous fait assez connoître quel étoit le principal but de vos victoires. C'est par ces victoires que vous avez établi cette redoutable puissance, qui, tenant désormais vos voisins en bride, ôte aux hérétiques de votre royaume et l'audace de se révolter, et l'espoir de se maintenir par de séditieux commerces avec les ennemis de l'état.

Si c'eût été la seule ambition qui vous eût armé, jusqu'où n'auriez-vous point étendu votre empire! Vous vous êtes hâté de finir la guerre, lorsque vous en pouviez tirer de plus grands avantages. Ne sait-on pas que ce n'a été que par l'empressement que vous aviez de donner tous vos soins aux progrès de la religion? La conversion de tant d'ames engagées dans l'erreur vous a paru la plus belle de toutes les conquêtes, et le triomphe le plus digne d'un roi très chrétien.

Mais quelle que soit votre puissance, elle avoit encore besoin du secours de votre bonté: c'est en gagnant le cœur des hérétiques, que vous domtez l'obstination de leur esprit; c'est par vos bienfaits

que vous combattez leur endurcissement ; et ils ne seroient peut-être jamais rentrés dans le sein de l'église par une autre voie que par le chemin semé de fleurs que vous leur avez ouvert.

Aussi faut-il l'avouer, SIRE, quelque intérêt que nous ayons à l'extinction de l'hérésie, notre joie l'emporteroit peu sur notre douleur, si, pour surmonter cette hydre, une fâcheuse nécessité avoit forcé votre zele à recourir au fer et au feu, comme on a été obligé de faire dans les regnes précédents. Nous prendrions part à une guerre qui seroit sainte, et nous en aurions quelque horreur, parcequ'elle seroit sanglante : nous ferions des vœux pour le succès de vos armes sacrées ; mais nous ne verrions qu'avec tremblement les terribles exécutions dont le Dieu des vengeances vous feroit l'instrument redoutable : enfin nous mêlerions nos voix aux acclamations publiques sur vos victoires, et nous gémirions en secret sur un triomphe qui, avec la défaite des ennemis de l'église, envelopperoit la perte de nos freres.

Aujourd'hui donc que vous ne combattez l'orgueil de l'hérésie que par la douceur et par la sagesse du gouvernement, que vos lois, soutenues de vos bienfaits, sont vos seules armes, et que les avantages que vous remportez ne sont dommageables qu'au démon de la révolte et du schisme, nous n'avons que de pures actions de graces à rendre au ciel, qui a inspiré à VOTRE MAJESTÉ ces doux et sages moyens de vaincre l'erreur, et de pouvoir, en mêlant avec peu de sévérité beaucoup de graces et de faveurs, ramener à l'église ceux qui s'en trouvoient malheureusement séparés.

Nous le confessons, SIRE, c'est à VOTRE MAJESTÉ seule que nous devrons bientôt le rétablissement entier de la foi de nos peres : aussi ne falloit-il pas que, l'état vous devant déja son salut et sa gloire, l'église

dût à un autre qu'à vous sa victoire et son triomphe; sans cela votre regne, que le ciel a voulu qui fût un regne de merveilles, auroit manqué de son plus bel ornement. On auroit bien dit un jour de VOTRE MAJESTÉ ce que l'écriture dit de plusieurs grands rois de Juda : Il a terrassé ses ennemis, et relevé la monarchie; il a autorisé et réformé les lois, il a fait régner la justice. Mais on auroit ajouté ce que le Saint-Esprit reproche à ces princes : Il n'a pas aboli les sacrifices qui se faisoient sur la montagne.

Que votre nom, SIRE, sera éloigné de ce reproche! Ce que vôtre zele a déja fait, la postérité le regardera toujours comme la source de vos prospérités et le comble de votre gloire.

Mais ce n'est pas au rétablissement des temples et des autels que se borne votre zele; vous avez entrepris de faire revivre la piété et les bonnes mœurs; et c'est à quoi VOTRE MAJESTÉ travaille avec succès, autant par son exemple que par ses ordres. C'est un honneur maintenant que de pratiquer la vertu; et si le vice n'est pas tout-à-fait détruit, au moins est-il réduit à se cacher; et les voiles dont il se couvre épargnent aux gens de bien un fâcheux scandale, et sauvent les ames foibles du péril d'une contagion funeste.

Ne pensons plus à ces jours de ténebres où la plupart de ceux qui étoient encore dans le sein de l'église sembloient n'y être demeurés que pour l'outrager de plus près, où les blasphêmes et les railleries de ce qu'il y a de plus saint éclatoient avec audace : ces monstres d'infidélité ont disparu sous votre regne heureux; et si les remontrances tant de fois réitérées sur ce sujet ne nous donnoient connoissance de ce désordre, nous l'ignorerions à jamais.

Qu'est devenu cet autre monstre produit par l'esprit de vengeance, toujours altéré du sang des hom-

mes, mais plus encore de celui de la noblesse françoise? Nous n'avons qu'à le laisser dans l'oubli éternel où depuis tant de temps vous l'avez enseveli: vous l'avez étouffé, tout indomtable qu'il paroissoit. VOTRE MAJESTÉ a su renverser les fausses maximes de l'honneur et de la honte; et autant qu'une détestable erreur avoit mis de fausse gloire à se venger, autant y auroit-il d'ignominie à ne vous pas obéir: c'est ainsi que votre volonté seule l'emporte sur la coutume invétérée du mal, et sur le penchant criminel des hommes.

Le clergé ne se dispose plus qu'à être le spectateur de la fin de toutes vos saintes entreprises: après en avoir admiré de si heureux commencements, il cesse d'user de remontrances; s'il a encore quelques besoins, vous les connoissez, cela lui suffit. Il vient encore de ressentir en cette assemblée d'insignes effets de votre protection royale; et, persuadé que vous lui avez destiné une longue suite de graces dans d'autres temps, et avec les circonstances dont vous seul les savez si bien accompagner, il craindroit par ses demandes, ou de troubler l'ordre que votre sagesse y a établi, ou peut-être de mettre des bornes où votre zele n'en a point mis.

L'unique affaire qui nous occupe, c'est l'obligation de rendre à VOTRE MAJESTÉ de très humbles actions de graces. Après un si juste devoir, assurés que nous sommes de votre puissante protection, nous pouvons nous séparer sans inquiétude. Nous allons dans les provinces de votre royaume faire retentir les louanges que l'église doit à votre zele. Chaque pasteur aura la joie de retrouver par vos soins son troupeau plus nombreux qu'il ne l'avoit laissé; et chacun de nous redoublera ses vœux pour obtenir du ciel qu'il redouble ses bénédictions en faveur d'un prince qui se les attire par des actions si glorieuses et si utiles à la religion.

RELATION DE CE QUI S'EST PASSÉ AU SIEGE DE NAMUR.

Il y avoit près de quatre ans que la France soutenoit la guerre contre toutes les puissances, pour ainsi dire, de l'Europe, avec un succès bien différent de celui dont ses ennemis s'étoient flattés : elle avoit non seulement renversé tous les projets de la fameuse ligue d'Ausbourg; mais même, par la sagesse de sa conduite et par la vigueur de sa résistance, elle avoit réduit les confédérés, d'agresseurs qu'ils étoient, à la honteuse nécessité de se défendre. Tout le monde voyoit avec étonnement qu'une nation attaquée par tant de peuples conjurés contre elle, et dont ils avoient par avance partagé la dépouille, eût si heureusement fait retomber sur eux les malheurs qu'ils lui préparoient; qu'elle eût vaincu dans tous les lieux où ils l'avoient obligée de porter ses armes; et qu'enfin tant de puissances réunies pour l'accabler n'eussent fait que fournir par-tout de la matiere à ses conquêtes et à ses triomphes.

En effet, depuis cette derniere guerre, sans parler des célebres journées de Fleurus, de Stafarde et de Leuse, où ils avoient perdu leurs meilleures troupes, sans compter aussi plusieurs de leurs places prises et rasées, ils avoient vu passer sous la domination de la France, Philisbourg en Allemagne, Nice et Montmélian en Savoie, et enfin Mons dans les Pays-bas.

Mais, malgré les avantages continuels que le roi remportoit sur eux, ils se flattoient tous les ans de quelque révolution en leur faveur. Ils croyoient que la fortune se lasseroit de suivre toujours le même parti; et qu'enfin la France seroit contrainte de succomber, et à la force ouverte qu'ils lui opposoient au-dehors, et aux atteintes secretes qu'ils tâchoient de lui porter au-dedans.

La principale espérance de leur ligue étoit fondée sur la haute opinion que tous ceux qui la composoient avoient du grand génie du prince d'Orange, qui en est comme le chef et le premier mobile; et lui-même ne manquoit pas de les flatter par toutes les illusions dont il les croyoit capables de se laisser prévenir. Il leur avoit fait espérer d'abord que le premier effet de son établissement sur le trône d'Angleterre seroit l'abaissement de la France. Il s'étoit depuis excusé du peu de secours qu'ils avoient reçu de lui sur la nécessité où il s'étoit vu d'employer à la réduction de l'Irlande la meilleure partie de ses forces. Mais enfin se voyant paisible possesseur des trois royaumes, et en état de se donner tout entier à la cause commune, il avoit marqué l'année 1692 comme l'année fatale à la France, et où les révolutions si long-temps attendues devoient arriver. Pour joindre l'exécution aux promesses, il employoit aux grands apprêts de la campagne prochaine les sommes excessives qu'il tiroit des Anglois et des Hollandois; et, à son exemple, ses alliés faisoient aussi tous les efforts possibles pour profiter d'une si favorable conjoncture.

Le roi, vers la fin de l'année 1691, instruit de leurs préparatifs, jugea qu'il falloit non seulement opposer la force à la force pour parer les coups dont ils le menaçoient, mais qu'il falloit même leur en porter auxquels ils ne s'attendissent pas, et les forcer par quelque en-

treprise éclatante, ou à faire la paix, ou à ne pouvoir faire la guerre qu'avec d'extrêmes difficultés. Il étoit exactement informé de l'état de leurs forces tant de terre que de mer. Il n'ignoroit pas que le prince d'Orange dans les Pays-bas pouvoit, avec ses troupes et avec celles de ses alliés, mettre ensemble jusqu'à six vingts mille hommes. Mais connoissant ses propres forces, il crut que ce nombre, quelque grand qu'il fût, ne seroit pas capable d'arrêter ses progrès; et, résolu d'ailleurs de combattre ses ennemis s'ils se présentoient, il ne douta point de les vaincre.

Il ne crut pas même devoir se borner à une médiocre conquête; et Namur étant la plus importante place qui leur restât, et celle dont la prise pouvoit le plus contribuer à les affoiblir, et à rehausser la réputation de ses armes, il résolut d'en former le siege.

Namur, capitale de l'une des dix-sept provinces des Pays-bas, à laquelle elle a donné le nom, avoit été regardée de tout temps par nos ennemis comme le plus fort rempart, non seulement du Brabant, mais encore du Pays de Liege, des Provinces-unies, et d'une partie de la basse Allemagne. En effet, outre qu'elle assuroit la communication de toutes ces provinces, on peut dire que par sa situation au confluent de la Sambre et de la Meuse, qui la rend maîtresse de ces deux rivieres, elle étoit également bien placée, et pour arrêter les entreprises que la France pourroit faire contre les pays que je viens de nommer, et pour faciliter celles qu'on pourroit faire contre la France même. Ajoutez à ces avantages l'assiette merveilleuse de son château escarpé et fortifié de toutes parts, et estimé imprenable; mais sur-tout la disposition du pays, aussi inaccessible à ceux qui voudroient attaquer la place, que favorable pour les secours; et enfin le grand nombre de toutes sortes de provisions que les confédérés y avoient jetées, et qu'ils avoient dessein d'y

jeter encore pour la subsistance de leurs armées.

Le roi, après avoir examiné toutes les difficultés qui se présentoient dans cette entreprise, donna ses ordres, tant pour établir de grands magasins de vivres et de munitions le long de la Meuse et dans ses places frontieres des Pays-bas, que pour faire hiverner commodément dans les provinces voisines de grands corps de troupes, sous prétexte d'observer celles des ennemis qui y grossissoient continuellement. Il fit aussi des augmentations considérables de cavalerie et d'infanterie, et disposa enfin toutes choses avec sa prévoyance ordinaire. Mais en même temps il préparoit une puissante diversion du côté de l'Angleterre, où il prenoit des mesures pour y rétablir sur le trône le légitime souverain.

Les alliés de leur côté ne formoient pas de petits projets. Le prince d'Orange, en passant la mer, l'avoit aussi fait repasser à ses meilleures troupes, et en assembloit de toutes parts un grand nombre d'autres qu'il établissoit dans toutes les places de son parti les plus proches de celles de France. Il avoit soin sur-tout d'en remplir les places des Espagnols, desquelles par ce moyen il se proposoit de se rendre insensiblement le maître.

Il se tenoit de continuelles conférences à la Haie entre lui et les autres confédérés, sur l'emploi qu'ils devoient faire de leurs forces, ne se promettant pas moins que de faire une irruption en France au commencement du printemps. Dans cette vue ils faisoient travailler à un prodigieux amas de tout ce qui est nécessaire pour une grande expédition, et se tenoient tellement sûrs du succès, qu'ils ne daignoient pas même cacher les délibérations qui se prenoient dans leurs assemblées.

Ces conférences finies, le prince d'Orange s'étoit retiré à Loò, maison de plaisance qu'il a dans le pays

de Gueldres, lieu solitaire et conforme à son humeur sombre et mélancolique, où d'ailleurs il trouvoit le plus de facilités pour entretenir ses correspondances secretes. Le déplaisir qu'il avoit eu l'année précédente de voir prendre Mons en sa présence, sans avoir pu rien faire pour le secourir, donnoit lieu de croire qu'il prendroit des mesures pour se mettre hors d'état de recevoir un pareil affront. Et en effet il prétendoit avoir si bien disposé toutes choses, qu'il pouvoit assembler en peu de jours toutes les forces de son parti, ou pour tomber sur les places dont il jugeroit à propos de faire le siege, ou pour courir au secours de celles que la France entreprendroit d'attaquer.

Ainsi, en attendant la saison propre pour agir, il affectoit de mener à Loô une vie fort tranquille, y prenant presque tous les jours le divertissement de la chasse, et paroissant aussi peu ému de tous les avis qu'il recevoit des grands préparatifs de la France sur mer et sur terre, que si elle eût été hors d'état de rien entreprendre, ou qu'il eût été le maître des évènements. Cette tranquillité apparente, à la veille d'une campagne si importante pour les deux partis, étoit fort vantée par ses admirateurs, qui l'attribuoient à une grandeur d'ame extraordinaire; et ses alliés, la croyant un effet de sa pénétration et de la justesse des mesures qu'il avoit prises pour assurer le succès de ses desseins, se moquoient eux-mêmes de toutes les inquiétudes qu'on leur vouloit donner, et demeuroient dans une pleine confiance qu'il ne leur pouvoit arriver aucun mal.

Au commencement du mois de mai ils apprirent que le roi, suivi de toute sa cour, étoit arrivé auprès de Mons, où étoit le rendez-vous de ses armées de Flandre. En même temps ils surent qu'une autre armée étoit sur les côtes de Normandie, prête à passer la mer avec le roi d'Angleterre; qu'un grand nombre de

bâtiments de charge étoient à la Hogue avec toutes les provisions nécessaires pour faire une descente dans ce royaume ; et qu'enfin une flotte de soixante gros vaisseaux, destinée pour appuyer le passage et le débarquement des troupes, n'attendoit à Brest et dans les autres ports qu'un vent favorable pour entrer dans la Manche.

Le prince d'Orange commença alors à se repentir de sa fausse confiance. D'un côté, il prévit l'orage qui alloit fondre dans les Pays-bas, et jugea dès-lors qu'il lui seroit fort difficile de l'empêcher : de l'autre, il n'ignoroit pas que tous les ports d'Angleterre étoient ouverts ; qu'il n'avoit encore ni flottes pour couvrir les côtes du royaume, ni armée pour combattre les François à la descente ; qu'il leur seroit aisé d'aller jusqu'à Londres, où ils trouveroient la plupart des seigneurs mécontents de lui, et les peuples fatigués des grandes sommes qu'il exigeoit d'eux. En un mot, il appréhendoit que le roi son beau-pere ne trouvât autant de facilité à se rétablir sur le trône qu'il lui avoit été facile de l'en chasser. Dans cet embarras il feignit pourtant de ne songer qu'à sauver la Flandre, et assembla en diligence et avec grand bruit un corps de troupes sous Bruxelles. Mais en même temps il dépêcha le lord Portland à Londres, pour concerter avec la princesse d'Orange et avec son conseil les moyens de garantir l'Angleterre de l'invasion des François. Il donna ordre qu'on armât toutes les milices du royaume, et qu'on y fît repasser les troupes restées en Ecosse et en Irlande ; qu'on arrêtât toutes les personnes soupçonnées d'intelligence avec les ennemis ; et qu'enfin on assemblât la plus nombreuse armée qu'on pourroit, tant pour contenir le dedans du royaume, que pour border les côtes où l'on soupçonnoit que les François voudroient tenter la descente. Sur-tout il pressa l'armement de ses flottes, et voulut qu'on y travaillât

nuit et jour, n'épargnant pour cela ni l'argent des Anglois et des Hollandois, ni celui de tous ses alliés. Non content de ces précautions, il fit remarcher à Willemstadt, entre l'embouchure de l'Escaut et de la Meuse, une partie des régiments qu'il avoit amenés d'Angleterre, pour être en état d'y repasser au premier ordre, et commanda qu'on lui tînt un vaisseau tout prêt pour y repasser lui-même. Toutes ces précautions étoient un peu tardives, et couroient risque de lui être absolument inutiles, si les vents eussent été alors aussi favorables aux François qu'ils leur etoient contraires.

Sur ces entrefaites, le roi durant cinq jours ayant assemblé ses armées dans les plaines de Gevries, entre les rivieres de Haine et de Trouille, il en fit le vingt-unieme de mai la revue générale. Il les trouva completes, et dans le meilleur état qu'il pouvoit souhaiter. Il trouva aussi que, conformément à ses ordres, on avoit chargé à Mons, de munitions de guerre et de bouche, plus de six mille chariots tirés des pays conquis. Tellement qu'il se vit en état de se mettre en marche deux jours après cette revue.

L'armée destinée pour faire le siege de Namur, et qu'il avoit résolu de commander en personne, étoit de quarante bataillons et de quatre-vingt-dix escadrons. L'autre armée, commandée par le maréchal duc de Luxembourg, composée de soixante-six bataillons et de deux cents neuf escadrons, devoit tenir la campagne, et observer les ennemis, qui, à cause de cela, l'ont depuis appelée l'armée d'observation.

Les lieutenants-généraux de l'armée du roi étoient le duc de Bourbon, le cômte d'Auvergne, le duc de Villeroi, le prince de Soubise, les marquis de Tilladet et de Boufflers, et le sieur de Rubentel. Le marquis de Boufflers étoit nommé aussi pour comman-

der une autre armée, que dans ce temps-là même il assembloit dans le Condros. Les maréchaux de camp étoient le duc de Roquelaure, le marquis de Montrevel, le sieur de Congis, les comtes de Montchevreuil, de Gassé et de Guiscar, et le baron de Bressé. Au reste, le dauphin de France, le duc d'Orléans, le prince de Condé, et le maréchal d'Humieres, avoient le principal commandement sous le roi. Le sieur de Vauban, lieutenant-général, étoit chargé de la direction des attaques.

Le maréchal de Luxembourg avoit pour lieutenants-généraux le prince de Conti, le duc du Maine, le duc de Vendôme, le duc de Choiseul, le comte de Montal, et le comte de Roses, mestre-de-camp général de la cavalerie légere; et pour maréchaux de camp, le chevalier de Vendôme, grand-prieur de France, les marquis de la Valette et de Coigny, les sieurs de Vatteville et de Polastron. Le baron de Busca, aussi maréchal de camp, commandoit particulièrement la maison du roi. Le corps de réserve étoit commandé par le duc de Chartres.

Ces deux armées partirent donc le vingt-troisieme de mai. Celle du maréchal, qui étoit campée le long du ruisseau des Estines, alla passer la Haine entre Marlanwelz sous Marimont et Mouraige, et campa le soir à Feluy et à Arquennes, proche de Nivelle. Celle du roi traversa les plaines de Binche, et, ayant passé la Haine à Carnieres, alla camper à Capelle d'Herlaimont le long du ruisseau de Piéton. Le roi menoit avec lui une partie de son artillerie et de ses munitions : l'autre partie, accompagnée d'une grosse escorte, alla passer la Sambre à la Bussiere, pour marcher à Philippeville, et de là au siege qui devoit être formé.

Le lendemain vingt-quatrieme, le maréchal alla camper entre l'abbaye de Villey et Marbais, proche

de la grande chaussée; et le roi dans la plaine de Saint-Amand, entre Ligny et Fleurus.

La nuit suivante il détacha le prince de Condé avec six mille chevaux et quinze cents hommes de pied, pour aller investir Namur, entre le ruisseau de Risnes et la Meuse, du côté de la Hesbaye. Le sieur Quadt, avec sa brigade de cavalerie, l'investit depuis ce ruisseau jusqu'à la Sambre. Le marquis de Boufflers, avec quatorze bataillons et quarante-huit escadrons, faisant partie de l'armée qu'il assembloit, parut en même temps devant la place de l'autre côté de la Meuse. Et enfin le sieur Ximénès, avec les troupes qu'il venoit de tirer de Philippeville et de Dinant, auxquelles le marquis de Boufflers ajouta encore douze escadrons, investit la place du côté du château, occupant tout le terrain qui est entre la Sambre et la Meuse. En telle sorte que Namur se trouva en même temps entouré de tous côtés.

Le vingt-cinquieme, l'armée du maréchal de Luxembourg alla camper sur le ruisseau d'Aurenault dans la plaine de Gemblours, et celle du roi auprès de Milmont et de Golzenne au-delà des Mazis, d'où il envoya ordre au maréchal de détacher le comte de Montal, avec quatre mille chevaux, pour aller se poster au Long-Champ et à Genevoux, proche des sources de la Méhaigne, et le comte de Coigny, avec un pareil détachement, pour aller se poster à Chasselet près de Charleroi. Le premier devoit couvrir le camp du roi du côté du Brabant, et l'autre favoriser les convois de Maubeuge, de Philippeville et de Dinant, et tenir en bride la garnison de Charleroi, et les corps de troupes que les ennemis y pourroient envoyer.

Le vingt-sixieme le roi arriva sur les six heures du matin devant Namur. Il reconnut d'abord les environs de la place depuis la Sambre jusqu'au ruisseau

de Wedrin, examina la disposition du pays, les hauteurs qu'il falloit occuper, et les endroits par où il falloit faire passer les lignes. Il donna ses ordres pour la construction des ponts de bateaux sur la Sambre et sur la Meuse, et régla enfin tout ce qui concernoit l'établissement et la sûreté des quartiers. Il choisit le sien entre le village de Flawine et une métairie appelée la Rouge-Cense, un peu au-dessus de l'abbaye de Salzenne. Ensuite il s'avança sur la hauteur de cette abbaye pour considérer la situation de la place, et les ouvrages qui la couvroient de ce côté-là. En reconnoissant tous ces endroits, il admira sa bonne fortune et le peu de prévoyance des ennemis, et confessa lui-même qu'en postant seulement de bonne heure quinze mille hommes, ou sur les hauteurs du château, ou sur celles du ruisseau de Wedrin, ils auroient pu faire avorter tous ses desseins, et mettre Namur hors d'état d'être attaqué. Il ordonna au comte d'Auvergne de se saisir de l'abbaye de Salzenne et des moulins qui en sont proche; ce qui fut aussitôt exécuté. Le marquis de Tilladet eut aussi ordre de visiter tous les gués qu'il pouvoit y avoir dans la Sambre depuis le quartier du roi jusqu'à la place. Et le marquis d'Alegre, avec un corps de dragons, fut envoyé pour se saisir du passage de Gerbizé, poste important sur le chemin de Huy et de Liege, du côté de la Hesbaye.

Cependant l'alarme étoit parmi les ennemis. Comme ils ignoroient encore où aboutiroit la marche du roi, ils se hâterent de renforcer les garnisons de toutes leurs places. Ils craignoient sur-tout pour Charleroi, pour Ath, pour Liege, et pour Bruxelles même. Mais à l'égard de Namur, l'électeur de Baviere, se confiant et à la bonté de la place et à la grosse garnison qui étoit dedans, souhaitoit qu'il prît envie au roi de l'assiéger.

Le rendez-vous de leur armée étoit aux environs de Bruxelles, et il y arrivoit tous les jours un fort grand nombre de troupes de toute sorte de nations. Elles faisoient déja près de cent mille hommes, dont le principal commandement et la direction presque absolue étoient entre les mains du prince d'Orange, l'électeur de Baviere n'ayant dans cette armée qu'une autorité comme subalterne. On peut juger combien des forces si prodigieuses enfloient le cœur des confédérés. Ils demandoient qu'on les fît marcher au plus vîte, et se tenoient sûrs de rechasser le roi jusques dans le cœur de son royaume. Il étoit d'heure en heure exactement informé et de leur marche et de leur nombre, et se mettoit de son côté en état de les bien recevoir.

L'armée devant Namur étoit séparée par les deux rivieres en trois principaux quartiers, dont le premier, c'est à savoir celui du roi, occupoit tout le côté du Brabant, depuis la Sambre jusqu'à la Meuse; le second, qui étoit celui du marquis de Boufflers, s'étendoit dans le Condros, depuis la Meuse, au-dessous de Namur, jusqu'à cette même riviere au-dessus; et le troisieme, sous le sieur de Ximénès, tenoit le pays d'entre la Sambre et la Meuse. Au reste, le quartier du roi étoit divisé en plusieurs autres quartiers: car, outre le dauphin et le duc d'Orléans qui campoient tout auprès de sa personne, il avoit aussi dans son quartier le prince de Condé, le maréchal d'Humieres, et tous les lieutenants-généraux, à la réserve du marquis de Boufflers; et ils y avoient chacun leur poste ou leur quartier le long des lignes de circonvallation.

Le roi, dès le premier jour, donna ses ordres pour faire tracer les lignes sur un circuit au moins de cinq lieues. Elles commençoient à la Sambre du côté du Brabant, un peu au-dessus du village de

Flawine, et, traversant un fort grand nombre de bois, de villages et de ruisseaux, en-deçà et au-delà de la Meuse, passoient dans la forêt de Marlagne, et revenoient finir à la Sambre, entre l'abbaye de Malogne et une espece de petit château qu'on appeloit la Blanche-Maison.

Le vingt-septieme, c'est-à-dire le lendemain de l'arrivée du roi devant la place, il alla visiter le quartier du prince de Condé, entre le ruisseau de Wedrin et la Meuse, et y vit les parcs d'artillerie et de munitions. De là s'étant avancé avec le sieur de Vauban sur la hauteur du Quesne de Bouge, qui commande d'assez près la ville, entre la porte de fer et celle de saint Nicolas, la résolution fut prise d'attaquer cette derniere porte. Ce même jour les ponts de bateaux furent par-tout achevés, et la communication des quartiers entièrement établie.

Il restoit encore les quartiers de Boufflers et de Ximénès à visiter. Le roi s'y transporta donc le vingt-huitieme, et, ayant passé la Sambre à la Blanche-Maison, et la Meuse au-dessous du village de Huépion, reconnut tout le côté de la place qui regarde le Condros, reconnut aussi le fauxbourg de Jambe, où les ennemis s'étoient retranchés au bout du pont de pierre qu'ils y avoient sur la Meuse; et ayant remarqué le long de cette riviere une petite hauteur d'où on voyoit à revers les ouvrages de la porte de saint Nicolas qui est de l'autre côté, il commanda qu'on y élevât des batteries. Ces derniers jours et les suivants, les convois d'artillerie et de toute sorte de munitions arriverent de Philippeville par terre, et de Dinant par la Meuse, et on commença à cuire le pain dans le camp pour la subsistance des deux armées.

Ce fut vers ce temps-là que plusieurs dames de qualité de la province, qui s'étoient réfugiées dans Namur, et plusieurs des dames mêmes de la ville,

firent demander par un trompette la permission d'en sortir; ce qu'on ne jugea pas à propos de leur accorder. Mais ces pauvres dames, se confiant à la générosité du roi, et la peur des bombes l'emportant en elles sur toute autre considération, elles sortirent à pied par la porte du château, suivies seulement de quelques unes de leurs femmes, qui portoient leurs hardes et leurs enfants, et se présenterent à la garde prochaine. Les soldats les menerent d'abord à la Blanche-Maison, près des ponts qu'on avoit faits sur la Sambre, d'où le roi, qui eut pitié d'elles et qui les fit traiter favorablement, les fit conduire le lendemain à l'abbaye de Malogne, et de là à Philippeville.

Vingt mille pionniers, commandés dans les provinces conquises, étant arrivés alors à l'armée, ils furent aussitôt employés aux lignes de circonvallation, aux abattis de bois, et aux réparations des chemins.

Les assiégés avoient encore quelque infanterie dans les bois au-dessus des moulins à papier de Saint-Servais : mais le roi ayant ordonné qu'on l'en chassât, elle ne tint point, et se renferma fort vîte dans la ville.

La garnison étoit de neuf mille deux cents quatre-vingts hommes en dix-sept régiments d'infanterie de plusieurs nations, savoir, cinq allemands des troupes de Brandebourg et de Lunébourg, cinq hollandois, trois espagnols, quatre wallons, et en un régiment de cavalerie, et quelques compagnies franches. Le prince de Barbançon, gouverneur de la province, l'étoit aussi de la ville et du château, et toutes ces troupes avoient ordre de lui obéir. On ne doutoit pas qu'étant pourvues de toutes les choses nécessaires pour soutenir un long siege, et ayant à défendre une place de cette réputation, également bien

fortifiée et par l'art et par la nature, une garnison si nombreuse ne se signalât par une vigoureuse résistance, d'autant plus qu'elle n'ignoroit pas les grands apprêts qui se faisoient pour la secourir.

Le roi, pour ne point accabler ses troupes de trop de travail, n'attaqua d'abord que la ville seule. On y fit deux attaques différentes : mais il y en avoit une qui n'étoit proprement qu'une fausse attaque; et c'étoit celle qui étoit au-delà de la Meuse. La véritable étoit en-deçà. Il fut résolu d'y ouvrir trois tranchées qui se rejoindroient ensuite par des lignes paralleles; la premiere, le long du bord de la Meuse; la seconde, à mi-côte de la hauteur de Bouge; et la troisieme, par un grand fond qui aboutissoit à la place du côté de la porte de fer.

Toutes choses étant donc préparées, la tranchée fut ouverte la nuit du vingt-neuvieme au trentieme mai. Trois bataillons avec un lieutenant-général et un brigadier monterent à la véritable attaque, et deux àla fausse avec un maréchal de camp; ce qui fut continué jusqu'à la prise de la ville. Le comte d'Auvergne, comme le plus ancien lieutenant-général, monta la premiere garde. Dès cette nuit on avança le travail jusqu'à quatre-vingts toises du glacis. On travailla en même temps avec tant de diligence aux batteries, tant sur la hauteur de Bouge, que de l'autre côté de la Meuse, que les unes et les autres se trouverent bientôt en état de tirer et de prendre la supériorité sur le canon de la place.

La nuit suivante, le travail qu'on avoit fait fut perfectionné.

La nuit du trente-unieme mai on travailla à s'étendre du côté de la Meuse, pour resserrer d'autant plus les assiégés, et les empêcher de faire des sorties.

Le premier de juin on continua les travaux à la

sape, l'artillerie ruinant cependant les défenses des assiégés, qui, étant vus de front et à revers de plusieurs endroits, n'osoient déja plus paroître dans leurs ouvrages.

La nuit du premier au deuxieme de juin on se logea sur un avant-chemin couvert en-deçà de l'avant-fossé que formoient les eaux des ruisseaux de Wedrin et de Risnes. On tira ensuite une ligne parallele pour faire la communication de toutes les attaques, et on éleva de l'autre côté de la Meuse sur le bord de l'eau deux batteries qui commencerent à tirer dès la pointe du jour contre la branche du demi-bastion et contre la muraille qui regnent le long de cette riviere. Ce même jour, sur les huit heures du matin, le marquis de Boufflers fit attaquer le fauxbourg de Jambe que les ennemis occupoient encore, et s'en rendit maître. Sur le midi l'avant-fossé de la porte de saint Nicolas se trouvant comblé, et toutes choses disposées pour attaquer la contrescarpe, les gardes suisses et le régiment de Stoppa de la même nation, qui étoient de tranchée sous le marquis de Tilladet, lieutenant-général de jour, y marcherent l'épée à la main, et l'emporterent. Ils prirent aussi une petite lunette revêtue, qui défendoit la contrescarpe, et se logerent en très peu de temps sur ces dehors, sans que les ennemis, qui faisoient de leurs autres ouvrages un fort grand feu, osassent faire aucune tentative pour s'y établir. On leur tua beaucoup de monde en cette action.

Le soir du deuxieme juin, le marquis de Boufflers étant de garde à la tranchée, on s'apperçut que les assiégés avoient aussi abandonné une demi-lune de terre qui couvroit la porte de saint Nicolas. Comme le fossé n'en étoit pas fort profond, il fut bientôt comblé; et quoique la demi-lune fût fort exposée, et que les ennemis tirassent sans discontinuer d

dessus le rempart, on se logea encore dans cette demi-lune sans beaucoup de perte.

Les batteries basses de la Meuse continuoient cependant à battre en ruine la branche du demi-bastion et la muraille, qui étoient, comme j'ai dit, le long de cette riviere. Comme ses eaux étoient alors assez basses, on s'étoit flatté de pouvoir conduire une tranchée le long d'une langue de terre qu'elle laissoit à découvert au pied du rempart, et on auroit ainsi attaché bientôt le mineur au corps de la place. Mais la Meuse s'étant enflée tout-à-coup par les grandes pluies qui survinrent, et qui ne discontinuerent presque plus jusqu'à la fin du siege, on fut obligé d'abandonner ce dessein, et de s'attacher uniquement aux ouvrages que l'on avoit devant soi.

L'artillerie ne cessa, pendant le troisieme et quatrieme juin, de battre en breche la face et la branche du demi-bastion de la Meuse, et y fit enfin une ouverture considérable. Les assiégés témoignoient à leur air beaucoup de résolution, et travailloient même à se retrancher en dedans. Mais on les voyoit qui, dans la crainte vraisemblablement d'un assaut, transportoient dans le château leurs munitions et leurs meilleurs effets. A la fin, comme ils virent qu'on étoit déja logé sur la pointe du demi-bastion, le cinquieme de juin au matin, le duc de Bourbon étant de jour, ils battirent tout-à-coup la chamade, et demanderent à capituler. Après quelques propositions qui furent rejetées par le roi, on convint, entre autres articles, que les soldats de la garnison entreroient dans le château avec leurs familles et leurs effets; qu'il y auroit pour cela une treve de deux jours; et que, pendant tout le reste du siege, on ne tireroit point ni de la ville sur le château, ni du château sur la ville, avec liberté aux deux partis de rompre ce dernier article lorsqu'ils le jugeroient à propos, en

avertissant néanmoins qu'ils ne le vouloient plus tenir.

La capitulation signée, le régiment des gardes prit aussitôt possession de la porte de saint Nicolas. Ainsi la fameuse ville de Namur, défendue par neuf mille hommes de garnison, fut, en six jours d'attaque, rendue à trois ou quatre bataillons de tranchée, ou, pour mieux dire, à un seul bataillon, puisqu'il n'y en eut jamais plus d'un à la tranchée le long de la Meuse, qui fut celle par où la place fut emportée. On peut même remarquer qu'on n'eut pas le temps de perfectionner les lignes de circonvallation, et qu'à peine on achevoit d'y mettre la derniere main, que, la ville étant prise, l'on fut obligé de les raser, pour transporter les troupes de l'autre côté de la Sambre.

Pendant que la ville capituloit, on eut nouvelle qu'enfin les alliés s'avançoient tout de bon pour faire lever le siege. Au premier bruit que le roi étoit devant Namur, ils s'étoient hâtés d'unir ensemble toutes leurs forces. Ils avoient dépêché aux généraux Flemming et Serclaës, dont le premier assembloit les troupes de Brandebourg aux environs d'Aix-la-Chapelle, et l'autre celles de Liege dans le voisinage de cette ville, avec ordre de les venir joindre; et le prince d'Orange avec l'électeur de Baviere, à la tête de l'armée confédérée, ayant passé le canal de Bruxelles, étoit venu camper à Dighom, puis à Lefdaël et à Wossem, de là à l'abbaye du Parc et au château d'Heverle près de Louvain. Il séjourna quelque temps dans ce dernier camp, ou pour donner le temps à toutes ses forces de le joindre, ou n'osant s'engager trop avant dans le pays, ni s'éloigner de la mer, dans l'inquiétude où il étoit de la descente dont l'Angleterre étoit menacée. Il apprit enfin que sa flotte jointe à celle de Hollande, faisant ensemble quatre-vingt-dix vaisseaux de guerre, étoit à la mer avec un vent favo-

rable; et qu'au contraire le comte de Tourville n'ayant pu être joint par les escadres du comte d'Estrées, du comte de Château-Regnaut, et du marquis de la Porte, n'avoit que quarante-quatre vaisseaux, avec lesquels il s'efforçoit d'entrer dans la Manche. Alors, voyant ses affaires vraisemblablement en sûreté de ce côté-là, il feignit de n'y plus songer, et ne parla plus que d'aller secourir Namur.

Il partit des environs de Louvain le cinquieme juin, et vint camper à Meldert et à Bauechem. Il campa le lendemain sixieme auprès de Hougaerde et de Tirlemont, le septieme entre Orp et Montenackem, au-delà de la riviere de Ghete, et enfin le huitieme sur la grande chaussée entre Thinnes et Breff, à la vue du maréchal de Luxembourg. La prise de la ville ayant mis le roi en état de faire des détachements de son armée, il avoit envoyé à ce maréchal le comte d'Auvergne et le duc de Villeroi, lieutenants-généraux, avec une partie des troupes qui se trouvoient campées du côté du Brabant.

Pour lui, la treve qu'il avoit accordée aux assiégés étant expirée, il avoit passé de l'autre côté de la Sambre avec ce qui étoit resté de troupes au-delà de cette riviere. C'étoit le septieme de juin qu'il quitta son premier camp pour en venir prendre un autre, entre Sambre et Meuse, dans la forêt de Marlagne. Voici de quelle maniere ce nouveau camp étoit disposé. Le quartier du roi étoit auprès d'un couvent de carmes, qu'on appeloit le Désert; il y avoit une ligne de troupes qui s'étendoit depuis l'abbaye de Malogne sur la Sambre, jusqu'au pont construit sur la Meuse à Huépion. Une autre ligne de dix bataillons, qui composoient la brigade du roi, eut son camp marqué sur les hauteurs du château, pour en occuper tout le front, qui est fort resserré par les deux rivieres, et pour rejeter ainsi les ennemis dans

leurs ouvrages. Mais il n'étoit pas facile de les déposter de ces hauteurs, et moins encore des retranchements qu'ils y avoient faits à la faveur de quelques maisons, et entre autres d'un hermitage qu'ils avoient fortifié en forme de redoute. Néanmoins la brigade du roi eut ordre de les aller attaquer.

Les troupes, qui avoient cru ce jour-là n'avoir autre chose à faire qu'à s'établir paisiblement dans leur nouveau camp, et qui, dans ce moment-là, portoient leurs tentes et leurs autres hardes sur leurs épaules, jeterent aussitôt à terre tout ce qui les embarrassoit, pour ne garder que leurs armes, et grimpant en bon ordre et sur un même front, malgré l'extrême roideur d'un terrain raboteux et inégal, arriverent sur la crête de la montagne au travers d'une grêle de coups de mousquets, que les ennemis leur tiroient avec tout l'avantage qu'on peut s'imaginer. Le soldat, quoique tout hors d'haleine, renversa leurs postes avancés, et les poursuivit jusqu'à une seconde hauteur, non moins escarpée que la premiere, où leurs bataillons étoient rangés en bon ordre pour les soutenir. Mais rien ne put arrêter la furie des François. Les bataillons furent aussi chassés de ce second poste, et menés battant l'épée dans les reins jusqu'à leurs retranchements, qui même couroient risque d'être forcés, si le prince de Soubise, lieutenant-général de jour, et le sieur de Vauban, rappelant les troupes, ne les eussent obligées de se contenter du poste qu'elles avoient occupé. Cette action, qui fut fort vive et fort brillante dans toutes ses circonstances, coûta à la brigade du roi douze ou quinze officiers, et quelque cent ou six vingts soldats, ou tués ou blessés.

Aussitôt on travailla à se bien établir sur cette hauteur, et on y ouvrit une tranchée, laquelle fut, tous les jours relevée par sept bataillons. Il ne . .t

pas possible, les jours suivants, d'avancer beaucoup le travail, tant à cause du terrain pierreux et difficile qu'on rencontra en plusieurs endroits, que des orages effroyables et des pluies continuelles qui rompirent tous les chemins, et les mirent presque hors d'état d'y pouvoir conduire le canon. On ne put aussi achever les batteries qu'avec d'extrêmes difficultés. Cependant les assiégés profiterent peu de tous ces obstacles, et firent seulement quelques sorties sans aucun effet.

Enfin, le treizieme juin, les travaux ayant été poussés jusqu'aux retranchements, il fut résolu de les attaquer. La contenance fiere des ennemis, qu'on voyoit en bataille en plusieurs endroits, derriere ces retranchements, et qui avoient tout l'air de se préparer à une résistance vigoureuse, obligea le roi de leur opposer ses meilleures troupes, et de se transporter lui-même sur la hauteur pour régler l'ordre de l'attaque.

Le signal donné sur le midi, deux cents mousquetaires du roi à la droite, les grenadiers à cheval à la gauche, et huit compagnies de grenadiers d'infanterie au milieu, marcherent aux ennemis l'épée à la main, soutenus des sept bataillons de tranchée, et des dix de la brigade du roi, qu'il avoit fait mettre en bataille, sur la hauteur, à la tête de leur camp. Les assiégés, jusqu'alors si fiers, s'effrayerent bientôt. Ils firent seulement leur décharge, et, abandonnant la redoute et les retranchements, se retirerent en désordre dans les chemins couverts des ouvrages qu'ils avoient derriere eux. Ils perdirent plus de quatre cents hommes, la plupart tués de coups de main, et entre autres plusieurs officiers et plusieurs gens de distinction. Les François eurent quelque cent trente hommes, et quarante, tant officiers que mousquetaires, tués ou blessés.

Le comte de Toulouse, amiral de France, jeune prince âgé de quatorze ans, reçut une contusion au bras à côté du roi; et plusieurs personnes de la cour furent aussi blessées autour de lui. Le duc de Bourbon, qui étoit lieutenant-général de jour, donna ses ordres avec non moins de sagesse que de valeur. Les troupes, animées par la présence du roi, se signalerent à l'envi l'une de l'autre; et les moindres grenadiers de l'armée disputerent d'audace avec les mousquetaires, de l'aveu des mousquetaires mêmes. On accorda aux assiégés une suspension pour venir retirer leurs morts. Mais on ne laissa pas, pendant cette treve, d'assurer le logement, et dans la redoute, et dans tous les retranchements qu'on venoit d'emporter.

Entre ces retranchements et la premiere enveloppe du château, nommé par les Espagnols Terranova, on trouvoit, sur le côté de la montagne qui descend vers la Sambre, un ouvrage irrégulier que le prince d'Orange avoit fait construire l'année précédente, et qu'on appeloit, à cause de cela, le fort neuf, ou le fort Guillaume. Il étoit situé de telle façon, que, bien qu'il parût moins élevé que les hauteurs qu'on avoit gagnées, il n'en étoit pourtant point commandé; et il sembloit se dérober et au canon et à la vue des assiégeants, à mesure qu'ils s'en approchoient. Ce fut, de toutes les fortifications de la place, celle dont la prise coûta le plus de temps et de peine, à cause de la grande quantité de travaux qu'il fallut faire pour l'embrasser.

La nuit qui suivit l'attaque dont nous venons de parler, le travail fut avancé plus de cinq cents pas vers la gorge de ce fort. Le quatorzieme on s'étendit sur la droite, et l'on y dressa deux batteries, tant contre le fort neuf que contre le vieux château. Ce même jour, les assiégés abandonnerent une maison retranchée qui leur restoit encore sur la montagne, et ainsi on n'eut plus rien devant soi que les ouvrages que je viens de dire.

Le quinzieme, les nouvelles batteries démonterent presque entièrement le canon des assiégés, mais elles ne firent que très peu d'effet contre le fort neuf.

La nuit suivante, on ouvrit, au-dessus de l'abbaye de Salzenne, une nouvelle tranchée pour embrasser ce fort par la gauche; et le travail fut poussé environ quatre cents pas.

Pendant qu'on pressoit avec cette vigueur le château de Namur, le prince d'Orange étoit, comme j'ai dit, arrivé sur la Méhaigne. Il donna d'abord toutes les marques d'un homme qui vouloit passer cette riviere et attaquer l'armée du maréchal de Luxembourg, pour s'ouvrir un chemin à Namur. Plusieurs raisons ne laissoient pas lieu de douter qu'il n'eût ce dessein; son intérêt et celui de ses alliés; l'état de ses forces; sa réputation, à laquelle la prise de Mons avoit déja donné quelque atteinte; en un mot, les vœux unanimes de son parti, et sur-tout les pressantes sollicitations de l'électeur de Baviere, qui ne pouvoit digérer l'affront de se voir, à son arrivée dans les Pays-bas, enlever la plus forte place du gouvernement qu'il venoit d'accepter.

Ajoutez à toutes ces raisons les bonnes nouvelles que les alliés avoient reçues de la bataille qui s'étoit donnée sur mer: car, bien que le combat n'eût pas été fort glorieux pour les Hollandois et pour les Anglois, mais sur-tout pour ces derniers, et qu'il fût jusqu'alors inoui qu'une armée de quatre-vingt-dix vaisseaux, attaquée par une autre de quarante-quatre, n'eût fait, pour ainsi dire, que soutenir le choc, sans pouvoir pendant douze heures remporter aucun avantage; néanmoins, comme le vent, en séparant la flotte de France, leur avoit en quelque sorte livré quinze de ses vaisseaux qui avoient été obligés de se faire échouer, et où ils avoient mis le feu, il y avoit toute sorte d'apparences que le prince d'Orange saisiroit le moment

favorable où il sembloit que la fortune commençât à se déclarer contre les François. Il reconnut donc en arrivant tous les environs de la Méhaigne, fit sonder les gués, posta son infanterie dans les villages et dans tous les endroits qui pouvoient favoriser son passage, et enfin fit jeter une infinité de ponts sur cette riviere. On remarqua pourtant avec surprise que, dans le temps qu'il faisoit construire cette grande quantité de ponts de bois, il faisoit démolir tous les ponts de pierre qui se trouvoient sur la Méhaigne.

Une autre circonstance fit encore mieux voir qu'il n'avoit pas grande envie de combattre. Le roi, qui ne vouloit point qu'on engageât, d'un bord de riviere à l'autre, un combat où sa cavalerie n'auroit point eu de part, manda au duc de Luxembourg de se retirer un peu en arriere, et de laisser le passage libre aux ennemis; et la chose fut ainsi exécutée. C'étoit en quelque sorte les défier, et leur ouvrir le champ pour donner bataille s'ils vouloient. Mais le prince d'Orange demeura toujours dans son premier poste; tantôt s'excusant sur les pluies qui firent déborder la Méhaigne pendant deux jours; tantôt publiant qu'il feroit périr l'armée du maréchal sans la combattre, ou du moins qu'il le reduiroit à décamper faute de subsistances.

Il forma néanmoins un projet qui auroit été de quelque éclat, s'il eût réussi. Il détacha le comte Serclaës de Tilly avec cinq ou six mille chevaux du côté de Huy. Ce général, ayant pris encore dans cette place un détachement considérable de l'infanterie de la garnison, passa la Meuse, qu'il fit remonter à son infanterie, dans le dessein de couper le pont de bateaux qui étoit sous Namur, et qui faisoit la communication de nos deux armées. Lui cependant marcha avec sa cavalerie, pour attaquer le quartier du marquis de Boufflers, et brûler le pont de haute-Meuse, avec toutes les munitions qui se trouveroient sur le port, et qu'on

avoit fait descendre par cette riviere. Le roi eut bientôt avis de ce dessein. Il fit fortifier la garde des ponts et le quartier de Boufflers : et ayant rappelé un corps de cavalerie de l'armée du maréchal, il fit sortir ses troupes hors des lignes, et les rangea lui-même en bataille. Mais Serclaës, qui en eut le vent, retourna fort vîte passer la Meuse, et alla rejoindre l'armée confédérée.

Le prince d'Orange, après avoir demeuré inutilement quelques jours sur la Méhaigne, en décampa tout à-coup, et, remontant le long de cette riviere jusques vers sa source, vint camper, sa droite à la cense de Glinne, près du village d'Asche, et sa gauche au-dessus de celui de Branchon.

Le maréchal de Luxembourg, qui observoit tous les mouvements des ennemis pour régler les siens, ne les vit pas plutôt en marche, que de son côté il remonta aussi la riviere; en telle sorte que ces deux grandes armées, séparées seulement par un médiocre ruisseau, marchoient à la vue l'une de l'autre, éloignées seulement d'une demi-portée de canon. Celle de France campa, la droite à Haurech, la gauche a Temploux, ayant à-peu-près dans son centre le village de Saint-Denys.

Le prince d'Orange fit encore en cet endroit des démonstrations de vouloir décider du sort de Namur par une bataille. Il fit élargir les chemins qui étoient entre les deux armées, et envoya l'électeur de Baviere pour reconnoître lui-même le camp des François. L'électeur passa la riviere à l'abbaye de Bonneffe, et se mit en devoir d'observer l'armée du maréchal. Mais on ne lui laissa pas le temps de satisfaire sa curiosité, et il fut obligé de repasser fort brusquement la Méhaigne à l'approche de quelques troupes de carabiniers, qu'on avoit détachées pour l'éloigner de la vue des lignes.

A dire vrai, le maréchal ne fut pas fâché d'ôter aux

ennemis la connoissance de la disposition de son camp, coupé de plusieurs ruisseaux et de petits marais, qui rendoient la communication de ses deux ailes fort difficile, et d'ailleurs commandé de la hauteur de Saint-Denys, d'où les ennemis auroient pu incommoder de leur canon le centre de son armée, et engager enfin, dans un pays serré et embarrassé de bois, un combat particulier d'infanterie, où ils auroient eu tout l'avantage du lieu. Le roi, qui sut l'inquiétude où il étoit, lui envoya proposer un autre poste, que le maréchal alla reconnoître ; et il le trouva si avantageux, que, sans attendre de nouveaux ordres, il y fit aussitôt marcher son armée. Il n'attendit pas même son artillerie, dont les chevaux se trouvoient alors au fourrage, et se contenta de laisser une partie de son infanterie pour la garder. Il plaça sa gauche au château de Milmont, la couvrant du ruisseau d'Aurenault, et étendit sa droite par Temploux et par le château de la Falize, jusqu'auprès du ruisseau de Wedrin, au-delà duquel il jeta son corps de réserve ; de sorte qu'il se trouvoit tout proche de l'armée du roi, et tout proche aussi de la Sambre et de la Meuse, d'où il tiroit la subsistance de sa cavalerie, couvroit entièrement la place, et réduisoit les ennemis à venir l'attaquer dans son front par des plaines ouvertes et propres à faire mouvoir sa cavalerie, qui étoit supérieure en toutes choses à celle des ennemis.

Il fit en plein jour cette marche, sans qu'ils se missent en devoir de l'inquiéter, et sans qu'ils se présentassent seulement pour charger son arriere-garde. Le prince d'Orange décampa quelques jours après. Il passa, le vingt-deuxieme de juin, le bois des Cinq-étoiles, et, ayant fait faire à ses troupes une extrême diligence, alla se poster la droite à Sombreff, et la gauche proche de Marbais sur la grande chaussée.

Cette démarche, qui le mettoit en état de passer en

un jour la Sambre pour tomber sur le camp du roi, auroit pu donner de l'inquiétude à un général moins vigilant et moins expérimenté. Mais comme il avoit pensé de bonne heure à tous les mouvements que les ennemis pourroient faire pour l'inquiéter, il ne les vit pas plutôt la tête tournée vers Sombreff, qu'il envoya le marquis de Boufflers avec un corps de troupes dans le pays d'entre Sambre et Meuse: et après avoir fait reconnoître les plaines de Saint-Gérard et de Fosse, qui étoient les seuls chemins par où ils auroient pu venir à lui, il ordonna à ce marquis de se saisir du poste d'Auveloy sur la Sambre. Il fit en même temps jeter un pont sur cette riviere, entre l'abbaye de Floreff et Jemeppe, vers l'embouchure du ruisseau d'Aurenault, où la gauche du maréchal de Luxembourg étoit appuyée. Par ce moyen il mettoit ce général en état de passer aisément la Sambre, dès que les ennemis voudroient entreprendre la même chose du côté de Charleroi et de Farsiennes. La seule chose qui étoit à craindre, c'est que le corps de troupes qu'il avoit donné au marquis de Boufflers ne fût pas suffisant pour disputer aux ennemis le passage de la Sambre, et que, s'ils le tentoient si près de lui, on n'eût pas le temps de faire passer d'autres troupes pour le soutenir.

Pour obvier à cet inconvénient, le maréchal eut ordre de lui envoyer son corps de réserve, qui fut suivi peu de temps après des brigades d'infanterie de Champagne et de Bourbonnois, et enfin de l'aile droite de la seconde ligne commandée par le duc de Vendôme. Toutes ces troupes furent postées sur le bord de la Sambre proche des ponts de bateaux, à portée, ou de passer en très peu de temps dans les plaines de Fosse et de Saint-Gérard, ou de repasser à l'armée du maréchal, selon le parti que prendroient les ennemis.

Pendant ces différents mouvements des armées, les

attaques du château de Namur se continuoient avec toute la diligence que les pluies pouvoient permettre, les troupes ne témoignant pas moins de patience que de valeur. Depuis le seizieme de juin, les assiégés se trouvoient extrêmement resserrés dans le fort neuf, où ils commençoient même d'être enveloppés. Le matin du dix-septieme, ils firent une sortie de quatre cents hommes de troupes espagnoles et du Brandebourg sur l'attaque gauche, et y causerent quelque désordre. Mais les Suisses, qui y étoient de garde, les repousserent aussitôt, et rétablirent en très peu de temps le travail. Il y eut quarante ou cinquante hommes tués de part et d'autre. Le dix-huitieme et le dix-neuvieme, les communications du fort neuf avec le château furent presque entièrement ôtées aux assiégés, et leur artillerie rendue inutile; et enfin, le vingtieme, toutes les communications des tranchées étant achevées, on se vit en état d'attaquer tout à-la-fois et le fort et le château. Mais, comme vraisemblablement on y auroit perdu beaucoup de monde, le roi voulut que les choses se fissent plus sûrement. Ainsi on employa toute la nuit du vingtieme et le jour suivant à élargir et perfectionner les travaux. Et le soir du vingt-unieme, toutes choses étant prêtes pour l'attaque, on résolut de la faire, mais seulement au-dehors de l'ouvrage neuf.

Huit compagnies de grenadiers commandées, avec les sept des bataillons de la tranchée, commencerent sur les six heures à occuper tous les boyaux qui enveloppoient les deux ouvrages. Le duc de Bourbon se trouvoit encore à cette attaque lieutenant-général de jour, se croyant fort obligé à la fortune de ce qu'en un même siege elle lui donnoit tant d'occasions de s'exposer. Le signal donné un peu avant la nuit, il fit avancer les détachements soutenus des corps entiers. Ils marcherent en même temps au premier chemin couvert;

et, en ayant chassé les assiégés, les forcerent encore dans le second, et, le fossé n'étant pas fort profond, les poursuivirent jusqu'au corps de l'ouvrage, dans lequel même quelques soldats étant montés par une fort petite breche, les ennemis battirent à l'instant la chamade, et leurs ôtages furent envoyés au roi. Mais, pendant qu'ils faisoient leur capitulation, on ne laissa pas de travailler dans les dehors de l'ouvrage, et d'y commencer des logements contre le château.

Le lendemain ils sortirent du fort, au nombre de quatre-vingts officiers et de quinze cents cinquante soldats en cinq régiments, pour être conduits à Gand. De ce nombre étoit un ingénieur hollandois, nommé Coehorn, sur les dessins duquel le fort avoit été construit, et il en sortit blessé d'un éclat de bombe. Quelques officiers des ennemis demanderent à entrer dans le vieux château, pour y servir encore jusqu'à la fin du siege. Mais cette permission ne fut accordée qu'au seul Wimberg, qui commandoit les troupes hollandoises.

Le fort Guillaume pris, on donna un peu plus de relâche aux troupes, et la tranchée ne fut plus relevée que par quatre bataillons. Mais le château n'en fut pas moins vivement pressé, et les attaques allerent fort vite, n'étant plus inquiétées par aucune diversion.

Dès le vingt-troisieme on éleva dans la gorge du fort neuf des batteries de bombes et de canon.

Le vingt-quatrieme et le vingt-cinquieme on embrassa tout le front de l'ouvrage à cornes, qui faisoit, comme j'ai dit, la premiere enveloppe du château; et on acheva la communication de la tranchée qu'on avoit conduite par la droite sur la hauteur qui regarde la Meuse, avec la tranchée qui regardoit la gauche du côté de la Sambre. Le roi alla le vingt-cinquieme visiter le fort neuf et les travaux. Comme il avoit remarqué que sa présence les avançoit extrêmement, il

fit la même chose presque tous les jours suivants, malgré les incommodités du temps et l'extrême difficulté des chemins, s'exposant non seulement au mousquet des ennemis, mais encore aux éclats de ses propres bombes qui retomboient souvent de leurs ouvrages avec violence, et qui tuerent ou blesserent plusieurs personnes à ses côtés et derriere lui.

Le vingt-sixieme les sapes furent poussées jusqu'au pied de la palissade du premier chemin couvert. A mesure qu'on s'approchoit, la tranchée devenoit plus dangereuse, à cause des bombes et des grenades que les ennemis y faisoient rouler à toute heure, sur-tout du côté du fond qui alloit tomber vers la Sambre, et qui séparoit les deux forts.

Le vingt-septieme, les travaux furent perfectionnés. On dressa deux nouvelles batteries, pour achever de ruiner les défenses des assiégés, pendant que les autres battoient en ruines les pointes et les faces des deux demi-bastions de l'ouvrage: et on disposa enfin toutes choses pour attaquer à-la-fois tous leurs dehors. Tant d'attaques qui se succédoient de si près auroient dû, ce semble, lasser la valeur des troupes; mais plus elles fatiguoient, plus il sembloit qu'elles redoublassent de vigueur: et en effet cette derniere action ne fut pas la moins hardie ni la moins éclatante de tout le siege. Le roi voulut encore y être présent, et se plaça entre les deux ouvrages. Ainsi le vingt-huitieme, à midi, le signal donné par trois salves de bombes, neuf compagnies de grenadiers commandées, avec quatre des bataillons de la tranchée, marcherent avec leur bravoure ordinaire, l'épée à la main, aux chemins couverts des assiégés. Le premier de ces chemins se trouvant presque abandonné, elles passerent au second sans s'arrêter, tuerent tout ce qui osa les attendre, et poursuivirent le reste jusqu'à un souterrain qui les déroba à leur furie. Les ennemis ainsi chassés repar-

rent en grand nombre sur les breches ; quelques uns même avec l'épée et le bouclier s'efforcerent à force de grenades et de coups de mousquet, de prendre leur revanche sur nos travailleurs. Cependant quelques grenadiers de la compagnie de Saillant du régiment des gardes ayant été commandés pour reconnoître la breche qui étoit au demi-bastion gauche, ils monterent jusqu'en haut avec beaucoup de résolution. Il y en eut un, entre autres, qui y demeura fort long-temps, et y rechargea plusieurs fois son fusil avec une intrépidité qui fut admirée de tout le monde. Mais la breche se trouvant encore trop escarpée, on se contenta de se loger dans les chemins couverts, dans la contre-garde du demi-bastion gauche, dans une lunette qui étoit au milieu de la courtine vis-à-vis du chemin souterrain, et en un mot dans tous les dehors. La perte des assiégés monta à quelque trois cents hommes, partie tués dans les dehors, partie accablés par les bombes dans l'ouvrage même. Les assiégeants n'eurent guere moins de deux ou trois cents, tant officiers que soldats, tués ou blessés; la plupart après l'action, et pendant qu'on travailloit à se loger.

Peu de temps après, les sapeurs firent la descente du fossé ; et dès le soir les mineurs furent attachés en plusieurs endroits ; et on se mit en état de faire sauter tout à-la-fois les deux demi-bastions, la courtine qui les joignoit, et la branche qui regardoit le fort neuf, et de donner un assaut général.

Néanmoins comme on se tenoit alors sûr d'emporter la place, on résolut de ne faire jouer qu'à la derniere extrémité les fourneaux, qui, en ouvrant entierement le rempart, auroient obligé à y faire de fort grandes réparations. On espéra qu'il suffiroit que le canon élargît les breches qu'il avoit déja faites aux deux faces et aux pointes des demi-bastions; et c'est à quoi on travailla le vingt-neuvieme.

La nuit du trentieme, le sieur de Rubentel, lieutenant-général de jour, fit monter sans bruit au haut de la breche du demi-bastion gauche quelques grenadiers du régiment Dauphin, pour épier la contenance des ennemis. Ces soldats ayant remarqué qu'ils n'étoient pas fort sur leurs gardes, et qu'ils s'étoient même retirés au-dedans de l'ouvrage, appelerent quelques autres de leurs camarades, qui étant aussitôt montés, ils chargerent avec de grands cris les assiégés, et s'emparerent d'un retranchement qu'ils avoient commencé à la gorge du demi-bastion, où ils commencerent à se retrancher eux-mêmes. Ceux des ennemis qui gardoient le demi-bastion de la droite, voyant les François dans l'ouvrage, et craignant d'être coupés, chercherent, comme les autres, leur salut dans la fuite, et laisserent les assiégeants entierement maîtres de cette premiere enveloppe. Il restoit encore deux autres ouvrages à-peu-près de même espece, non moins difficiles à attaquer que les premiers, et qui avoient de grands fossés très profonds et taillés dans le roc. Derriere tout cela on trouvoit le corps du château, capable lui seul d'arrêter long-temps un ennemi, et de lui faire acheter bien cher les derniers pas qui lui resteroient à faire.

Mais le gouverneur, qui vit sa garnison intimidée, tant par le feu continuel des bombes et du canon, que par la valeur infatigable des assiégeants, reconnoissant d'ailleurs le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur les vaines promesses de secours dont le prince d'Orange l'entretenoit depuis un mois, ne songea plus qu'à faire sa composition à des conditions honorables, et demanda à capituler.

Le roi accorda sans peine toutes les marques d'honneur qu'on lui demanda; et, dès ce jour, une porte fut livrée à ses troupes. Le lendemain, premier jour de juillet, la garnison sortit, partie par la breche,

qu'on accommoda exprès pour leur en faciliter la descente, partie par la porte vis-à-vis du fort neuf. Elle étoit d'environ deux mille cinq cents hommes en douze régiments d'infanterie, un de cavalerie, et quelques compagnies franches de dragons; lesquels, joints aux seize cents qui sortirent du fort neuf, faisoient le reste de neuf mille deux cents hommes, qui, comme j'ai dit, se trouvoient dans la place au commencement du siege. Ils prétendoient qu'ils en avoient perdu huit ou neuf cents par la désertion; tout le reste avoit péri par l'artillerie, ou dans les attaques.

Quelques jours avant que les assiégés battissent la chamade, les confédérés étoient partis tout-à-coup de Sombreff; et, au lieu de faire un dernier effort, sinon pour sauver la place, au moins pour sauver leur réputation, ils avoient en quelque sorte tourné le dos à Namur, et étoient allés camper dans la plaine de Brunehault, la droite à Fleurus, et la gauche du côté de Frasce et de Liberchies. Pendant le séjour qu'ils y firent, le prince d'Orange ne s'étoit appliqué qu'à ruiner les environs de Charleroi; comme si dès-lors il n'avoit plus pensé qu'à empêcher le roi de passer à de nouvelles conquêtes.

Enfin, le soir du dernier jour de juin, ils apprirent par trois salves de l'armée du maréchal de Luxembourg et de celle du marquis de Boufflers, la triste nouvelle que Namur étoit rendu. Ils en tomberent dans une consternation qui les rendit comme immobiles durant plusieurs jours, jusques-là que le maréchal de Luxembourg s'étant mis en devoir de repasser la Sambre, ils ne songerent ni à le troubler dans sa marche, ni à le charger dans sa retraite. Il vint donc tranquillement se poster dans la plaine de Saint-Gérard, tant pour favoriser les réparations les plus pressantes de la place, et les remises d'artillerie, de munitions et de vivres qu'il y falloit jeter, que pour

donner aux troupes fatiguées par des mouvements continuels, par le mauvais temps, et par une assez longue disette de toutes choses, les moyens de se rétablir.

Le roi employa les deux jours qui suivirent la reddition du château à donner tous les ordres nécessaires pour la sûreté d'une si importante conquête. Il en visita tous les ouvrages, et en ordonna les réparations. Il alla trouver à Floreff le maréchal de Luxembourg, qu'il laissoit avec une puissante armée dans les Pays-bas, et lui expliqua ses intentions pour le reste de la campagne. Il détacha différents corps pour l'Allemagne et pour assurer ses frontieres de Flandres et de Luxembourg. Il avoit déja quelque quarante escadrons dans le pays de Cologne, sous les ordres du marquis de Joyeuse; et il les y avoit fait rester pendant tout le siege de Namur, tant pour faire payer le reste des contributions qui étoient dues, que pour obliger les souverains de ce pays-là à y laisser aussi un corps de troupes considérable; ce qui diminuoit d'autant l'armée du prince d'Orange.

Enfin, tous les ordres étant donnes, il partit de son camp le troisieme juillet, pour retourner, à petites journées, à Versailles : d'autant plus satisfait de sa conquête, que cette grande expédition étoit uniquement son ouvrage; qu'il l'avoit entreprise sur ses seules lumieres, et exécutée, pour ainsi dire, par ses propres mains, à la vue de toutes les forces de ses ennemis; que par l'étendue de sa prévoyance il avoit rompu tous leurs desseins, et fait subsister ses armées; et qu'en un mot, malgré tous les obstacles qu'on lui avoit opposés, malgré la bizarrerie d'une saison qui lui avoit été entièrement contraire, il avoit emporté en cinq semaines une place que les plus grands capitaines d'Europe avoient jugée imprenable; triomphant ainsi non seulement de la force des remparts, de la

difficulté des pays et de la résistance des hommes, mais encore des injures de l'air, et de l'opiniâtreté, pour ainsi dire, des éléments.

On a parlé fort diversement, dans l'Europe, sur la conduite du prince d'Orange pendant ce siege; et bien des gens ont voulu pénétrer les raisons qui l'ont empêché de donner bataille dans une occasion où il sembloit devoir hasarder tout pour prévenir la prise d'une ville si importante, et dont la perte lui seroit à jamais reprochée. On en a même allégué des motifs qui ne lui font pas d'honneur. Mais à juger sans passion d'un prince en qui l'on reconnoît de la valeur, on peut dire qu'il y a eu beaucoup de sagesse dans le parti qu'il a pris, l'expérience du passé lui ayant fait connoître combien il étoit inutile de s'opposer à un dessein que le roi conduisoit lui-même; et il a jugé Namur perdu, dès qu'il a su qu'il l'assiégeoit en personne. Et d'ailleurs, le voyant aux portes de Bruxelles avec deux formidables armées, il a cru qu'il ne devoit point hasarder un combat dont la perte auroit entraîné la ruine des Pays-bas, et peut-être sa propre ruine, par la dissolution d'une ligue qui lui a tant coûté de peine à former.

LE BANQUET DE PLATON (1).

Je crois que je n'aurai pas de peine à vous faire le récit que vous me demandez; car hier, comme je revenois de ma maison de Phalere, un homme de ma connoissance qui venoit derriere moi m'apperçut, et m'appela de loin. Hé quoi! s'écria-t-il en badinant, Apollodore ne veut pas m'attendre! Je m'arrêtai, et je l'attendis.

Je vous ai cherché long-temps, me dit-il, pour

---

(1) On ignore le temps où Racine fit la traduction du Banquet de Platon, imprimée pour la premiere fois en 1732. Ce fut, à ce qu'il paroît par la lettre suivante, Boileau qui remit cet ouvrage à madame de Rochechouart, abbesse de Fontevrault, qui avoit engagé Racine à l'entreprendre.

« Puisque vous allez demain à la cour, disoit-il à Boi-
« leau, je vous prie d'y porter les papiers ci-joints : vous
« savez ce que c'est. J'avois eu dessein de faire, comme
« on me le demandoit, des remarques sur les endroits
« qui me paroîtroient en avoir besoin; mais comme il
« falloit les raisonner, ce qui auroit rendu l'ouvrage un
« peu long, je n'ai pas eu la résolution d'achever ce que
« j'avois commencé, et j'ai cru que j'aurois plutôt fait
« d'entreprendre une traduction nouvelle. J'ai traduit jus-
« qu'au discours du médecin exclusivement. Il dit à la
« vérité de très belles choses, mais il ne les explique point
« assez; et notre siecle, qui n'est pas si philosophe que
« celui de Platon, demanderoit que l'on mît ces mêmes
« choses dans un plus grand jour. Quoi qu'il en soit, mon
« essai suffira pour montrer à madame de.... que j'avois
« à cœur de lui obéir. Il est vrai que le mois où nous

vous demander ce qui s'étoit passé chez Agathon le jour que Socrate et Alcibiade y souperent. On dit que toute la conversation roula sur l'amour, et je mourois d'envie d'entendre ce qui s'étoit dit de part et d'autre sur cette matiere. J'en ai bien su quelque

---

« sommes m'a fait souvenir de l'ancienne fête des saturnales, pendant laquelle les serviteurs prenoient avec « leurs maîtres des libertés qu'ils n'auroient pas prises « dans un autre temps. Ma conduite ne ressemble pas « trop mal à celle-là. Je me mets sans façon à côté de « madame de.... ; je prends des airs de maître ; je m'ac- « commode sans scrupule de ses termes et de ses phrases, « je les rejette quand bon me semble. Mais, monsieur, la « fête ne durera pas toujours, les saturnales passeront, et « l'illustre dame reprendra sur son serviteur l'autorité « qui lui est acquise. J'y aurai peu de mérite en tout sens : « car il faut convenir que son style est admirable ; il a « une douceur que nous autres hommes nous n'attrapons « point ; et si j'avois continué à refondre son ouvrage, « vraisemblablement je l'aurois gâté. Elle a traduit le dis- « cours d'Alcibiade, par où finit le Banquet de Platon ; « elle l'a rectifié, je l'avoue, par un choix d'expressions « fines et délicates, qui sauvent en partie la grossièreté « des idées : mais avec tout cela je crois que le mieux est « de le supprimer ; outre qu'il est scandaleux, il est inu- « tile : car ce sont les louanges, non de l'amour dont il « s'agit dans ce dialogue, mais de Socrate, qui n'y est « introduit que comme un des interlocuteurs. Voilà, mon- « sieur, le canevas de ce que je vous supplie de vouloir « dire pour moi à madame de..... Assurez-la qu'enrhumé « au point où je le suis depuis trois semaines, je suis au « désespoir de ne point aller moi-même lui rendre ses « papiers ; et si par hasard elle demande que j'acheve de « traduire l'ouvrage, n'oubliez rien pour me délivrer « de cette corvée. Adieu ; bon voyage : et donnez-moi de « vos nouvelles dès que vous serez de retour. »

chose par le moyen d'un homme à qui Phénix avoit raconté une partie de leur discours. Mais cet homme ne me disoit rien de certain ; il m'apprit seulement que vous saviez le détail de cet entretien : contez-le moi donc, je vous prie ; aussi bien à qui peut-on mieux s'adresser qu'à vous pour entendre le discours de votre ami ? Mais dites-moi avant toutes choses si vous étiez présent à cette conversation. Il paroît bien, lui répondis-je, que votre homme ne vous a rien dit de certain, puisque vous parlez de cette conversation comme d'une chose arrivée depuis peu, et comme si j'avois pu y être présent. Je le croyois, me dit-il. Comment, lui dis-je, Glaucon, ne savez-vous pas qu'il y a plusieurs années qu'Agathon n'a mis le pied dans Athenes? Pour moi, il n'y a pas encore trois ans que je fréquente Socrate, et que je m'attache à étudier toutes ses paroles et toutes ses actions. Avant ce temps-là j'errois de côté et d'autre ; et, croyant mener une vie raisonnable, j'étois le plus malheureux de tous les hommes. Je m'imaginois alors, comme vous faites maintenant, qu'un honnête homme devoit songer à tout autre chose qu'à ce qui s'appelle philosophie.

Ne m'insultez point, répliqua-t-il ; dites-moi plutôt quand se tint la conversation dont il s'agit. Nous étions bien jeunes vous et moi, lui dis-je : ce fut dans le temps qu'Agathon remporta le prix de sa premiere tragédie ; tout se passa chez lui le lendemain du sacrifice qu'il avoit fait avec ses acteurs pour rendre graces aux dieux du prix qu'il avoit gagné. Vous parlez de loin, me dit-il. Mais de qui savez-vous ce qui fut dit dans cette assemblée ? est-ce de Socrate ?

Non, lui dis-je ; je tiens ce que j'en sais de celui-là même qui l'a conté à Phénix, je veux dire d'Aristodeme du bourg de Cydathene, ce petit homme qui va toujours nu-pieds. Il se trouva lui-même chez

Agathon; c'étoit alors un des hommes qui étoient le plus attachés à Socrate.

J'ai quelquefois interrogé Socrate sur des choses que cet Aristodeme m'avoit récitées, et Socrate avouoit qu'il m'avoit dit la vérité. Que tardez-vous donc, me dit Glaucon, que vous ne me fassiez ce récit? Pouvons-nous mieux employer le chemin qui nous reste d'ici à Athenes?

Je le contentai, et nous discourûmes de ces choses le long du chemin. C'est ce qui fait que, comme je vous disois tout-à-l'heure, j'en ai encore la mémoire fraîche, et il ne tiendra qu'à vous de les entendre; aussi bien, outre le profit que je trouve à parler ou à entendre parler de philosophie, c'est qu'il n'y a rien au monde où je prenne tant de plaisir, tout au contraire des autres discours. Je me meurs d'ennui quand je vous entends, vous autres riches, parler de vos intérêts et de vos affaires; je déplore en moi-même l'aveuglement où vous êtes: vous croyez faire merveilles, et vous ne faites rien d'utile. Peut-être vous, de votre côté, vous me plaignez et me regardez en pitié; peut-être même avez-vous raison de penser cela de moi: et moi non seulement je pense que vous êtes à plaindre, mais je suis très convaincu que j'ai raison de le penser.

L'AMI D'APOLLODORE.

Vous êtes toujours le même, cher Apollodore; vous ne cessez point de dire du mal de vous et de tous les autres. Vous êtes persuadé qu'à commencer par vous tous les hommes, excepté Socrate, sont des misérables. Je ne sais pas pour quel sujet on vous a donné le nom de *furieux*; mais je sais bien qu'il y a quelque chose de cela dans tous vos discours. Vous êtes toujours en fureur contre vous et contre tout le reste des hommes, excepté contre Socrate.

APOLLODORE.

Il vous semble donc qu'il faut être un furieux et

un insensé pour parler ainsi de moi et de tous tant que vous êtes?

L'AMI D'APOLLODORE.

Une autre fois nous traiterons cette question. Souvenez-vous maintenant de votre promesse, et redites-nous les discours qui furent tenus chez Agathon.

APOLLODORE.

Les voici; ou plutôt il vaut mieux vous faire cette narration de la même maniere qu'Aristodeme me l'a faite.

Je rencontrai Socrate, me disoit-il, qui sortoit du bain, et qui étoit chaussé plus proprement qu'à son ordinaire. Je lui demandai où il alloit si propre et si beau. Je vais souper chez Agathon, me répondit-il: j'évitai de me trouver hier à la fête de son sacrifice, parceque je craignois la foule; mais je lui promis en récompense que je serois du lendemain, qui est aujourd'hui: voilà pourquoi vous me voyez si paré. Je me suis fait beau pour aller chez un beau garçon. Mais vous, Aristodeme, seriez-vous d'humeur à venir aussi quoique vous ne soyez point prié? Je ferai, lui dis-je, ce que vous voudrez. Venez, dit-il; et montrons, quoi qu'en dise le proverbe, qu'un galant homme peut aller souper chez un galant homme sans en être prié. J'accuserois volontiers Homere d'avoir péché contre ce proverbe, lorsqu'après nous avoir représenté Agamemnon comme un grand homme de guerre, et Ménélas comme un médiocre guerrier, il feint que Ménélas vient au festin d'Agamemnon sans être invité, c'est-à-dire qu'il fait venir un homme de peu de valeur chez un brave homme qui ne l'attend pas.

J'ai bien peur, dis-je à Socrate, que je ne sois le Ménélas du festin où vous allez. C'est à vous de voir comment vous vous défendrez; car pour moi je dirai franchement que c'est vous qui m'avez prié.

Nous sommes deux, répondit Socrate, et nous étudierons en chemin ce que nous aurons à dire. Allons seulement. Nous allâmes vers le logis d'Agathon en nous entretenant de la sorte; mais à peine eûmes-nous avancé quelques pas, que Socrate devint tout pensif, et demeura en la même place sans bouger. Je m'arrêtois pour l'attendre, mais il me dit d'aller toujours devant, et qu'il me suivroit.

Je trouvai la porte ouverte, et il m'arriva même une aventure assez plaisante. Un esclave d'Agathon me mena sur-le-champ dans la salle où étoit la compagnie, qui étoit déja à table, et qui attendoit que l'on servît. Agathon s'écria en me voyant: O Aristodeme, soyez le bien venu si vous venez pour souper; si c'est pour affaires, remettons, je vous prie, les affaires à un autre jour. Je vous cherchai hier par-tout pour vous prier d'être des nôtres. Mais que fait Socrate? Alors je me retournai, croyant certainement que Socrate me suivoit. Je fus bien surpris de ne le point voir: je dis que j'étois venu avec lui, et qu'il m'avoit même invité. Vous avez bien fait de venir, reprit Agathon; mais où est-il? Il marchoit sur mes pas, répondis-je, et je ne conçois pas ce qu'il peut être devenu. Petit garçon, dit Agathon, courez vîte, allez voir où est Socrate; dites-lui que nous l'attendons. Et vous, Aristodeme, placez-vous à côté d'Eryximaque. Un esclave eut ordre de me laver les pieds; et cependant celui qui étoit sorti revint annoncer qu'il avoit trouvé Socrate sur la porte de la maison voisine, mais qu'il n'avoit pas voulu venir, quelque chose qu'on lui eût pu dire.

Vous me dites là une chose étrange, dit Agathon: retournez, et ne le quittez point qu'il ne soit entré. Non, non, dis-je alors, ne le détournez point; il lui arrive assez souvent de s'arrêter ainsi en quelque endroit qu'il se trouve. Vous le verrez bientôt, si je

ne me trompe ; il n'y a qu'à le laisser faire. Puisque c'est là votre avis, dit Agathon, je m'y rends. Et vous, mes enfants, apportez-nous donc à manger ; donnez-nous ce que vous avez ; on vous abandonne l'ordonnance du repas ; c'est un soin que je n'ai jamais pris : ne regardez ici votre maître que comme s'il étoit du nombre des conviés ; faites tout de votre mieux, et tirez-vous-en à votre honneur.

On servit : nous commençâmes à souper, et Socrate ne venoit point. Agathon perdoit patience, et vouloit à tout moment qu'on l'appelât ; mais j'empêchois toujours qu'on ne le fît. Enfin il entra comme on avoit à moitié soupé. Agathon, qui étoit seul sur un lit au bout de la table, le pria de se mettre auprès de lui. Venez, dit-il, Socrate, venez ; que je m'approche de vous le plus que je pourrai pour tâcher d'avoir ma part des sages pensées que vous venez de trouver ici près ; car je m'assure que vous avez trouvé ce que vous cherchiez, autrement vous y seriez encore.

Quand Socrate se fut assis : Plût à Dieu, dit-il, que la sagesse, bel Agathon, fût quelque chose qui se pût verser d'un esprit dans un autre, comme l'eau se verse d'un vaisseau plein dans un vaisseau vuide ! Ce seroit à moi de m'estimer heureux d'être auprès de vous, dans l'espérance que je pourrois me remplir de l'excellente sagesse dont vous êtes plein : car, pour la mienne, c'est une espece de sagesse bien obscure et bien douteuse ; ce n'est qu'un songe : la vôtre au contraire est une sagesse magnifique, et qui brille aux yeux de tout le monde ; témoin la gloire que vous avez acquise à votre âge, et les applaudissements de plus de trente mille Grecs qui ont été depuis peu les admirateurs de votre sagesse.

Vous êtes toujours moqueur, reprit Agathon, et vous n'épargnez point vos meilleurs amis. Nous exa-

minerons tantôt quelle est la meilleure de votre sagesse ou de la mienne, et Bacchus sera notre juge; présentement ne songez qu'à souper.

Pendant que Socrate soupoit, les autres conviés acheverent de manger. On en vint aux libations ordinaires, on chanta un hymne en l'honneur du dieu Bacchus; et après toutes ces petites cérémonies on parla de boire. Pausanias prit la parole. Voyons, dit-il, comment nous trouverons le secret de nous réjouir. Pour moi, je déclare que je suis encore incommodé de la débauche d'hier; je voudrois bien qu'on m'épargnât aujourd'hui. Je ne doute pas que plusieurs de la compagnie, sur-tout ceux qui étoient du festin d'hier, ne demandent grace aussi bien que moi. Voyons de quelle maniere nous passerons gaiement la nuit.

Vous me faites plaisir, dit Aristophane, de vouloir que nous nous ménagions; car je suis un de ceux qui se sont le moins épargnés la nuit passée.

Que je vous aime de cette humeur! dit le médecin Eryximaque. Il reste à savoir dans quelle intention se trouve Agathon. Tant mieux pour moi, dit Agathon, si vous autres braves vous êtes rendus; tant mieux pour Phedre et pour les autres petits buveurs qui ne sont pas plus vaillants que nous. Je ne parle pas de Socrate; il est toujours prêt à faire ce que l'on veut.

Mais, reprit Eryximaque, puisque vous êtes d'avis de ne point pousser la débauche, j'en serai moins importun si je vous remontre le danger qu'il y a de s'enivrer. C'est un dogme constant dans la médecine, que rien n'est plus pernicieux à l'homme que l'excès du vin : je l'éviterai toujours tant que je pourrai; et jamais je ne le conseillerai aux autres, sur-tout quand ils se sentiront encore la tête pesante du jour de devant.

Vous savez, lui dit Phedre en l'interrompant, que je suis volontiers de votre avis, sur-tout quand vous parlez médecine; mais vous voyez heureusement que tout le monde est raisonnable aujourd'hui. Il n'y eut personne qui ne fût de ce sentiment. On résolut de ne point s'incommoder, et de ne boire que pour son plaisir. Puisqu'ainsi est, dit Eryximaque, qu'on ne forcera personne, et que nous boirons à notre soif, je suis d'avis, premièrement, que l'on renvoie cette joueuse de flûte; qu'elle s'en aille jouer là-dehors tant qu'elle voudra, si elle n'aime mieux entrer où sont les dames, et leur donner cet amusement. Quant à nous, si vous m'en croyez, nous lierons ensemble quelque agréable conversation. Je vous en proposerai même la matiere, si vous le voulez.

Tout le monde ayant témoigné qu'il feroit plaisir à la compagnie, Eryximaque continua ainsi : Je commencerai par ce vers de la Ménalippe d'Euripide.... Les paroles que vous entendez, ce ne sont point les miennes, ce sont celles de Phedre; car Phedre m'a souvent dit avec une espece d'indignation : O Eryximaque, n'est-ce pas une chose étrange que, de tant de poëtes qui ont fait des hymnes et des cantiques en l'honneur de la plupart des dieux, aucun n'ait fait un vers à la louange de l'Amour, qui est pourtant un si grand dieu? Il n'y a pas jusqu'aux sophistes, qui composent tous les jours de grands discours à la louange d'Hercule et des autres demi-dieux. Passe pour cela. J'ai même vu un livre qui portoit pour titre *l'Eloge du sel*, où le savant auteur exagéroit les merveilleuses qualités du sel, et les grands services qu'il rend à l'homme. En un mot, vous verrez qu'il n'y a presque rien au monde qui n'ait eu son panégyrique. Comment se peut-il donc faire que, parmi cette profusion d'éloges, on ait oublié l'Amour, et que personne n'ait entrepris de louer un dieu qui mé-

rite tant d'être loué? Pour moi, continua Eryximaque, j'approuve l'indignation de Phedre. Il ne tiendra pas à moi que l'Amour n'ait son éloge comme les autres. Il me semble même qu'il siéroit très bien à une si agréable compagnie de ne se point séparer sans avoir honoré l'Amour. Si cela vous plaît, il ne faut point chercher d'autre sujet de conversation. Chacun prononcera son discours à la louange de l'Amour. On fera le tour, à commencer par la droite. Ainsi Phedre parlera le premier, puisque c'est son rang, et puisqu'aussi bien il est le premier auteur de la pensée que je vous propose.

Je ne doute pas, dit Socrate, que l'avis d'Eryximaque ne passe ici tout d'une voix. Je sais bien au moins que je ne m'y opposerai pas, moi qui fais profession de ne savoir que l'amour. Je m'assure qu'Agathon ne s'y opposera pas non plus, ni Pausanias, ni encore moins Aristophane, lui qui est tout dévoué à Bacchus et à Vénus. Je puis également répondre du reste de la compagnie, quoiqu'à dire vrai la partie ne soit pas égale pour nous autres qui sommes assis les derniers. En tout cas, si ceux qui nous précedent font bien leur devoir et épuisent la matiere, nous en serons quittes pour leur donner notre approbation. Que Phedre commence donc, à la bonne heure, et qu'il loue l'Amour. Le sentiment de Socrate fut généralement suivi. De vous rendre ici mot à mot tous les discours que l'on prononça, c'est ce que vous ne devez pas attendre de moi; Aristodeme, de qui je les tiens, n'ayant pu me les rapporter si parfaitement, et moi-même ayant laissé échapper quelque chose du récit qu'il m'en a fait: mais je vous redirai l'essentiel. Voici donc à-peu-près, selon lui, quel fut le discours de Phedre.

DISCOURS DE PHEDRE.

C'EST un grand dieu que l'Amour, et véritablement digne d'être honoré des dieux et des hommes. Il est admirable par beaucoup d'endroits, mais surtout à cause de son ancienneté; car il n'y a point de dieu plus ancien que lui. En voici la preuve; on ne sait point quel est son pere ni sa mere, ou plutôt il n'en a point. Jamais poëte ni aucun autre homme ne les a nommés. Hésiode, après avoir d'abord parlé du chaos, ajoute:

« La Terre au large sein, le fondement des cieux; »
« Après elle l'Amour, le plus charmant des dieux. »

Hésiode, par conséquent, fait succéder au chaos la Terre et l'Amour. Parménide a écrit que l'Amour est sorti du chaos:

« L'Amour fut le premier enfanté de son sein. »

Acusilaüs a suivi le sentiment d'Hésiode. Ainsi, d'un commun consentement, il n'y a point de dieu qui soit plus ancien que l'Amour: mais c'est même de tous les dieux celui qui fait le plus de bien aux hommes; car quel plus grand avantage peut arriver à une jeune personne que d'être aimée d'un homme vertueux, et à un homme vertueux, que d'aimer une jeune personne qui a de l'inclination pour la vertu? Il n'y a ni naissance, ni honneurs, ni richesses, qui soient capables, comme un honnête amour, d'inspirer à l'homme ce qui est le plus nécessaire pour la conduite de sa vie; je veux dire la honte du mal, et une véritable émulation pour le bien. Sans ces deux choses il est impossible que ni un particulier ni même une ville fasse jamais rien de beau ni de grand. J'ose même dire que, si un homme qui aime avoit ou commis une

mauvaise action ou enduré un outrage sans le repousser, il n'y auroit ni pere, ni parent, ni personne au monde devant qui il eût tant de honte de paroître que devant ce qu'il aime. Il en est de même de celui qui est aimé ; il n'est jamais si confus que lorsqu'il est surpris en quelque faute par celui dont il est aimé. Disons donc que, si par quelque enchantement une ville ou une armée pouvoit n'être composée que d'amants, il n'y auroit point de félicité pareille à celle d'un peuple qui auroit tout ensemble et cette horreur pour le vice et cet amour pour la vertu. Des hommes ainsi unis, quoiqu'en petit nombre, pourroient, s'il faut ainsi dire, vaincre le monde entier : car il n'y a point d'honnête homme qui osât jamais se montrer devant ce qu'il aime après avoir abandonné son rang ou jeté ses armes, et qui n'aimât mieux mourir mille fois que de laisser ce qu'il aime dans le péril ; ou plutôt il n'y a point d'homme si timide qui ne devînt alors comme le plus brave, et que l'amour ne transportât hors de lui-même. On lit dans Homere que les dieux inspiroient l'audace à quelques uns de ses héros ; c'est ce qu'on peut dire de l'Amour plus justement que d'aucun des dieux. Il n'y a que parmi les amants que l'on sait mourir l'un pour l'autre.

Non seulement des hommes, mais des femmes mêmes ont donné leur vie pour sauver ce qu'elles aimoient. La Grece parlera éternellement d'Alceste, fille de Pélio : elle donna sa vie pour son époux qu'elle aimoit, et il ne se trouva qu'elle qui osât mourir pour lui, quoiqu'il eût son pere et sa mere. L'amour de l'amante surpassa de si loin leur amitié, qu'elle les déclara pour ainsi dire des étrangers à l'égard de leur fils ; il sembloit qu'ils ne lui fussent proches que de nom. Aussi, quoiqu'il se soit fait dans le monde un grand nombre de belles actions, celle d'Alceste a paru si belle aux dieux et aux hommes,

qu'elle a mérité une récompense qui n'a été accordée qu'à un très petit nombre de personnes. Les dieux, charmés de son courage, l'ont rappelée à la vie; tant il est vrai qu'un amour noble et généreux se fait estimer des dieux mêmes.

Ils n'ont pas ainsi traité Orphée; ils l'ont renvoyé des enfers sans lui accorder ce qu'il demandoit : au lieu de lui rendre sa femme qu'il venoit chercher, ils ne lui en ont montré que le fantôme; car il manqua de courage comme un musicien qu'il étoit. Au lieu d'imiter Alceste, et de mourir pour ce qu'il aimoit, il usa d'adresse, et chercha l'invention de descendre vivant aux enfers : les dieux, indignés de sa lâcheté, ont permis enfin qu'il pérît par la main des femmes.

Combien, au contraire, ont-ils honoré le vaillant Achille! Thétis sa mere lui avoit prédit que, s'il tuoit Hector, il mourroit aussitôt après ; mais que, s'il vouloit ne le point combattre, et s'en retourner dans la maison de son pere, il parviendroit a une longue vieillesse. Cependant Achille ne balança point; il préféra la vengeance de Patrocle à sa propre vie; il voulut non seulement mourir pour son ami, mais même mourir sur le corps de son ami. Aussi les dieux l'ont-ils honoré par-dessus tous les autres hommes, et lui ont su bon gré d'avoir sacrifié sa vie pour celui dont il étoit aimé.

Eschyle se moque de nous quand il nous dit que c'étoit Patrocle qui étoit l'aimé. Achille étoit le plus beau des Grecs, et par conséquent plus beau que Patrocle. Il étoit tout jeune, et plus jeune que Patrocle, comme dit Homere. Mais véritablement si les dieux approuvent ce que l'on fait pour ce qu'on aime, ils estiment, ils admirent, ils récompensent tout autrement ce que l'on fait pour la personne dont on est aimé. En effet, celui qui aime est quelque chose de plus divin que celui qui est aimé; car il est

possédé d'un dieu : de là vient qu'Achille a été encore mieux traité qu'Alceste, puisque les dieux l'ont envoyé après sa mort dans les isles des bienheureux... Je conclus que de tous les dieux l'Amour est le plus ancien, le plus auguste, et le plus capable de rendre l'homme vertueux durant sa vie, et heureux après sa mort.

Phedre finit de la sorte. Aristodeme passa par-dessus quelques autres dont il avoit oublié les discours, et il vint à Pausanias qui parla ainsi :

DISCOURS DE PAUSANIAS.

Je n'approuve point, ô Phedre, la simple proposition qu'on a faite de louer l'Amour : cela seroit bon s'il n'y avoit qu'un Amour ; mais, comme il y en a plus d'un, je voudrois qu'on eût marqué avant toutes choses quel est celui que l'on doit louer : c'est ce que je vais essayer de faire. Je dirai quel est cet Amour qui mérite qu'on le loue, et je le louerai le plus dignement que je pourrai.

Il est constant que Vénus ne va point sans l'Amour. S'il n'y avoit qu'une Vénus, il n'y auroit qu'un Amour ; mais puisqu'il y a deux Vénus, il faut nécessairement qu'il y ait aussi deux Amours. Qui doute qu'il y ait deux Vénus ? L'une, ancienne fille du Ciel, et qui n'a point de mere ; nous la nommons *Vénus Uranie*. L'autre, plus moderne, fille de Jupiter et de Dioné ; nous l'appelons *Vénus populaire*. Il s'ensuit que de deux Amours, qui sont les ministres de ces deux Vénus, il faut nommer l'un céleste, et l'autre populaire. Or tous les dieux à la vérité sont dignes d'être honorés : mais distinguons bien les fonctions de ces deux Amours.

Toute action est de soi indifférente, comme ce que nous faisons présentement, boire, manger, discourir.

Aucune de ces actions n'est ni bonne ni mauvaise par elle-même; mais elle peut devenir l'un ou l'autre par la maniere dont on la fait. Elle devient honnête si on la fait selon les regles de l'honnêteté, et vicieuse si on la fait contre ces regles. Il en est de même de l'amour : tout amour en général n'est point louable ni vertueux, mais seulement celui qui fait que nous aimons vertueusement.

L'amour de la Vénus populaire inspire des passions basses et populaires : c'est proprement l'amour qui regne parmi les gens du commun. Ils aiment sans choix, plutôt les femmes que les hommes, plutôt le corps que l'esprit : et même entre les esprits ils s'accommodent mieux des moins raisonnables, car ils n'aspirent qu'à la jouissance ; pourvu qu'ils y parviennent, il ne leur importe par quels moyens. De là vient qu'ils s'attachent à tout ce qui se présente, bon ou mauvais ; car ils suivent la Vénus populaire, qui, parcequ'elle est née du mâle et de la femelle, joint aux bonnes qualités de l'un les imperfections de l'autre.

Pour la Vénus Uranie, elle n'a point eu de mere, et par conséquent il n'y a rien de foible en elle. De plus elle est ancienne, et n'a point l'insolence de la jeunesse. Or l'amour céleste est parfait comme elle. Ceux qui sont possédés de cet amour ont les inclinations généreuses ; ils cherchent une autre volupté que celle des sens ; il faut une belle ame et un beau naturel pour leur plaire et pour les toucher ; on reconnoît dans leurs choix la noblesse de l'amour qui les inspire ; ils s'attachent, non point à une trop grande jeunesse, mais à des personnes qui sont capables de se gouverner : car ils ne s'engagent point dans la pensée de mettre à profit l'imprudence d'une personne qu'ils auront surprise dans sa premiere innocence pour la laisser aussitôt après, et pour con-

rir à quelque autre ; mais ils se lient dans le dessein de ne se plus séparer, et de passer toute leur vie avec ce qu'ils aiment... Il seroit effectivement à souhaiter qu'il y eût une loi par laquelle il fût défendu d'aimer des personnes qui n'ont pas encore toute leur raison, afin qu'on ne donnât point son temps à une chose si incertaine : car qui sait ce que deviendra un jour cette trop grande jeunesse, quel pli prendront et le corps et l'esprit, de quel côté ils tourneront, vers le vice ou vers la vertu ? Les gens sages s'imposent eux-mêmes une loi si juste : mais il faudroit la faire observer rigoureusement par les amants populaires dont nous parlions, et leur défendre ces sortes d'engagements comme on leur défend l'adultere. Ce sont eux qui ont déshonoré l'amour : ils ont fait dire qu'il étoit honteux de bien traiter un amant : leur indiscrétion et leur injustice ont seules donné lieu à une semblable opinion, qui, à la prendre en général, est très fausse, puisque rien de ce qui se fait par des principes de sagesse et d'honneur ne sauroit être honteux.

Il n'est pas difficile de connoître l'opinion que les hommes ont de l'amour dans tous les pays de la terre ; car la loi est claire et simple : il n'y a que les seules villes d'Athenes et de Lacédémone où la loi est difficile à entendre, où elle est sujette à explication. Dans l'Élide, par exemple, et dans la Béotie, où les esprits sont pesants, et où l'éloquence n'est pas ordinaire, il est dit simplement qu'il est permis d'aimer qui nous aime. Personne ne va parmi eux à l'encontre de cette ordonnance, ni jeune ni vieux : il faut croire qu'ils ont ainsi autorisé l'amour pour en applanir les difficultés, et afin qu'on n'ait pas besoin pour se faire aimer de recourir à des artifices que la nature leur a refusés.

Les choses vont autrement dans l'Ionie, et dans tous les pays soumis à la domination des barbares; car là on déclare infâme toute personne qui souffre un amant. On traite sur un même pied l'amour, la philosophie, et tous les exercices dignes d'un honnête homme. D'où vient cela? C'est que les tyrans n'aiment point à voir qu'il s'élève de grands courages, ou qu'il se lie dans leurs états des amitiés trop fortes: or c'est ce que l'amour fait faire parfaitement. Les tyrans d'Athenes en firent autrefois l'expérience; l'amitié violente d'Harmodius et d'Aristogiton renversa la tyrannie dont Athenes étoit opprimée. Il est donc visible que, dans tous les états où il est honteux d'aimer qui nous aime, cette trop grande sévérité vient de l'injustice de ceux qui gouvernent, et de la lâcheté de ceux qui sont gouvernés; mais que, dans les pays au contraire où il est honnête de rendre amour pour amour, cette indulgence est un effet de la grossièreté des peuples qui ont craint les difficultés.

Tout cela est bien plus sagement ordonné parmi nous: mais, comme j'ai dit, il faut bien examiner l'ordonnance pour la concevoir; car, d'un côté, on dit qu'il est plus honnête d'aimer aux yeux de tout le monde que d'aimer en cachette, sur-tout quand on aime des personnes qui ont elles-mêmes de l'honneur et de la vertu, et encore plus quand la beauté du corps ne se rencontre point dans ce qu'on aime. Tout le monde s'intéresse pour la prospérité d'un homme qui aime; on l'encourage, ce que l'on ne feroit point si l'on croyoit qu'il ne fût pas honnête d'aimer: on l'estime quand il a réussi dans son amour, on le méprise quand il n'a pas réussi. On permet à un amant de se servir de mille moyens pour parvenir à son but; et il n'y a pas un seul de ces moyens

qui ne fût capable de le perdre dans l'esprit de tous les honnêtes gens s'il s'en servoit pour toute autre chose que pour se faire aimer.

Si un homme dans le dessein de s'enrichir, ou d'obtenir une charge, ou de se faire quelque autre établissement de cette nature, osoit avoir pour un grand seigneur la moindre des complaisances qu'un amant a pour ce qu'il aime, s'il employoit les mêmes supplications, s'il avoit la même assiduité, s'il faisoit les mêmes serments, s'il couchoit à sa porte, s'il descendoit à mille souplesses où un esclave auroit honte de descendre, il n'auroit ni un ennemi ni un ami qui le laissât en repos; les uns lui reprocheroient publiquement sa turpitude, ses bassesses; les autres en rougiroient, et s'efforceroient de l'en corriger. Cependant tout cela sied merveilleusement à un homme qui aime; tout lui est permis; non seulement ses bassesses ne le déshonorent pas, mais on l'estime comme un homme qui fait très bien son devoir. Et ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'on veut que les amants soient les seuls parjures que les dieux ne punissent point; car on dit que les serments n'engagent point en amour : tant-il est vrai que les hommes et les dieux donnent tout pouvoir à un amant!

Il n'y a donc personne qui là-dessus ne demeure persuadé qu'il est très louable en cette ville et d'aimer et de vouloir du bien à ceux qui nous aiment. Mais ne croira-t-on pas le contraire, si l'on regarde d'un autre côté avec quel soin un pere met auprès de ses enfants une personne qui veille sur eux, et que le plus grand soin de ces personnes est d'empêcher qu'ils ne parlent à ceux qui les aiment? S'il arrive même qu'on les voie s'entretenir de pareils commerces, tous leurs camarades les accablent de railleries; et les gens plus âgés ni ne s'opposent à ces railleries ni ne querellent ceux qui les font. En-

core une fois, à examiner cet usage de notre ville, ne croira-t-on pas que nous sommes dans un pays où il y a de la honte à aimer et à se laisser aimer? Voici comme il faut accorder toutes ces contrariétés. L'amour, comme je disois d'abord, n'est de soi-même ni bon ni mauvais ; il est louable si l'on aime avec honneur; il est condamnable si l'on aime contre les regles de l'honnêteté.... Il y a de la honte à se laisser vaincre à l'amour d'un malhonnête homme : il y a de l'honneur à se rendre à l'amitié d'un homme qui a de la vertu. J'appelle malhonnête homme cet amant populaire qui aime le corps plutôt que l'esprit : son amour ne sauroit être de durée, car il aime une beauté qui ne dure point : dès que la fleur de cette beauté est passée, vous le voyez qui s'envole ailleurs, sans se souvenir de ses beaux discours et de toutes ses belles promesses. Il n'en est pas ainsi de l'amant honnête : comme il s'est épris d'une belle ame, son amitié est immortelle ; car ce qu'il aime est solide et ne périt point....

Telle est donc l'intention de la loi établie parmi nous ; elle veut qu'on examine avant de s'engager, et qu'on honore ceux qui aiment pour la vertu, tandis qu'on aura en horreur ceux qui ne cherchent que la volupté ; elle encourage les jeunes gens à se donner aux premiers et à fuir les autres ; elle examine quelle est l'intention de celui qui aime, et quel est le motif de celui qui se laisse aimer. Il s'ensuit de là qu'il y a de la honte à s'engager légèrement, car il n'y a que le temps qui découvre le secret des cœurs.

Il est encore honteux de céder à un homme riche, ou à un homme qui est dans une grande fortune, soit qu'on se rende par timidité, ou qu'on se laisse éblouir par l'argent, ou par l'espérance d'entrer dans les charges ; car, outre que des raisons de cette na-

ture ne peuvent jamais lier une amitié véritable et généreuse, elles portent d'ailleurs sur des fondements trop peu durables... Reste un seul motif, pour lequel, selon l'esprit de notre loi, on peut accorder son amitié à celui qui la demande : car tout de même que les bassesses et la servitude volontaire d'un homme qui aspire à se faire aimer ne lui sont point odieuses et ne lui sont point reprochées, aussi y a-t-il une espece de servitude volontaire qui ne peut jamais être blâmée ; c'est celle où l'on s'engage pour la vertu. Tout le monde s'accorde en ce point, que si un homme s'attache à en servir un autre dans l'espérance de devenir honnête homme par son moyen, d'acquérir la sagesse ou quelque autre partie de la vertu, cette servitude n'est point honteuse, et ne s'appelle point une bassesse.

Il faut que l'amour se traite comme la philosophie, et que les lois de l'un soient les mêmes que les lois de l'autre, si l'on veut qu'il soit honnête de favoriser celui qui nous aime. Car si l'amant et l'aimé s'aiment tous deux à ces conditions, savoir, que l'amant, en reconnoissance des honnêtes faveurs de celui qui l'aime, sera prêt à lui rendre tous les services qu'il pourra lui rendre avec honneur ; que l'aimé, de son côté, pour reconnoître le soin que son amant aura pris de le rendre sage et vertueux, aura pour lui toutes les complaisances que l'honneur lui permettra ; et si l'amant est véritablement capable d'inspirer la vertu et la prudence à ce qu'il aime, et que l'aimé ait un véritable desir de se faire instruire : si, dis-je, toutes ces conditions se rencontrent, c'est alors uniquement qu'il est honnête d'aimer qui nous aime.

L'amour ne peut point être permis pour quelque autre raison que ce soit. Alors il n'est point honteux d'être trompé. Par-tout ailleurs il y a de la honte, soit qu'on soit trompé, soit qu'on ne le soit point : car

si, dans l'espérance du gain, on s'abandonne à un amant que l'on croyoit riche, et qu'on reconnoisse que cet amant est pauvre en effet et qu'il ne peut tenir parole, la honte est égale de part et d'autre. On a découvert ce que l'on étoit, et on a montré que pour le gain on pouvoit tout faire pour tout le monde. Et qu'y a-t-il de plus éloigné de la vertu que ce sentiment? Au contraire, si, après s'être confié à un amant que l'on auroit cru honnête homme, dans l'espérance d'acquérir la vertu par le moyen de son amitié, on vient à reconnoître que cet amant n'est point un honnète homme, et qu'il est lui-même sans vertu, il n'y a point de déshonneur à être trompé de la sorte; car on a fait voir le fond de son cœur, on a montré que pour la vertu, et dans l'espérance de parvenir à une plus grande perfection, on étoit capable de tout entreprendre; et il n'y avoit rien de plus glorieux que d'avoir cette passion pour la vertu.

Il s'ensuit donc qu'il est beau d'aimer pour la vertu. C'est cet amour qui fait la Vénus céleste, et qui est céleste lui-même, utile aux particuliers et aux républiques, et digne de leur principale étude, qui oblige l'amant et l'aimé de veiller sur eux-mêmes, et d'avoir soin de se rendre mutuellement vertueux. Tous les autres amours appartiennent à la Vénus populaire. Voilà, ô Phedre, tout ce que j'avois à vous dire présentement sur l'amour.

Pausanias ayant fait ainsi une pause (car voilà de ces allusions que nos sophistes enseignent), c'étoit à Aristophane à parler; mais il en fut empêché par un hoquet qui lui étoit survenu, apparemment pour avoir trop mangé. Il s'adressa donc à Eryximaque, médecin, auprès de qui il étoit, et lui dit: Il faut, ou que vous me délivriez de ce hoquet, ou que vous parliez pour moi jusqu'à ce qu'il ait cessé. Je ferai l'un et l'autre, répondit Eryximaque, car je vais

parler à votre place, et vous parlerez à la mienne quand votre incommodité sera finie ; elle le sera bientôt si vous voulez retenir votre haleine, et vous gargariser la gorge avec de l'eau. Il y a encore un autre remede qui fait cesser infailliblement le hoquet, quelque violent qu'il puisse être ; c'est de se procurer l'éternuement en se frottant le nez une ou deux fois. J'aurai exécuté vos ordonnances, dit Aristophane, avant que votre discours soit achevé. Commencez.

Ici finit la traduction du Banquet de Platon par Racine.

SONNET

SUR LA TROADE DE PRADON (1).

D'un crêpe noir Hécube embéguinée
Lamente, pleure, et grimace toujours ;
Dames en deuil courent à son secours :
Oncques ne fut plus lugubre journée.

Ulysse vient, fait nargue à l'hyménée,
Le cœur féru de nouvelles amours.
Pyrrhus et lui font de vaillants discours ;
Mais aux discours leur vaillance est bornée.

Après cela, plus que confusion :
Tant il n'en fut dans la grande Ilion
Lors de la nuit aux Troyens si fatale.

En vain Baron attend le brouhaha ;
Point n'oseroit en faire la cabale :
Un chacun bâille, et s'endort, ou s'en va.

(1) Nous ne connoissons qu'une édition des OEuvres de Racine où se trouve ce sonnet épigrammatique. Il est recueilli à l'article de cet illustre poëte dans les Annales poétiques, dont l'éditeur (Imbert) indique les Anecdotes dramatiques comme la source où il a puisé. Voyez la Collection citée, tome 30, pages 102 et 108.

CHANSON

CONTRE L'ASPAR DE M. DE FONTENELLE (1).

Adieu, ville peu courtoise
Où je crus être adoré.
Aspar est désespéré :
Le poulaillier de Pontoise
Me doit remener demain
Voir ma famille bourgeoise,
Me doit remener demain
Un bâton blanc à la main.

Mon aventure est étrange !
On m'adoroit à Rouen,
Dans le Mercure galant
J'avois plus d'esprit qu'un ange :
Cependant je pars demain
Sans argent et sans louange,
Cependant je pars demain
Un bâton blanc à la main.

(1) Voyez l'épigramme plus connue sur le même sujet, page 23 du quatrieme volume.

SANTOLIUS POENITENS (1).

Rumpite perjurum, suspiria, rumpite pectus.
Vosque, o perpetuis, heu! mox damnanda tenebris,
Lumina, sanguineos lacrymarum effundite rivos;
Deleri haud alio possunt scelera impia fletu.
Quo me præcipitem furor inconsultus adegit!
Arnaldi tumulo inscriptos defendere versus
Erubui, quos religio mihi sancta, fidesque,
Et pietas, et amor veri dictârat! Inani
Hos ego sacrilegus, victus formidine pœnæ,
Ejuravi amens infando carmine! Non me
Conscia mens falsi, non inviolabile sacræ
Numen amicitiæ, et capitis reverentia sacri,
Non potuit me fama, pudorve, inhibere, furentem!
Et spiro sceleratus adhuc! non terra dehiscit
Sub pedibus! sævo nec fulminis igne peremptum
Tartareas adigit scelerum Deus ultor ad umbras!
Quamquam, heu! supplicium vel funere tristius ipso est,
Quæ nunc sollicitos inter mihi vita pavores
Ducitur; æger, inops mentis, meque ipse tenere
Impatiens, furiis animum stimulatus acerbis,
Errabunda fero huc illuc vestigia, diris
Distorquens rabida ora modis: tamen usque fugacem
Persequitur scelus, et misero otia nulla relinquit.
Insuper ipsa mihi noctuque diuque recursans

(1) Au sujet du désaveu que Santeuil fit publiquement d'une épitaphe du célebre docteur Antoine Arnauld, dans laquelle les jésuites ses amis crurent appercevoir quelques expressions équivoques dont l'application ne leur parut point assez honorable.

Exsomnem, pavidum, Arnaldi me terret imago,
Non ille horrifico squallens apparet amictu,
Qualia post mortem dicunt simulacra videri,
Ora sepulcrali fœdatus pulvere, et ater
Assurgens; sed qualis erat, cùm spiritus artus
Intus agens regeret, vultuque habituque modesto
Lenis, adhuc retinens antiquum frontis honorem;
Canities veneranda seni, breve corpus, at ingens
Majestas: placido fulgentes lumine vibrans
Leniter in me oculos, scelus exprobrare videtur.
Tu quoque, Santoli, de te nil tale merentem,
Tunc etiam infidus post funera prodis amicum!
Hæc ille; at blandæ voces et mitia linguæ
Verbera crudeli lacerant mihi vulnere pectus.
Sancte senex, pleno qui nunc de lumine verum
Illud idem quod sic terris peregrinus amasti,
Ore avido bibis, atque odiorum oblivia potas,
Sancte senex, nostrum, precor, obliviscere crimen,
Jamque recantato fias mihi carmine amicus.
Ecce pedes reus ante tuos sto supplice vultu,
Funereum collo funem, dextrâque tremente
Ardentem gestans, probrosa insignia, tædam;
Invito nuper calamo, quos scribere mendax
Sustinui vates, ipso vel sanguine versus
Eluere exopto: vanis terroribus illos
Atque malâ fraude extorsit crudelis amicus.
Quem non ille dolis etenim potuisset iisdem
Induere in laqueos, cùm formidabile magni
Objiceret nomen Lodoïci? Non ego dura
Exilia, aut tristes obscuri carceris umbras,
Sævam aut pauperiem, mihi quæ, si vestra recusem
Jussa, minax tacito portendit epistola nutu;
Regalem at timui, quamvis innoxius, iram.
Namque fatebor enim, si credam hæc paucula regi
Carmina displicuisse, loquacibus ista poëtis
Sit quamquam aspera lex, æterna silentia jurem,

Contentus tacitos virtuti exsolvere honores.
 Sed quid ego hæc autem? Stultâ formidine ludor
Credulus. Arnaldum laudari carmine nostro
Scilicet invideat Lodoix? ea cura quietum
Sollicitat? Belli molem hanc dum sustinet unus,
Dum conjuratas meditatur frangere vires
Europæ, regum et violati numinis ultor,
Grandiaque invicto secum sub pectore volvit,
Santoli nugas audit, vel curat, et istis
Lusibus augustum velit interponere nomen?
Ergone privatas, sacri sub nominis umbra,
Placari indociles, usque exercebitis iras?
Numquamne Arnaldum contra crudelia bella
Cessabunt, rabies numquam exsaturata quiescet?
Non satis exilii duros tolerasse labores,
Obscuris malè tutum in sedibus, omnium egentem,
Et dulcem patriam, et caros liquisse penates,
Blandaque amicorum consortia? Frigida numquid
Ossa viri cineresque juvat violare sepultos?
Occiderit procul hinc, tellus aliena sepultum
Possideat; manes nunc saltem impunè quiescant.
Te pacem, Lodoice, istam quoque Gallia poscit.

URBIS ET RURIS DIFFERENTIA.

Quamquam Parisiæ celebrentur ab omnibus artes,
 Et quisque in lato carcere clausus ovet,
Nescio quid nostris arridet gratius arvis,
 Quod non in tantæ mœnibus urbis habet.
Illic assurgunt trabibus subnixa superbis
 Atria, et aurato culmine fulget apex:
Sed mihi dulcius est sylvas habitare remotas,
 Tectaque quæ sicco stramine canna tegit.

Illic ultrices posuêre sedilia curæ;
Illic insidiæ, crimina, furta, latent:
Hìc requies, fidum pietas hic inclyta portum
Invenit; his lucet sanctior aura locis.
Illic sæva fames laudum; hìc contemptus honorum.
Illic paupertas, hic fugiuntur opes.
Urbicolæ ruri, nil rusticus invidet urbi.
Oppida plena dolis, ruraque fraude carent.
Quàm miserum sacris viduas virtutibus urbes,
Quàm miserum stygiis præda manere lupis!
Sed quid non urbes habitent quoque numina, quæris?
Non habitat fœdos gratia pura locos.
Arcet fumus apes, expellunt crimina Christum;
Mors vitam, clarum nox fugat atra diem.
Hìc blandum invitant tranquilla silentia somnum:
Illic assiduo murmure rupta quies.
Nempe micant, inquis, diversis floribus horti,
Et lætos cantus plurima fundit avis.
Ergo dissimulas quàm dulces ruris amœni
Deliciæ, ruris cui levis umbra placet.:
Hìc vos securis, musæ, regnatis in oris;
Hìc vobis virtus jungitur alma comes.
Oppida non fugiunt, fateor, non arma camenæ;
Loricam Pallas induit atque togam.
At laxis vitium frænis grassatur in urbe,
Atque illic musæ crimina sola docent.
Nequicquam pavidos circumdant mœnia reges,
Frustra hæret lateri, nocte dieque, manus.
Non vera his sed falsa quies: miserosque tumultus
Mentis non lictor, non domus ampla movet.
Quisquis amas strepitus, per me licet, urbe potire;
Me tamen ipsa magis rura nemusque juvant.

LETTRES

DE

JEAN RACINE,

PUBLIÉES

PAR LOUIS RACINE SON FILS.

AVERTISSEMENT.

Comme M. l'abbé d'Olivet, qui avoit lu quelques unes des lettres suivantes, en a parlé dans son Histoire de l'académie françoise en disant qu'elles sont pleines d'esprit et écrites avec une exactitude et une beauté de style qui est ordinairement le fruit d'un long exercice, on me sauroit mauvais gré si je ne les faisois pas connoître; et quoiqu'elles soient peu sérieuses, loin d'avoir de la répugnance à les donner, je n'ai pas un meilleur moyen pour détromper ceux qui s'imaginent que celui qui a si bien peint l'amour dans ses vers en étoit toujours occupé. S'il y eût été livré, même dans sa jeunesse, il ne se fût pas rendu capable de le peindre si bien.

Voici des lettres écrites en toute liberté, et en sortant de Port-Royal dont il n'avoit plus à craindre les remontrances : on les peut appeler ses *Juvenilia*. Il les écrit à un jeune ami qu'il soupçonne quelquefois d'être amoureux : il ne s'attendoit pas qu'elles dussent être lues par d'autres; il n'a jamais su qu'on les eût conservées. M. l'abbé Dupin, qui les avoit recueillies, nous les a rendues. Dans ces lettres cependant, écrites librement, le badinage est si innocent, que je n'ai jamais rien trouvé qui ait dû m'obliger à en supprimer une seule. On y voit un jeune homme enjoué, aimant à railler, ne se préparant pas à l'état ecclésiastique par esprit de piété, conservant toujours néanmoins des sentiments de piété dans le cœur, quoiqu'il paroisse content de n'être plus sous la sévere discipline de Port-Royal; plein de tendresse pour ses amis, fuyant le monde et ses plaisirs par raison pour se livrer tout entier à l'étude et à son unique passion, qui est celle des vers.

LETTRES DE JEAN RACINE A SES AMIS.

A M. LE VASSEUR.

A Paris, le 5 septembre 1660.

L'ODE est faite (1), et je l'ai donnée à M. Vitart pour la faire voir à M. Chapelain. S'il n'étoit point si tard, j'en ferois une autre copie pour vous : mais il est dix heures du soir ; et d'ailleurs je crains furieusement le chagrin où vous met votre maladie, et qui vous rendroit peut-être assez difficile pour ne rien trouver de bon dans mon ode. Cela m'embarrasseroit, et l'autorité que vous avez sur moi pourroit produire en cette rencontre un aussi mauvais effet qu'elle en produit de bons en toutes les autres. Néanmoins, comme il y a espérance que cette maladie ne durera pas, je vous enverrai demain une copie. Je crains encore que vos notes ne viennent tard.

---

(1) L'ode intitulée *la Nymphe de la Seine*. M. Vitart son oncle la porta à Chapelain. M. le Vasseur, si intime ami alors de mon pere, et environ du même âge, étoit un parent de M. Vitart.

Quoi qu'il en soit, je vais vous écrire par avance une stance et demie. Ce n'est pas que je les croie les plus belles, mais c'est qu'elles sont sur l'entrée de la reine.

(1) Qu'il vous faisoit beau voir en ce superbe jour,
Où, sur un char conduit par la Paix et l'Amour,
Votre illustre beauté triompha sur mes rives!
Les discords après vous se voyoient enchaînés.
Mais, hélas! que d'ames captives
Virent aussi leurs cœurs en triomphe menés!

Tout l'or dont se vante le Tage,
Tout ce que l'Inde sur ses bords
Vit jamais briller de trésors
Sembloit être sur mon rivage.
Qu'étoit-ce toutefois de ce grand appareil,
Dès qu'on jetoit les yeux sur l'éclat nompareil
Dont vos seules beautés vous avoient entourée?
Je sais bien que Junon parut moins belle aux dieux
Et moins digne d'être adorée,
Lorsqu'en nouvelle reine elle entra dans les cieux.

Peut-être trouverez-vous d'autres strophes qui ne vous paroîtront pas moins belles.

Je ne sais si vous avez connoissance de quelques lettres qui font un grand bruit; elles sont de M. le cardinal de Retz. Je les ai vues, mais en des mains dont je ne pouvois les tirer. On craint à Paris quelque chose de plus fort, comme un interdit: cela passe ma portée. Adieu.

---

(1) Quoiqu'il paroisse si content de ces vers, il ne conserva pas les premiers. On lui critiqua apparemment *les discords*, mot qui lui plaisoit, et par lequel il vouloit imiter Malherbe. La stance suivante est telle qu'elle subsiste aujourd'hui.

AU MÊME.

A Paris, le 8 septembre 1660.

Je vous envoie mon sonnet (1), c'est-à-dire un nouveau sonnet; car je l'ai tellement changé hier au soir que vous le méconnoîtrez: mais je crois que vous ne l'en approuverez pas moins. En effet, ce qui le rend méconnoissable est ce qui vous le doit rendre plus agréable, puisque je ne l'ai si défiguré que pour le rendre plus beau et plus conforme aux regles que vous me prescrivîtes hier, qui sont les regles mêmes du sonnet. Vous trouviez étrange que la fin fût une suite si différente du commencement : cela me choquoit de même que vous ; car les poëtes ont cela des hypocrites, qu'ils défendent toujours ce qu'ils font, mais que leur conscience ne les laisse jamais en repos. J'avois bien reconnu ce défaut, quoique je fisse tout mon possible pour montrer que ce n'en étoit pas un : la force de vos raisons étant ajoutée à celle de ma conscience a achevé de me convaincre. Je me suis rangé à la raison, et j'y ai aussi rangé mon sonnet. J'en ai changé la pointe, ce qui est le plus considérable dans ces ouvrages. J'ai fait comme un nouveau sonnet : ma conscience ne me reproche plus rien ; et j'en prends un assez bon augure. Je souhaite qu'il vous satisfasse de même.

J'ai lu toute la Callipédie (2), et je l'ai admirée. Il

(1) Il fit en même temps le sonnet que j'ai rapporté dans sa vie, et qu'il appelle dans la lettre suivante *son triste sonnet*, à cause des réprimandes qui lui vinrent de Port-Royal lorsqu'on y apprit qu'il faisoit des vers.

(2) Poëme latin composé par Quillet.

me semble qu'on ne peut faire de plus beaux vers latins. Balzac diroit qu'ils sentent tout-à-fait l'ancienne Rome, et la cour d'Auguste, et que le cardinal du Perron les auroit lus de bon cœur. Pour moi, qui ne sais pas si bien quel étoit le goût de ce cardinal, et qui m'en soucie fort peu, je me contente de vous dire mon sentiment. Vous trouverez dans cette lettre plusieurs ratures ; mais vous les devez pardonner à un homme qui sort de table. Vous savez que ce n'est pas le temps le plus propre pour concevoir les choses bien nettement ; et je puis dire, avec autant de raison que l'auteur de la Callipédie, qu'il ne faut pas se mettre à travailler sitôt après le repas ;

> Nimirum crudam si ad læta cubilia portas
> Perdicem, etc.

Mais il ne m'importe de quelle façon je vous écrive, pourvu que j'aie le plaisir de vous entretenir ; de même qu'il me seroit bien difficile d'attendre après la digestion de mon souper si je me trouvois à la premiere nuit de mes noces. Je ne suis pas assez patient pour observer tant de formalités : cela est pitoyable, de se priver d'un entretien pour trois ou quatre ratures. Mais M. Vitart monte à cheval, et il faut que je parte avec lui ; je vous écrirai plus au long une autre fois. *Vale et vive.*

AU MEME.

A Paris, le 13 septembre 1660.

Pourquoi ne voulez-vous plus me venir voir, et aimez-vous mieux me parler par lettres ? N'est-ce point que vous imaginez que vous en avez plus

d'autorité sur moi, et que vous en conserverez mieux la majesté de l'empire? *Major e longinquo reverentia.* Croyez-moi, monsieur, il n'est pas besoin de cette politique : vos raisons sont trop bonnes d'elles-mêmes sans être appuyées de ces secours étrangers. Votre présence me seroit plus utile que votre absence ; car l'ode, étant presque imprimée, vos avis arriveront trop tard.

Elle a été montrée à M. Chapelain : il a marqué quelques changements à faire ; je les ai faits, et j'étois très embarrassé pour savoir si ces changements n'étoient point eux-mêmes à changer. Je ne savois à qui m'adresser. M. Vitart est rarement capable de donner son attention à quelque chose : M. l'Avocat n'en donne pas beaucoup non plus à ces sortes de choses ; il aime mieux ne voir jamais une piece, quelque belle qu'elle soit, que de la voir une seconde fois : si bien que j'étois près de consulter, comme Malherbe, une vieille servante, si je ne m'étois apperçu qu'elle est janséniste comme son maître, et qu'elle pourroit me déceler ; ce qui seroit ma ruine entiere, vu que je reçois encore tous les jours lettres sur lettres, ou, pour mieux dire, excommunications sur excommunications, à cause de mon triste sonnet. Ainsi j'ai été obligé de m'en rapporter à moi seul de la bonté de mes vers. Voyez combien votre présence m'auroit fait de bien. Mais puisqu'il n'y a plus de remede, il faut que je vous rende compte de ce qui s'est passé. Je ne sais si vous vous y intéressez, mais je suis si accoûtumé à vous faire part de mes fortunes, bonnes ou mauvaises, que je vous punirois moins que moi-même en vous les taisant.

M. Chapelain a donc reçu l'ode avec la plus grande bonté du monde : tout malade qu'il étoit, il l'a retenue trois jours, et a fait des remarques par écrit, que j'ai fort bien suivies. M. Vitart n'a jamais été si

aise qu'après cette visite; il me pensa confondre de reproches à cause que je me plaignois de la longueur de M. Chapelain. Je voudrois que vous eussiez vu la chaleur et l'éloquence avec laquelle il me querella. Cela soit dit en passant.

Au sortir de chez M. Chapelain, il alla voir M. Perrault, contre notre dessein, comme vous savez : il ne s'en put empêcher; et je n'en suis pas marri à présent. M. Perrault lui dit aussi de fort bonnes choses, qu'il mit par écrit, et que j'ai encore toutes suivies, à une ou deux près, où je ne suivrois pas Apollon lui-même : c'est la comparaison de Vénus et de Mars qu'il récuse à cause que Vénus est une prostituée. Mais vous savez que quand les poëtes parlent des dieux ils les traitent en divinités, et par conséquent comme des êtres parfaits, n'ayant même jamais parlé de leurs crimes comme s'ils eussent été des crimes; car aucun ne s'est avisé de reprocher à Jupiter et à Vénus leurs adulteres; et si cela étoit, il ne faudroit plus introduire les dieux dans la poésie, vu qu'à regarder leurs actions il n'y en a pas un qui ne méritât d'être brûlé, si on leur faisoit bonne justice.

Mais, en un mot, j'ai pour moi Malherbe, qui a comparé la reine Marie à Vénus, dans quatre vers aussi beaux qu'ils me sont avantageux, puisqu'il y parle de l'amour de Vénus :

Telle n'est point la Cythérée,
Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un amant.

Voilà ce qui regarde leur censure. Je ne vous dirai rien de leur approbation, sinon que M. Perrault a dit que l'ode étoit très bonne. Et voici les paroles de

M. Chapelain (1), que je vous rapporterai comme le texte de l'évangile, sans y rien changer; mais aussi *c'est M. Chapelain*, comme disoit à chaque mot M. Vitart : « L'ode est fort belle, fort poétique; et il « y a beaucoup de stances qui ne peuvent être mieux. « Si l'on repasse le peu d'endroits que j'ai marqués, « on en fera une fort belle piece ». Il a tant pressé M. Vitart de lui en nommer l'auteur, que M. Vitart veut à toute force me mener chez lui; il veut qu'il me voie. Cette vue nuira bien sans doute à l'estime qu'il a pu concevoir de moi.

Ce qu'il y a eu de plus considérable à changer, c'a été une stance entiere, qui est celle des tritons. Il s'est trouvé que les tritons n'avoient jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la mer. Je les ai souhaités bien des fois noyés tous tant qu'ils sont, pour la peine qu'ils m'ont donnée. J'ai donc refait une autre stance. Mais *poiche da tutti i lati ho pieno il foglio*, adieu. Je suis, etc.

AU MEME.

A Babylone (2), le 26 janvier 1661.

Je sais que M. l'Avocat vous proposa hier de me venir voir, et que cette proposition vous effraya. Vous n'êtes pas d'humeur à quitter les dames pour aller

---

(1) Chapelain étoit alors le souverain juge du Parnasse : jamais poëte vivant n'a été en si grande vénération. *O quantum est in rebus inane!*

(2) Il étoit alors à Chevreuse; et il date de Babylone par plaisanterie, pour faire entendre qu'il y est captif, et qu'il s'y ennuie autant que les Juifs s'ennuyoient à Babylone.

voir des prisonniers. Dieu vous garde de l'être jamais! Je jure par toutes les divinités qui président aux prisons (je crois qu'il n'y en a point d'autres que la Justice, ou Thémis en termes de poëtes), je jure donc par Thémis que je n'aurai jamais le moindre mouvement de pitié pour vous, et que je me changerai en pierre, comme Niobé, pour être aussi dur pour vous que vous l'avez été pour moi ; au lieu que M. l'Avocat ne sera pas plutôt dans un des plus noirs cachots de la Bastille (car un homme de sa conséquence ne sauroit jamais être prisonnier que d'état), il n'y sera pas plutôt, en vérité, que j'irai m'enfermer avec lui: et croyez que ma reconnoissance ira de pair avec mon ressentiment.

Vous vous attendez peut-être que je m'en vais vous dire que je m'ennuie beaucoup à Babylone, et que je vous dois réciter les lamentations que Jérémie y a autrefois composées; mais je ne veux pas vous faire pitié, puisque vous n'en avez pas déja eu pour moi; je veux vous braver au contraire, et vous montrer que je passe fort bien mon temps. Je vais au cabaret (1) deux ou trois fois le jour : je commande à des maçons, à des vitriers, et à des menuisiers, qui m'obéissent assez exactement, et me demandent de quoi boire : je suis dans la chambre d'un duc et pair. Voilà pour ce qui regarde le faste ; car dans un quartier comme celui-ci, où il n'y a que des gueux, c'est grandeur que d'aller au cabaret : tout le monde n'y peut aller.

J'ai des divertissements plus solides, quoiqu'ils paroissent moins. Je goûte tous les plaisirs de la vie solitaire : je suis tout seul, et je n'entends pas le

---

(1) C'étoit l'usage alors d'aller au cabaret, comme on va aujourd'hui au café.

moindre bruit: il est vrai que le vent en fait beaucoup, et même jusqu'à faire trembler la maison; mais il y a un poëte qui dit:

Ô quàm jucundum est recubantem audire susurros
Ventorum, et somnos imbre juvante sequi!

Ainsi, si je voulois, je tirerois ce vent à mon avantage; mais je vous assure qu'il m'empêche de dormir toute la nuit, et je crois que le poëte vouloit parler de ces zéphyrs flatteurs

che dibattendo l'ali
Lusingano il sonno de'mortali.

Je lis des vers, je tâche d'en faire: je lis les aventures de l'Arioste, et je ne suis pas moi-même sans aventure; une dame me prit hier pour un sergent. Venez me voir, nous irons au cabaret ensemble; on vous prendra pour un commissaire, et nous ferons trembler tout le quartier. Faites ce que vous voudrez; mais ne faites rien par pitié, car je ne vous en demande pas le moins du monde.

AU MEME.

Vous vous êtes fait, monsieur, un terrible ennemi. M. de la Charles commença hier contre vous une harangue qui ne finira qu'avec sa vie, si vous n'y donnez ordre, et que vous ne lui fermiez la bouche par une lettre d'excuses qui fasse le même effet que cette miche dont Enée remplit la triple gueule de Cerbere. Pour moi, dès que je le vis commencer, je n'attendis pas que l'exorde de la harangue fût fini; je crus que le seul parti que je devois prendre, c'étoit de m'enfuir, en disant, *Monsieur a raison*, pour ne

pas tomber dans cet inconvénient ou me jeta autrefois le dur essai de sa meurtriere éloquence.

J'étois à l'hôtel de Babylone quand M. l'Avocat y apporta vos lettres. Mademoiselle Vitart, lisant que vous alliez prendre les eaux de Bourbon, ne put s'empêcher de crier comme si vous étiez déja mort. Elle dit cela avec chaleur : M. Vitart s'en apperçut, prit la lettre ; et après s'être frotté les yeux

Tre volte, e quattro, e sei lesse lo scritto,

et ayant regardé ensuite mademoiselle Vitart, il lui demanda, *con il ciglio fieramente inarcato*, ce que tout cela vouloit dire : elle fut obligée de lui dire quelques mots à l'oreille, que je n'entendis pas.

Mais je fais réflexion que je ne vous parle point de votre poésie : j'ai tort, je l'avoue, et je devrois considérer qu'étant devenu poëte vous êtes devenu sans doute impatient; c'est une qualité inséparable des poëtes, aussi bien que des amoureux, qui veulent qu'on laisse toutes choses pour ne leur parler que de leur passion et de leurs ouvrages. Je ne vous parlerai point de votre amour ; un homme aussi délicat que vous ne sauroit manquer d'avoir fait un beau choix, et je suis persuadé que votre belle mérite les adorations de tous tant que nous sommes, puisque vous l'avez jugée digne des vôtres jusqu'à devenir poëte pour elle. Cela me confirme de plus en plus que l'Amour est celui de tous les dieux qui sait mieux le chemin du Parnasse. Avec un si bon conducteur vous n'avez garde de manquer d'y être bien reçu : d'ailleurs les muses vous connoissent déja de réputation ; et sachant que vous étiez bien venu parmi toutes les dames, il ne faut point douter qu'elles ne vous aient fait le plus obligeant accueil du monde :

Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis.

Ils ne sont pas seulement amoureux, la justesse y est tout entiere. Néanmoins si j'ose vous dire mon sentiment sur deux ou trois mots, celui de *radieux* est un peu trop antique pour un homme tout frais sorti du Parnasse ; j'aurois tâché de mettre *impérieux*, ou quelque autre mot. J'aurois aussi retranché ces deux vers, *Ainsi si comme nous*, et le suivant, ou je leur aurois donné un sens; car il me semble qu'ils n'en ont point.

Vous m'accuserez peut-être de trop d'inhumanité de traiter si rudement les fils aînés de votre muse et de votre amour. Je ne veux pas dire les fils uniques ; la muse et l'amour n'en demeureront pas là : mais au moins cela vous doit faire voir réciproquement que je n'ai rien de caché pour vous, et que ce n'est point par flatterie que je vous loue, puisque je prends la liberté de vous censurer. *Scito eum pessimè dicere, qui laudabitur maximè.* En effet, quand une chose ne vaut rien, c'est alors qu'on la loue démesurément, et qu'on n'y trouve rien à redire, parceque tout y est également à blâmer. Il n'en est pas de même de vos vers ; ils sont aussi naturels qu'on le peut desirer; et vous ne devez pas plaindre le sang qu'ils vous ont coûté. Ne vous amusez pas pourtant à vous épuiser les veines pour continuer à faire des vers, si ce n'est qu'à l'exemple de la femme de Séneque vous ne vouliez témoigner la grandeur de votre amour : mais je ne crois pas que les beaux yeux qui vous ont blessé soient si sanguinaires, et que ces marques de votre amour lui soient plus agréables qu'une santé forte et robuste.

M. du Chêne est votre serviteur : M. d'Houy est ivre, tant je lui ai fait boire de santés : et moi je suis tout à vous.

AU MEME.

A Paris, le 3 juin 1661.

M. l'Avocat vient de m'apporter une de vos lettres, et veut absolument que nous soyons réconciliés ensemble : je gagne trop à cette réunion pour m'y opposer. Aussi bien, comme les choses imparfaites recherchent naturellement de se joindre avec les plus parfaites, je serois un monstre dans la nature, si, étant *creux* (1) comme je suis, je refusois de me joindre et de m'attacher au solide, tandis que ce même solide tâche d'attirer à lui ce même creux,

> Quod quoniam per se nequeat constare, necesse est
> Hærere.

C'est de Lucrece qu'est cette maxime ; et c'est de lui que j'ai appris qu'il falloit me réunir avec M. l'Avocat. Et il faut bien que vous l'ayez lu aussi, car il me semble que la lettre que vous avez écrite à ce grand partisan du solide est toute pleine des maximes de mon auteur. Il dit, comme vous, qu'il ne faut pas que tout soit tellement solide qu'il n'y ait un peu de creux parmi nous :

> Nec tamen undique corporeâ stipata tenentur
> Omnia naturâ, namque est in rebus inane.

Mais sortons de cette matiere, qui elle-même est trop solide, et mêlons-y un peu de notre creux.

Avouez, monsieur, que vous êtes pris, et que vous

---

(1) Ces plaisanteries sur le mot *creux* roulent sur ce que M. l'Avocat avoit toujours ce mot à la bouche, pour dire *inutile*, *frivole*, etc.

laisserez votre pauvre cœur à Bourbon. Je vois bien que ces eaux ont la même force que ces fameuses eaux de Baies : c'est un lac célebre en Italie, quand il ne le seroit que par les louanges d'Horace et des autres poëtes latins. On y alloit en ce temps, et peut-être y va-t-on encore, comme vos semblables vont à Bourbon et à Forges. Ces eaux sont chaudes comme les vôtres, et il y a un auteur qui en rapporte une plaisante raison. Je voudrois, pour votre satisfaction, que cet Auteur fût ou Italien ou Espagnol ; mais la destinée a voulu encore que celui-ci fût Latin. Il parle donc du lac de Baies, et voici ce qu'il en dit à-peu-près :

C'est là qu'avec le dieu d'amour
Vénus se promenoit un jour.
Enfin se trouvant un peu lasse,
Elle s'assit sur le gazon ;
Mais ce mauvais petit garçon,
Qui ne peut se tenir en place,
Lui répondit : Çà, votre grace,
Je ne suis point las comme vous.
Vénus se mettant en courroux,
Lui dit : Frippon, vous aurez sur la joue.
Il fallut donc qu'il filât doux,
Et vînt s'asseoir à ses genoux.
Cependant tous ses petits freres,
Les Amours qu'on nomme vulgaires,
Peuple qu'on ne sauroit nombrer,
Passoient le temps à folâtrer.

Ce seroit le perdre à crédit que m'amuser à vous faire le détail de tous leurs jeux : vous imaginez bien quels peuvent être les passe-temps d'une troupe d'enfants qui sont abandonnés à leur caprice.

Vous jugez bien aussi que les Jeux et les Ris,
Dont Vénus fait ses favoris,
Et qui gouvernent son empire,
Ne manquoient pas de jouer et de rire.

A M. DE LA FONTAINE.

A Usez, le 11 novembre 1661.

J'ai bien vu du pays et j'ai bien voyagé
Depuis que de vos yeux les miens ont pris congé.

Mais tout cela ne m'a pas empêché de songer toujours autant à vous que je faisois lorsque nous nous voyions tous les jours,

Avant qu'une fievre importune
Nous fît courir même fortune,
Et nous mît chacun en danger
De ne plus jamais voyager.

Je ne sais pas sous quelle constellation je vous écris présentement, mais je vous assure que je n'ai point encore fait tant de vers depuis ma maladie : je croyois même en avoir tout-à-fait oublié le métier. Seroit-il possible que les muses eussent plus d'empire en ce pays que sur les rives de la Seine? Nous le reconnoîtrons dans la suite. Cependant je commencerai à vous dire en prose que mon voyage a été plus heureux que je ne pensois. Nous n'avons eu que deux heures de pluie jusqu'à Lyon. Notre compagnie étoit gaie et assez plaisante : il y avoit trois huguenots, un Anglois, deux Italiens, un conseiller du châtelet, deux secrétaires du roi, et deux de ses mousquetaires ; enfin nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquois pas tous les soirs de prendre le galop devant les autres pour aller retenir mon lit ; car j'avois fort bien retenu cela de M. Botreau, et je lui en suis infiniment obligé : ainsi j'ai toujours été bien couché ; et quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis

senti non plus fatigué que si du quartier de Sainte Genevieve j'avois été à celui de la rue Galande.

A Lyon je ne suis resté que deux jours, et je m'embarquai sur le Rhône avec deux mousquetaires de notre troupe qui étoient du Pont-Saint-Esprit. Nous nous embarquâmes, il y a huit jours, dans un vaisseau tout neuf et bien couvert, que nous avions retenu exprès avec le meilleur patron du pays; car il n'y a pas trop de sureté de se mettre sur le Rhône qu'à bonnes enseignes. Néanmoins, comme il n'avoit point plu du tout devers Lyon, le Rhône étant fort bas, il avoit perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

On pouvoit sans difficulté
Voir ses naïades toutes nues,
Et qui, honteuses d'être vues,
Pour mieux cacher leur nudité
Cherchoient des places inconnues.
Ces nymphes sont de gros rochers,
Auteurs de mainte sépulture,
Et dont l'effroyable figure
Fait changer de visage aux plus hardis nochers.

Nous fûmes deux jours sur le Rhône, et nous couchâmes à Vienne et à Valence. J'avois commencé dès Lyon à ne plus guere entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même: ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot-de-chambre elle mît un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud pour ses nécessités de nuit. Mais c'est encore bien pis dans ce pays: je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprete qu'un Moscovite en auroit besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'appercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai

quelquefois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que je perds toutes mes mesures, comme il arriva hier qu'ayant besoin de petits clous à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, et lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes; il m'apporta incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a sujet d'enrager en de semblables mal-entendus. Cela iroit à l'infini si je voulois dire tous les inconvénients qui arrivent aux nouveaux venus en ce pays, comme moi.

Au reste, pour la situation d'Usez, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute, et cette montagne n'est qu'un rocher continuel, si bien qu'en quelque temps qu'il fasse on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'environnent sont toutes couvertes d'oliviers qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant, car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques unes au premier olivier que je rencontrai, et je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis! j'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant: et l'on m'a appris depuis qu'il falloit bien des lessives et des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire sert ici de beurre, et j'appréhendois bien ce changement; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sauces, et sans mentir il n'y a rien de meilleur; on sent bien moins l'huile, qu'on ne sentiroit le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'huile; et vous pourrez me reprocher plus justement qu'on ne faisoit à un ancien orateur que mes ouvrages sentent trop l'huile.

Il faut vous entretenir d'autres choses, ou plutôt remettre cela à un autre voyage pour ne vous pas

ennuyer. Je ne me saurois empêcher de vous dire un mot des beautés de cette province. On m'en avoit dit beaucoup de bien à Paris; mais sans mentir on ne m'en avoit encore rien dit au prix de ce qui en est et pour le nombre et pour l'excellence; il n'y a pas une villageoise, pas une savetiere, qui ne disputât de beauté avec les Fouillon et les Menneville. Si le pays, de soi, avoit un peu de délicatesse, et que les rochers y fussent un peu moins fréquents, on le prendroit pour un vrai pays de Cythere. Toutes les femmes y sont éclatantes et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde. Et pour ce qui est de leur personne,

Color verus, corpus solidum et succi plenum.

Mais comme c'est la premiere chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage; aussi bien ce seroit profaner une maison de bénéficier comme celle où je suis que d'y faire de longs discours sur cette matiere: *Domus mea, domus orationis.* C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit, Soyez aveugle: si je ne le puis être tout-à-fait, il faut du moins que je sois muet. Car, voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers (1), comme j'ai été loup avec vous, et avec les autres loups vos comperes. Adiousias.

A M. VITART.

Usez, le 15 novembre 1661.

Il y a aujourd'hui huit jours que je partis du Pont-Saint-Esprit, et que je vins à Usez, où je fus reçu de

---

(1) Il étoit chez son oncle, chanoine de Sainte-Genevieve.

mon oncle avec toute sorte d'amitié. Il m'a donné une chambre auprès de lui, et il prétend que je le soulagerai un peu dans le grand nombre de ses affaires. Je vous assure qu'il en a beaucoup ; non seulement il fait toutes celles du diocèse ; mais il a même l'administration de tous les revenus du chapitre, jusqu'à ce qu'il ait payé 80 mille livres de dettes où le chapitre s'est engagé. Il s'y entend tout-à-fait, et il n'y a point de dom Côme (1) dans son affaire. Avec tout cet embarras il a encore celui de faire bâtir. Il est fort fâché de ce que je n'ai point apporté de démissoire : il m'auroit déja mené à Avignon pour y prendre la tonsure ; et la raison de cela est que le bénéfice qui viendra à vaquer est à sa nomination. Si vous pouviez me faire avoir un démissoire, vous m'obligeriez infiniment ; il faudra l'envoyer demander à Soissons. Au reste nous ne laisserons pas d'aller à Avignon, car mon oncle veut m'acheter des livres, et il veut que j'étudie. Je ne demande pas mieux, et je vous assure que je n'ai pas encore eu la curiosité de voir la ville d'Usez ni quelque personne que ce soit. Il est bien aise que j'apprenne un peu de théologie dans saint Thomas, et j'en suis tombé d'accord fort volontiers. Enfin je m'accorde le plus aisément du monde à tout ce qu'il veut : il me témoigne toutes les tendresses possibles. Il me demande tous les jours mon ode de la paix, et non seulement lui, mais tous les chanoines m'en demandent. J'avois négligé d'en apporter des exemplaires : si vous en avez encore, je vous prie d'en faire bien couper les marges et de me les envoyer.

On me fait ici force caresses à cause de mon oncle : il n'y a pas un curé ni un maître d'école qui ne m'ait fait le compliment gaillard, auquel je ne saurois ré-

(1) Moine dont il se plaint encore dans la suite, et qui le traversa dans la poursuite d'un bénéfice.

pondre que par des révérences, car je n'entends pas le françois de ce pays-ci, et on n'y entend pas le mien. Ainsi je tire le pied fort humblement, et je dis, quand tout est fait, *Adiousias.* Je suis marri pourtant de ne les point entendre; car si je continue à ne leur point répondre, j'aurai bientôt la réputation d'un incivil ou d'un homme non lettré. Je suis perdu si cela est, car en ce pays les civilités sont encore plus en usage qu'en Italie. Je suis épouvanté de voir tous les jours des villageois pieds-nus, ou ensabotés (ce mot doit bien passer, puisqu'*encapuchonné* a passé), qui font des révérences comme s'ils avoient appris à danser toute leur vie: outre cela ils causent des mieux; et j'espere que l'air du pays me va raffiner de moitié, car je vous assure qu'on y est fin et délié. J'ai cru qu'il falloit vous instruire de tout ce qui se passe ici: une autrefois j'abuserai moins de votre loisir.

A M. LE VASSEUR.

Usez, le 24 novembre 1661.

Je ne me plains pas encore de vous, car je crois bien que c'est tout au plus si vous avez maintenant reçu ma premiere lettre; mais je ne vous réponds pas que dans huit jours je ne commence à gronder si je ne reçois point de vos nouvelles. Epargnez-moi donc cette peine, je vous supplie, et épargnez-vous à vous-même de grosses injures que je pourrois bien vous dire dans ma mauvaise humeur. *Nam contemptus amor vires habet.*

J'ai été à Nîmes, et il faut que je vous en entretienne. Le chemin d'ici à Nîmes est plus diabolique mille fois que celui des Diables à Nevers, et la rue d'Enfer, et tels autres chemins réprouvés; mais la ville

est assurément aussi belle et aussi *polide*, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le royaume. Il n'y a point de divertissements qui ne s'y trouvent.

> Suoni, canti, vestir, giuocchi, vivande,
> Quanto può cor pensar, può chieder bocca.

J'allai voir le feu de joie, qu'un homme de ma connoissance avoit entrepris. Les jésuites avoient fourni les devises, qui ne valoient rien du tout: ôtez cela, tout alloit bien. Mais je n'y ai pas pris assez bien garde pour vous en faire le détail; j'étois détourné par d'autres spectacles. Il y avoit tout autour de moi des visages qu'on voyoit à la lueur des fusées, et dont vous auriez bien eu autant de peine à vous défendre que j'en avois. Il n'y en avoit pas une à qui vous n'eussiez bien voulu dire ce compliment d'un galant du temps de Néron: *Ne fastidias hominem peregrinum inter cultores tuos admittere: invenies religiosum, si te adorari permiseris.* Mais pour moi je n'avois garde d'y penser; je ne les regardois pas même en sûreté: j'étois en la compagnie d'un révérend Pere de ce chapitre, qui n'aimoit point fort à rire,

> E parea più ch' alcun fosse mai stato
> Di conscienza scrupulosa e schiva.

Il falloit être sage avec lui, ou du moins le faire. Voilà ce que vous auriez trouvé de beau dans Nîmes; mais j'y trouvai encore d'autres choses qui me plurent fort, sur-tout les Arenes.

C'est un grand amphithéâtre un peu en ovale, tout bâti de prodigieuses pierres, longues de deux toises, qui se tiennent là depuis plus de seize cents ans sans mortier et par leur seule pesanteur. Il est tout ouvert en dehors par de grandes arcades, et en dedans ce ne sont autour que de grands sieges où tout le peuple s'asseyoit pour voir les combats des bêtes et des gla-

diateurs. Mais c'est assez vous parler de Nîmes et de ses raretés. Peut-être même trouverez-vous que j'en ai trop dit ; mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne ? De vous dire qu'il fait ici le plus beau temps du monde ? vous ne vous en mettez guere en peine. De vous dire qu'on doit cette semaine créer des consuls ? cela vous touche fort peu. Cependant c'est une belle chose de voir le compere Cardeur, et le menuisier Gaillard, avec la robe rouge comme un président, donner des arrêts, et aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez pas cela à Paris.

A propos de consuls, il faut que je vous parle d'un échevin de Lyon, qui doit l'emporter sur les plus fameux diseurs de quolibets. Je l'allai voir pour avoir un billet de sortie ; car sans billet les chaînes du Rhône ne se levent point. Il me fit mes dépêches fort gravement ; et après, quittant un peu cette gravité magistrale qu'on doit garder en donnant de telles ordonnances, il me demanda : *Quid novi? Que dit-on de l'affaire d'Angleterre?* Je répondis qu'on ne savoit pas encore à quoi le roi se résoudroit. *A faire la guerre*, dit-il, *car il n'est pas parent du pere Souffrant.* Je fis bien paroître que je ne l'étois pas non plus : je lui fis la révérence, et le regardai avec un froid qui montroit bien la rage où j'étois de voir un grand quolibetier impuni. Je n'ai pas voulu en enrager tout seul, j'ai voulu que vous me tinssiez compagnie, et c'est pourquoi je vous fais part de cette marauderie. Enragez-donc; et si vous ne trouvez point de termes assez forts pour faire des imprécations, dites avec l'emphatiste Brebeuf,

A qui, dieux tout-puissants qui gouvernez la terre,
A qui réservez-vous les éclats du tonnerre ?

Si vous ne vous hâtez de m'écrire, je vous ferai enrager encore par de semblables nouvelles. Adieu.

A MADEMOISELLE VITART.

Usez; le 26 décembre 1661.

Je pensois bien me donner l'honneur de vous écrire il y a huit jours, mais il me fut impossible de le faire; je ne sais pas même si j'en pourrai venir à bout aujourd'hui. Vous saurez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à présent une petite affaire pour moi que de vous écrire. Il a été un temps que je le faisois assez exactement, et il ne me falloit pas beaucoup de temps pour faire une lettre assez passable; mais ce temps-là est passé pour moi. Il me faut suer sang et eau pour faire quelque chose qui mérite de vous l'adresser, encore sera-ce un grand hasard si j'y réussis. La raison de cela est que je suis un peu plus éloigné de vous que je n'étois lors. Quand je songeois seulement que je n'étois qu'à quatorze ou quinze lieues de vous, cela me mettoit en train, et c'étoit bien autre chose quand je vous voyois en personne. C'étoit alors que les paroles ne me coûtoient rien, et que je causois d'assez bon cœur; au lieu qu'aujourd'hui je ne vous vois qu'en idée: et quoique je songe assez fortement à vous, je ne saurois pourtant empêcher qu'il n'y ait 150 lieues entre vous et votre idée. Ainsi il m'est un peu plus difficile de m'échauffer; et quand mes lettres seroient assez heureuses pour vous plaire, que me sert cela? J'aimerois mieux recevoir un soufflet ou un coup de poing de vous (1), comme cela m'étoit assez ordinaire, qu'un grand merci qui viendroit de si loin. Après tout il vous faut écrire, et il en faut revenir là; mais que vous mander? Sans

(1) Mademoiselle Vitart étoit sa cousine.

mentir je n'en sais rien pour le présent. Faites-moi une grace, donnez-moi temps jusqu'au premier ordinaire pour y songer, et je vous promets de faire merveille ; j'y travaillerai plutôt jour et nuit. Aussi bien vous avez plusieurs affaires ; vous avez à préparer le logis au Saint-Esprit (1), qui doit venir dans huit jours à l'hôtel de Luines : travaillez donc à le recevoir comme il mérite, et moi je travaillerai à vous écrire comme vous méritez. Comme ce n'est pas une petite entreprise, vous trouverez bon que je m'y prépare avec un peu de loisir. Ne soyez point en colere de ce que j'ai tant tardé à m'acquitter de ce que je vous dois. C'est bien assez que je sois si loin de votre présence, sans me bannir encore de votre esprit.

A M. LE VASSEUR.

Usez, le 28 décembre 1661.

Dieu merci, voici de vos lettres. Que vous en êtes devenu grand ménager ! J'ai vu que vous étiez libéral, et il ne se passoit guere de semaines, lorsque vous étiez à Bourbon, que vous ne m'écrivissiez une fois ou deux, et non seulement à moi, mais à des gens même à qui vous n'aviez presque jamais parlé, tant les lettres vous coûtoient peu. Maintenant elles sont plus clair-semées, et c'est beaucoup d'en recevoir une en deux mois. J'étois très en peine de ce changement, et j'enrageois de voir qu'une si belle amitié se fût ainsi évanouie : *en dextra fidesque !* m'écriois-je,

E'l cor pien di sospir, parea un Mongibello,

---

(1) M. le duc de Chevreuse.

lorsqu'heureusement votre lettre m'est venue tirer de toutes ces inquiétudes, et m'a appris que la raison pourquoi vous ne m'écriviez pas, c'est que mes lettres étoient trop belles. Qu'à cela ne tienne, monsieur, il me sera fort aisé d'y remédier; et il m'est si naturel de faire de méchantes lettres, que j'espere, avec la grace de Dieu, venir bientôt à bout de n'en faire pas de trop belles. Vous n'aurez pas sujet de vous plaindre à l'avenir, et j'attends dès à présent des réponses par tous les ordinaires. Mais parlons plus sérieusement; avouez que tout au contraire vous croyez les vôtres trop belles pour être si facilement communiquées à de pauvres provinciaux comme nous. Vous avez raison, sans doute; et c'est ce qui me fâche le plus, car il ne vous est pas aisé, comme à moi, de faire de mauvaises lettres, et ainsi je suis fort en danger de n'en guere recevoir.

Après tout, si vous saviez la maniere dont je les reçois, vous verriez qu'elles ne sont pas profanées pour tomber entre mes mains; car outre que je les reçois avec toute la vénération que méritent les belles choses, c'est qu'elles ne me demeurent pas longtemps, et elles ont le vice dont vous accusez les miennes injustement, qui est de courir les rues; et vous diriez qu'en venant en Languedoc elles se veulent accommoder à l'air du pays; elles se communiquent à tout le monde, et ne craignent point la médisance : aussi savent-elles bien qu'elles en sont à couvert; chacun les veut voir, et on ne les lit pas tant pour apprendre des nouvelles que pour voir la façon dont vous les savez débiter.

Continuez donc, s'il vous plaît, ou plutôt commencez tout de bon à m'écrire, quand ce ne seroit que par charité. Je suis en danger d'oublier bientôt le peu de françois que je sais; je le désapprends tous les jours, et je ne parle tantôt plus que le langage

de ce pays, qui est aussi peu françois que le bas breton.

> Ipse mihi videor jam dedidicisse latinè,
> Nam didici geticè sarmaticèque loqui.

J'ai cru qu'Ovide vous faisoit pitié quand vous songiez qu'un si galant homme que lui étoit obligé à parler scythe lorsqu'il étoit relégué parmi ces barbares : cependant il s'en faut beaucoup qu'il fût si à plaindre que moi. Ovide possédoit si bien toute l'élégance romaine qu'il ne la pouvoit jamais oublier; et quand il seroit revenu à Rome après un exil de vingt années, il auroit toujours fait taire les plus beaux esprits de la cour d'Auguste : au lieu que, n'ayant qu'une petite teinture du bon françois, je suis en danger de tout perdre en moins de six mois, et de n'être plus intelligible si je reviens jamais à Paris. Quel plaisir aurez-vous quand je serai devenu le plus grand paysan du monde? Vous ferez bien mieux de m'entretenir un peu dans le langage qu'on parle à Paris : vos lettres me tiendront lieu de livres et d'académie.

Mais à propos d'académie, que le pauvre Pelisson est à plaindre, et que la Conciergerie est un méchant poste pour un bel esprit! Tous les beaux esprits du monde ne devroient-ils pas faire une solemnelle députation au roi pour demander sa grace? Les muses elles-mêmes ne devroient-elles pas se rendre visibles afin de solliciter pour lui?

> Nec vos, Pierides, nec stirps Latonia, vestro
> Docta sacerdoti turba tulistis opem!

Mais on voit peu de gens que la protection des muses ait sauvés des mains de la justice : il eût mieux valu pour lui qu'il ne se fût jamais mêlé que de belles choses, et la condition de roitelet en laquelle il s'é-

toit métamorphosé lui eût été bien plus avantageuse que celle de financier. Cela doit apprendre à M. l'Avocat que le solide n'est pas toujours le plus sûr, puisque M. Pelisson ne s'est perdu que pour l'avoir préféré au creux : et sans mentir, quoiqu'il fasse bien creux sur le Parnasse, on y est plus à son aise que dans la Conciergerie : et il n'y a point de plaisir d'avoir place dans les histoires tragiques, dussent-elles être écrites de la main de M. Pelisson lui-même.

Je salue M. l'Avocat, et je differe de lui écrire, afin de laisser un peu passer ce reste de mauvaise humeur que sa maladie lui a laissé, et qui lui feroit peut-être maltraiter les lettres que je lui enverrois. Il n'y a point de plaisir d'écrire à des gens qui sont encore dans les remedes, et c'est trop exposer des lettres. Je salue très humblement toute votre maison, *ipsa ante alias pulcherrima Dido.*

Nous savons la naissance du Dauphin. J'aurois peut-être chanté quelque chose de nouveau sur cette matiere si j'eusse été a Paris ; mais ici je n'ai pu chanter rien que le *Te Deum.* Mandez-moi, s'il vous plaît, qui aura le mieux réussi de tous les chantres du Parnasse. Je ne doute pas qu'ils n'emploient tout le crédit qu'ils ont auprès des muses pour en recevoir de belles et magnifiques inspirations. Si elles continuent à vous favoriser, comme elles avoient commencé à Bourbon, faites quelque chose.

> Incipe, si quid habes ; et te fecère poëtam
> Pierides.

A M. VITART.

Usez, les 17 et 24 janvier 1662.

Les plus beaux jours que vous donne le printemps ne valent pas ceux que l'hiver nous laisse ici, et jamais le mois de mai ne vous paroît si agréable, que l'est pour nous le mois de janvier.

Le soleil est toujours riant
Depuis qu'il part de l'orient
Pour venir éclairer le monde,
Jusqu'à ce que son char soit descendu dans l'onde.
La vapeur des brouillards ne voile point les cieux;
Tous les matins un vent officieux
En écarte toutes les nues :
Ainsi nos jours ne sont jamais couverts;
Et, dans le plus fort des hivers,
Nos campagnes sont revêtues
De fleurs et d'arbres toujours verds.

Les ruisseaux respectent leurs rives;
Et leurs naïades fugitives,
Sans sortir de leur lit natal,
Errent paisiblement, et ne sont point captives
Sous une prison de crystal

Tous nos oiseaux chantent à l'ordinaire,
Leurs gosiers n'étant point glacés;
Et n'étant pas forcés
De se cacher ou de se taire
Ils font l'amour en liberté
L'hiver comme l'été.

Enfin, lorsque la nuit a déployé ses voiles,
La lune, au visage changeant,
Paroît sur un trône d'argent,

Et tient cercle avec les étoiles ;
Le ciel est toujours clair tant que dure son cours,
Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.

J'ai fait une assez longue pose en cet endroit, parceque, lorsque j'écrivois ces vers, il y a huit jours, la chaleur de la poésie m'emporta si loin que je ne m'apperçus pas qu'il étoit trop tard pour porter mes lettres à la poste. Je recommence aujourd'hui 24 janvier ; mais il est arrivé un assez plaisant changement, car en relisant mes vers je reconnois qu'il n'y en a pas un de vrai ; il ne cesse de pleuvoir depuis trois jours, et l'on diroit que le temps a juré de me faire mentir. J'aurois autant de sujet de faire une description du mauvais temps comme j'en ai fait une du beau ; mais j'ai peur que je ne m'engage encore si avant que je ne puisse achever cette lettre que dans huit jours, auquel temps peut-être le ciel se sera remis au beau. Je n'aurois jamais fait : cela m'apprend que cette maxime est bien vraie, *La vita al fin, il di loda la sera.*

Cette ville est la plus maudite ville du monde ; ils ne travaillent à autre chose qu'à se tuer tous tant qu'ils sont, ou à se faire pendre : il y a toujours ici des commissaires ; cela est cause que je n'y veux faire aucune connoissance, puisqu'en faisant un ami je m'attirerois cent ennemis. Ce n'est pas qu'on ne m'ait pressé plusieurs fois, et qu'on ne me soit venu solliciter, moi indigne, de venir dans les compagnies ; car on a trouvé mon ode (1) chez une dame de la ville, et on est venu me saluer comme auteur : mais tout cela ne sert de rien, *mens immota manet.* Je n'aurois jamais cru être capable d'une si grande solitude, et vous-même n'aviez jamais tant espéré de ma vertu.

---

(1) La Nymphe de la Seine.

Je passe tout le temps avec mon oncle, avec saint Thomas et Virgile; je fais force extraits de théologie, et quelques uns de poésie. Voilà comme je passe le temps; et je ne m'ennuie pas, sur-tout quand j'ai reçu quelque lettre de vous; elle me sert de compagnie pendant deux jours.

Mon oncle a toute sorte de bons desseins pour moi; mais il n'en a point encore d'assuré, parceque les affaires du chapitre sont encore incertaines. J'attends toujours un démissoire. Cependant il m'a fait habiller de noir depuis les pieds jusqu'à la tête. La mode de ce pays est de porter un drap d'Espagne qui est fort beau, et qui coûte 23 livres; il m'en a fait faire un habit. J'ai maintenant la mine d'un des meilleurs bourgeois de la ville. Il attend toujours l'occasion de me pourvoir de quelque chose; et ce sera alors que je tâcherai de payer une partie de mes dettes, si je puis, car je ne puis rien faire avant ce temps. Je me remets devant les yeux toutes les importunités que vous avez reçues de moi; j'en rougis à l'heure que je vous parle: *erubuit puer, salva res est.* Mais mes affaires n'en vont pas mieux, et cette sentence est bien fausse, si ce n'est que vous vouliez prendre cette rougeur pour reconnoissance de tout ce que je vous dois et dont je me souviendrai toute ma vie.

A MADEMOISELLE VITART.

Usez, le 24 janvier 1662.

Ce billet n'est qu'une continuation de promesses et une nouvelle obligation. Je m'étois engagé de vous écrire une lettre raisonnable, et après quinze jours d'intervalle je suis si malheureux que de n'y pouvoir

satisfaire encore aujourd'hui, et je suis obligé de remettre à un autre jour. Toutes ces remises ne sont pour moi qu'un surcroît de dettes dont il me sera fort difficile de m'acquitter : car vous attendez peut-être de recevoir quelque chose de beau, puisque je prends tant de temps pour m'y préparer. Ayez la charité de perdre cette opinion, et de vous attendre plutôt à être fort mal payée, car je vous ai déja avertie que je suis un très mauvais payeur. Quand je n'étois pas si loin de vous, je vous payois assez bien, ou du moins je le pouvois faire, car vous me fournissiez assez libéralement de quoi m'acquitter envers vous : j'entends de paroles ; vous êtes trop riche, et moi trop pauvre pour vous payer d'autre chose. Cela veut dire

Que j'ai perdu tout mon caquet,
Moi qui savois fort bien écrire,
Et jaser comme un perroquet.

Mais quand je saurois encore jaser des mieux, il faut que je me taise à présent : le messager va partir, et il ne faut pas faire attendre le messager d'une grande ville comme est Usez. Pardonnez donc, et attendez encore huit jours.

A LA MEME.

Usez, le 31 janvier.

Que votre colere est charmante,
Belle et généreuse Amarante !
Qu'il vous sied bien d'être en courroux !
Si les Graces jamais se mettoient en colere,
Le pourroient-elles faire
De meilleure grace que vous ?

Je confesse sincèrement
Que je vous avois offensée,
Et cette cruelle pensée
M'étoit un horrible tourment.
Mais depuis que vous-même en avez pris vengeance,
Un si glorieux châtiment
Me paroît une récompense.

Les reproches mêmes sont doux,
Venant d'une bouche si chere;
Mais si je méritois d'être loué de vous,
Et que je fusse un jour capable de vous plaire,
Combien ferois-je de jaloux !

Je m'en vais donc faire tout mon possible pour venir à bout d'un si grand dessein. Je serai heureux si vous pouvez vous louer de moi avec autant de justice que vous vous en plaignez ; et je ferois de mon côté un fort bel ouvrage si je savois dire vos vertus avec autant d'esprit que vous dites les miennes. Je ne vous accuserai point de me flatter, vous les dites au naïf. Je me figure que vous parlez de même à M. le Vasseur, et que vous savez également peindre cet amoureux admirant le portrait de sa belle.

Je me l'imagine en effet,
Tout languissant et tout défait,
Qui gémit et soupire aux pieds de cette image.
Il contemple son beau visage,
Il admire ses mains, il adore ses yeux,
Il idolâtre tout l'ouvrage.
Puis, comme si l'Amour le rendoit furieux,
Je l'entends s'écrier : Que cette image est belle !
Mais que la belle même est bien plus belle qu'elle !
Le peintre n'a bien imité
Que son insensibilité.

J'ai peine à croire que vous ayez assez de puissance pour rompre ce charme, vous qui étiez accoutumée

à le charmer lui-même autrefois, aussi bien que beaucoup d'autres. Possédé comme il l'est de cette idée, il ne faut pas s'étonner s'il a voulu marier M. d'Houy à une fille hydropique : il n'y pensoit pas, à moins qu'il n'ait voulu marier l'eau avec le vin.

On m'a mandé que ma tante Vitart étoit allée à Chevreuse : je crois qu'elle ne se reposera pas de long-temps si elle attend que vous vous reposiez toutes. Peut-être qu'autrefois je n'en aurois pas tant dit impunément ; mais je suis à couvert des coups : vous pouvez néanmoins vous adresser à mon lieutenant M. d'Houy ; il ne tiendra pas cette qualité à déshonneur.

Vous m'avez mis en train, comme vous voyez, et vos lettres ont sur moi la force qu'avoit autrefois votre vue : mais je suis obligé de finir plutôt que je ne voudrois parceque j'ai encore cinq lettres à écrire. J'espere que vous me donnerez, en vertu de ces cinq lettres, la permission de finir ; et, en vertu de la soumission et du respect que j'ai pour vous, la permission de me dire votre passionné serviteur.

Vous m'excuserez si j'ai plus brouillé de papier à dire de méchantes choses que vous n'en aviez employé à écrire les plus belles choses du monde.

A M. LE VASSEUR.

Usez, le 3 février 1662.

J'avoue que ma réponse ne vient que huit jours après votre lettre. Mais à quoi bon m'excuser pour un délai de huit jours? vous ne faites point tant de cérémonies quand vous avez été deux mois sans songer seulement si je suis au monde ; c'est assez pour

vous de dire froidement que vous avez perdu la moitié de votre esprit depuis que je ne suis plus en votre compagnie. Mais à d'autres : il faudroit que j'eusse perdu le mien si je recevois de telles galanteries en paiement. Je sais ce qui vous occupe si fort, et ce qui vous fait oublier de pauvres étrangers comme nous. *Amor non talia curat :* oui, c'est cela même qui vous occupe,

Amor, che solo i cor leggiadri invesce ;

et je ne m'étonne pas qu'un cœur si tendre que le vôtre, et si disposé à recevoir les douces impressions de l'amour, soit enchanté d'une si belle personne.

Socrate s'y trouveroit pris ;
Et malgré sa philosophie
Il feroit ce qu'a fait Pâris,
Et le feroit toute sa vie.

Je n'ai pas peur que vous vous lassiez de voir tant de vers dans une seule lettre. *Te amor nostri poetarum amantem reddidit.*

Loin de trouver à redire à votre amour, je vous loue d'un si beau choix, et d'aimer avec tant de discernement, s'il peut y avoir du discernement en amour. Vous êtes bien éloigné de vous ennuyer comme moi ; l'Amour vous tient bonne compagnie. Il ne me fait pas tant d'honneur, quoique j'aie assez besoin de compagnie en ce pays : mais j'aime mieux être seul que d'avoir un hôte si dangereux.

Je suis confiné dans un pays qui a quelque chose de moins sociable que le Pont-Euxin ; le sens commun y est rare, et la fidélité n'y est point du tout ; il ne faut qu'un quart-d'heure de conversation pour vous faire haïr un homme : aussi quoiqu'on m'ait souvent pressé d'aller en compagnie, je ne me suis point encore produit ; il n'y a ici personne pour moi ;

non homo, sed littus, atque aër, et solitudo mera. Jugez si vos lettres seront bien reçues. Mais vous êtes attaché ailleurs :

Il cor preso ivi come pesce al l'hamo.

AU MEME.

Le 28 mars 1662.

On ne parle ici que de la merveilleuse conduite du roi, du grand ménage de M. Colbert, et du procès de M. Fouquet : cependant vous ne m'en mandez rien du tout ; mais, pour vous dire le vrai, j'aime mieux que vous me mandiez de vos nouvelles particulieres.

J'ai eu tout le loisir de lire l'ode de M. Perrault : aussi l'ai-je relue plusieurs fois ; et néanmoins j'ai eu bien de la peine à y reconnoître son style, et je ne croirois pas encore qu'elle fût de lui si vous ne m'en assuriez. Il m'a semblé que je n'y trouv[ois] point cette facilité naturelle qu'il avoit à s'exprime[r] ; je n'y ai point vu, ce me semble, aucune trace d'u[n] esprit aussi net que le sien m'a toujours paru, e[t] j'eusse gagé que cette ode avoit été taillée comme à coups de marteau par un homme qui n'avoit jamais fait que de méchants vers. Mais je crois que l'esprit de M. Perrault est toujours le même, et que le sujet seulement lui a manqué ; car en effet il y a longtemps que Cicéron a dit que c'étoit une matiere bien stérile que l'éloge d'un enfant en qui l'on ne pouvoit louer que l'espérance : et toute ces espérances sont tellement vagues, qu'elles ne peuvent fournir des pensées solides. Mais je m'oublie ici, et je ne songe pas que je dis cela à un homme qui s'y en-

tend mieux que moi. Si je juge mal, et que mes pensées soient éloignées des vôtres, remettez cela sur la barbarie de ce pays, et sur ma longue absence de Pa- qui m'ayant séparé de vous m'a peut-être entièrement privé de la bonne connoissance des choses.

Je vous dirai pourtant encore q y a un endroit où j'ai reconnu M. Perrault ; c'est lorsqu'il parle de Josué, et qu'il amene là l'Ecriture sainte. Je lui ai dit une fois qu'il mettoit trop la Bible en jeu dans ses poésies ; mais il me dit qu'il la lisoit fort, et qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en insérer quelque passage. Pour moi, je crois que la lecture en est fort bonne, mais que la citation convient mieux à un prédicateur qu'à un poëte.

Je vous envoie ma piece (1), dont on approuve le dessein et la conduite. Je n'ose dire qu'elle est bien, que vous ne me l'ayez mandé : écrivez-moi en détail ce que vous jugerez des Graces, des Amours, et de toute la cour de Vénus qui y est dépeinte. Si vous la montrez, ne m'en dites point l'auteur ; mon nom fait tort à tout ce que je fais : mais montrez-moi ce que c'est qu'un ami en me découvrant tout votre cœur.

AU MEME.

Le 30 avril.

Je ne vous demandois pas des louanges quand je vous ai envoyé le petit ouvrage des *Bains de Vénus*, mais

---

(1) C'est la piece dont il est parlé dans la lettre suivante, et qu'il avoit intitulée *les Bains de Vénus* ; piece très inconnue, et qu'il a sans doute supprimée dans la suite.

je vous demandois votre sentiment ; cependant vous vous êtes contenté de dire, comme ce flatteur d'Horace, *Pulchrè, benè, rectè :* et Horace dit fort bien qu'on loue ainsi les méchants ouvrages, parcequ'il y a tant de choses à reprendre qu'on aime mieux tout louer que d'examiner. Vous m'avez traité de la sorte, et vous me louez comme un vrai demi-auteur qui a plus de mauvais endroits que de bons : soyez un peu plus équitable, ou plutôt ne soyez pas si paresseux ; vous avez peur de tirer une lettre en longueur.

Vous me soupçonnez d'amour : croyez que si j'avois reçu quelque blessure en ce pays, je vous la découvrirois naïvement, et je ne pourrois pas même m'en empêcher. Vous savez que les blessures du cœur demandent toujours quelque confident à qui on puisse s'en plaindre ; et si j'en avois une de cette nature, je ne m'en plaindrois jamais qu'à vous. Mais, dieu merci, je suis libre encore ; et si je quittois ce pays, je reporterois mon cœur aussi sain et aussi entier que je l'ai apporté : je vous dirai pourtant une assez plaisante rencontre à ce sujet.

Il y a ici une demoiselle fort bien faite, et d'une taille fort avantageuse ; elle passe pour une des plus sages, et je connois beaucoup de jeunes gens qui soupirent pour elle du fond de leur cœur. Je ne l'avois jamais vue que de cinq ou six pas, et je l'avois toujours trouvée fort belle ; son teint me paroissoit vif et éclatant, les yeux grands et d'un beau noir. J'en avois toujours quelque idée assez tendre et assez approchante d'une inclination ; mais je ne la voyois qu'à l'église, car je suis très solitaire. Enfin je voulus voir si je n'étois point trompé dans l'idée que j'avois d'elle, et j'en trouvai une occasion fort honnête. Je m'approchai d'elle et lui parlai : je n'avois d'autre dessein que de voir quelle réponse elle me feroit. Elle me répondit d'un air fort doux et fort

obligeant : mais en l'envisageant je fus fort interdit, je remarquai sur son visage des taches comme si elle relevoit de maladie, et cela changea bien mes idées. Je fus bien aise de cette rencontre, qui servit du moins à me délivrer de quelque commencement d'inquiétude ; car je m'étudie maintenant à vivre un peu plus raisonnablement, et à ne me pas laisser emporter à toutes sortes d'objets. Je commence mon noviciat ; cependant je vois que je n'ai plus à prétendre ici que quelque chapelle de vingt ou vingt-cinq écus : voyez si cela vaut la peine que je prends : néanmoins je suis résolu de mener toujours le même train de vie, et d'y demeurer jusqu'à ce qu'on me retire pour quelque meilleure espérance. Je gagnerai cela du moins, que j'étudierai davantage, et que j'apprendrai à me contraindre ce que je ne savois point du tout.

Je ne sais si mon malheur nuira encore à la négociation qu'on entreprend pour le bénéfice d'Ouchies : il semble que je gâte toutes les affaires où je suis intéressé. Quoi qu'il en soit, croyez que si l'on me procure quelque chose, *Urbem quam statuo vestra est.*

A MADEMOISELLE VITART.

Le 15 mai 1662.

Je suis donc tout-à-fait disgracié auprès de vous ; depuis plus de trois mois vous n'avez pas donné la moindre marque que vous me connoissiez seulement. Pour quelle raison votre bonne volonté s'est-elle sitôt éteinte ? Je fondois ma plus grande consolation sur les lettres que je pourrois recevoir quelquefois de

vous, et une seule par mois auroit suffi pour me tenir dans la meilleure humeur du monde ; et, dans cette belle humeur, je vous aurois écrit mille belles choses ; les vers ne m'auroient rien coûté, et vos lettres m'auroient inspiré un génie extraordinaire : c'est pourquoi, si je ne fais rien qui vaille, prenez-vous-en à vous-même. On dit que vous allez passer les fêtes à la campagne avec bonne compagnie : je ne m'attends pas à les passer si à mon aise :

J'irai parmi les oliviers,
Les chênes verds et les figuiers,
Chercher quelque remede à mon inquiétude :
Je chercherai la solitude ;
Et ne pouvant être avec vous,
Les lieux les plus affreux me seront les plus doux.

Excusez si je ne vous en écris pas davantage ; en l'état où je suis je ne saurois vous écrire que pour me plaindre, et c'est un sujet qui ne vous plairoit pas : donnez-moi lieu de vous remercier, et je m'étendrai plus volontiers sur cette matiere. Aussi-bien je ne vous demande pas des choses trop déraisonnables, ce me semble, en vous priant d'écrire une ou deux lignes par charité : vous écrivez si bien et si facilement quand vous voulez! Tout iroit bien pour moi si vous me vouliez autant de bien que vous m'en pourriez faire, comme au contraire je ne puis vous témoigner le respect que j'ai pour vous autant que je le voudrois bien.

A M. LE VASSEUR.

Usez, le 16 mai 1662.

Quoique je me plaise beaucoup à causer avec vous, je ne le puis faire néanmoins fort au long, car j'ai eu cette après-dînée une visite d'un jeune homme de cette ville fort bien fait, mais passionnément amoureux. Vous saurez qu'en ce pays-ci on ne voit guere d'amours médiocres; toutes les passions y sont démesurées; et les esprits de cette ville, qui sont assez légers en d'autres choses, s'engagent plus fortement dans leurs inclinations qu'en aucun autre pays du monde. Cependant, excepté trois ou quatre personnes qui sont belles, on n'y voit presque que des beautés fort communes. La sienne est des premieres; il m'en est venu parler fort au long, et m'a montré des lettres, des discours, et même des vers, sans quoi ils croient que l'amour ne sauroit aller. Cependant j'aimerois mieux faire l'amour en bonne prose que de le faire en méchants vers: mais ils ne peuvent s'y résoudre, et ils veulent être poëtes à quelque prix que ce soit. Pour mon malheur ils croient que j'en suis un, et ils me font juge de tous leurs ouvrages. Vous pouvez croire que je n'ai pas peu à souffrir: car le moyen d'avoir les oreilles battues de tant de mauvaises choses, et d'être obligé de dire qu'elles sont bonnes! J'ai un peu appris à me contraindre et à faire beaucoup de révérences et de compliments à la mode de ce pays-ci. Adieu, mon cher ami; et, comme dit l'Espagnol, *antes muerto que mudado*.

A M. VITART.

Usez, le 16 mai 1662.

Je ne vous renouvelle point les protestations d'être honnête homme et très reconnoissant; vous avez assez de bonté pour n'en point douter : je vous remercie de la peine que vous avez prise de m'envoyer un démissoire. Je ne l'aurois jamais eu si je ne l'eusse reçu que de D. Côme : ses misérables lettres font perdre toute espérance à mon oncle.

J'écrirai à ma tante la religieuse puisque vous le voulez : si je ne l'ai point encore fait, vous devez m'excuser, et elle aussi; car que puis-je lui mander? C'est bien assez de faire ici l'hypocrite, sans le faire encore par lettres où il ne faut parler que de dévotion et ne faire autre chose que se recommander aux prieres. Ce n'est pas que je n'en aie bon besoin, mais je voudrois qu'on en fît pour moi sans être obligé d'en tant demander. Si Dieu veut que je sois prieur, j'en ferai pour les autres autant qu'on en aura fait pour moi.

On tâche ici de me débaucher pour me mener en compagnie. Quoique je n'aime pas à refuser, je me tiens pourtant sur la négative, et je ne sors point; je m'en console avec mes livres : comme on sait que je m'y plais, on m'en apporte tous les jours, de grecs, d'espagnols, et de toutes les langues. Pour la composition, je ne puis m'y mettre. *Aut libris me delecto, quorum habeo festivam copiam, aut te cogito. A scribendo prorsus abhorret animus.* Cicéron mandoit cela à Atticus. Mais j'ai une raison particuliere de ne point composer : je suis trop embarrassé du mauvais succès de mes affaires, et cette inquiétude seche toutes les pensées de vers.

AU MEME.

Le 30 mai.

Mon oncle, qui veut traiter son évêque dans un grand appareil, est allé à Avignon pour acheter ce qu'on ne pourroit trouver ici, et il m'a laissé la charge de pourvoir cependant à toutes choses. J'ai de fort beaux emplois, comme vous voyez, et je sais quelque chose de plus que manger ma soupe, puisque je la sais faire apprêter. J'ai appris ce qu'il faut donner au premier, au second, et au troisieme service, les entremets qu'il y faut mêler, et encore quelque chose de plus: car nous prétendons faire un festin à quatre services, sans compter le dessert. J'ai la tête si remplie de toutes ces belles choses, que je vous en pourrois faire un long entretien; mais c'est une matiere trop creuse sur le papier, outre que, n'étant pas bien confirmé dans cette science, je pourrois bien faire quelque pas de clerc si j'en parlois encore longtemps.

Je vous prie de m'envoyer les Lettres Provinciales. Nos moines sont de sots ignorants qui n'étudient point du tout; aussi je ne les vois jamais, et j'ai conçu une certaine horreur pour cette vie fainéante de moines que je ne pourrai pas bien dissimuler. Pour mon oncle, il est fort sage, fort habile homme, peu moine, et grand théologien. On parle beaucoup d'un évêque qui est adoré dans cette province; M. le prince de Conti (1) va faire ses pâques chez lui.

Je vous dirai une petite histoire assez étrange. Une

(1) Il étoit gouverneur du Languedoc.

jeune fille d'Usez, qui logeoit assez près de chez nous, s'empoisonna hier elle-même avec de l'arsenic pour se venger de son pere qui l'avoit querellée trop rudement ; du reste elle étoit très sage. Telle est l'humeur des gens de ce pays-ci ; ils portent les passions au dernier excès.

Je suis fort serviteur de la belle Manon,
Et de la petite Nanon,
Car je crois que c'est là le nom
Dont on nomma votre seconde :
Et je salue aussi ce beau petit mignon
Qui doit bientôt venir au monde.

AU MEME.

Le 6 juin.

Mon oncle est encore malade, ce qui me touche sensiblement ; car je vois que ses maladies ne viennent que d'inquiétude et d'accablement : il a mille affaires toutes embarrassantes ; il a payé plus de trente mille livres de dettes, et il en découvre tous les jours de nouvelles : vous diriez que nos moines avoient pris plaisir à se ruiner. Quoique mon oncle se tue pour eux, il reconnoît de plus en plus leur mauvaise volonté ; et avec cela il faut qu'il dissimule tout. M. d'Usez témoigne toute sorte de confiance en lui ; mais il n'en attend rien, cet évêque a des gens affamés à qui il donne tout. Mon oncle est si lassé de tant d'embarras, qu'il me pressa hier de recevoir son bénéfice par résignation. Cela me fit trembler, voyant l'état où sont les affaires ; et je sus si bien lui représenter ce que c'étoit que de s'engager dans des procès, et au bout du compte demeurer moine sans titre et sans liberté, que lui-même est le premier à m'en

détourner : outre que je n'ai pas l'âge, parcequ'il faut être prêtre ; car, quoiqu'une dispense soit aisée, ce seroit nouvelle matiere de procès. Enfin il en vient jusques-là qu'il voudroit trouver un bénéficier séculier qui voulût de son bénéfice à condition de me résigner celui qu'il auroit. Il est résolu de me mener à Avignon pour me faire tonsurer, afin qu'en tout cas, s'il vient quelque chapelle, il la puisse impétrer. S'il venoit à vaquer quelque chose dans votre district ; souvenez-vous de moi. Je crois qu'on n'en murmurera pas à Port-Royal, puisqu'on voit bien que je suis ici dévoué à l'église. Excusez si je vous importune, mais vous y êtes accoutumé.

AU MEME.

Le 13 juin.

J'ÉCRIVIS la semaine passée à D. Côme pour le disposer à nous abandonner le bénéfice : il répond qu'il est à sa bienséance. Il seroit à ma bienséance autant qu'à la sienne. La méchante condition que d'avoir affaire à D. Côme ! je crois que cet homme-là est né pour ruiner toutes mes affaires.

On fait ici la moisson : on voit un tas de moissonneurs rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons ; et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un moment, et se relevent aussitôt. Je ne vois cela que de mes fenêtres ; je ne pourrois être un moment dehors sans mourir, l'air est aussi chaud que dans un four allumé. Pour m'achever, je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales, qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant et le plus importun du monde. Si j'avois autant d'autorité sur elles

qu'en avoit le bon saint François, je ne leur dirois pas comme lui, *Chantez, ma sœur la cigale ;* mais je les prierois bien fort de s'en aller faire un tour jusqu'à la Ferté-Milon, si vous y êtes encore, pour vous faire part d'une si belle harmonie.

Notre évêque a toujours son projet de réforme; mais il appréhende d'aliéner les esprits de la province : il se voit déja désert, ce qui le fâche; il reconnoît bien qu'on ne fait la cour dans ce pays-ci qu'à ceux dont on attend du bien : s'il établit une fois la réforme, il sera abandonné même de ses valets. On lui impute qu'il aime à dominer, et qu'il aime mieux avoir dans son église des moines dont il prétend disposer, quoique peut-être il se trompe, que des chanoines séculiers qui le portent un peu plus haut. Les politiques en ces sortes d'affaires disent que les particuliers sont plus maniables qu'une communauté, et que les moines n'ont pas toute déférence pour les évêques.

A M. LE VASSEUR.

Usez, le 4 juillet 1662.

Que vous tenez bien votre gravité espagnole ! Il paroît bien qu'en apprenant cette langue vous avez pris un peu de l'humeur de la nation. Vous n'allez plus qu'à pas comptés, et vous écrivez une lettre en trois mois. Je ne vous ferai pas davantage de reproches, quoique j'eusse bien résolu ce matin de vous en faire. J'avois étudié tout ce qu'il y a de plus rude et de plus injurieux dans les cinq langues que vous aimez ; mais votre lettre est arrivée à midi, et m'a fait perdre la moitié de ma colere. N'êtes-vous pas

fort plaisant avec vos cinq langues? Vous voudriez justement que mes lettres fussent des Calepins, et encore des lettres galantes pour amuser vos dames. Ne croyez pas que ma bibliotheque soit fort grosse; le nombre de mes livres est très borné, encore ne sont-ce pas des livres à conter fleurettes : ce sont des Sommes de théologie latine, Méditations espagnoles, Histoires italiennes, Peres grecs, et pas un françois : voyez où je trouverois quelque chose d'agréable à vos belles.

Entretenez toujours mademoiselle Vitart dans l'humeur de recevoir de mes lettres; je crains bien qu'elle ne s'en ennuie, *Porque mi razones no deven ser manjar para tan subtil entendimiento como el suyo.*

M. de la Fontaine m'a écrit, et me mande force nouvelles de poésie, et sur-tout de pieces de théâtre; je m'étonne que vous ne m'en disiez pas un mot. Il m'exhorte à faire des vers, je lui en envoie aujourd'hui: mandez-moi ce que vous en penserez; et ne me payez pas d'exclamations, autrement je n'enverrai jamais rien. Faites des vers vous-même, et vous verrez si je ne vous manderai pas au long tout ce que j'en pourrai dire. Envoyez mes Bains de Vénus à M. de la Fontaine.

Mes affaires n'avancent point, ce qui me désespere. Je cherche quelque sujet de théâtre, et je serois assez disposé à y travailler; mais j'ai trop de sujet d'être mélancolique, et il faut avoir l'esprit plus libre que je ne l'ai : aussi-bien je n'aurois pas ici une personne comme vous pour me secourir. Et s'il faut un passage latin pour vous mieux exprimer cela, je n'en saurois trouver un plus propre que celui-ci : *Nihil mihi nunc scito tam deesse quàm hominem eum quicum omnia quæ me ad aliqua afficiunt unà communicem, qui me amet, qui sapiat, quicum*

ego colloquar, nihil fingam, nihil dissimulem, nihil obtegam, etc. Quand Cicéron eût été à Usez, et que vous eussiez été à la place d'Atticus, eût-il pu parler autrement?

Je vous dirai, pour finir par l'endroit de votre lettre qui m'a le plus satisfait, que j'ai pris une part véritable à la paix de votre famille, et je vous assure que, quand je serois réconcilié avec mon propre pere, si j'en avois encore un, je n'aurois pas été plus aise qu'en apprenant que vous étiez remis parfaitement avec le vôtre, parceque je suis persuadé que vous vous en estimez parfaitement heureux. Adieu.

A M. VITART.

Usez, le 9 juillet 1662.

Votre lettre m'a fait un grand bien, et je passerois assez doucement mon temps si j'en recevois souvent de pareilles. Je ne sache rien qui me puisse mieux consoler de mon éloignement de Paris; je m'imagine même être au milieu du Parnasse, tant vous me décrivez agréablement tout ce qui s'y passe de plus mémorable. Mais je m'en trouve fort éloigné; et c'est se moquer de moi que de me porter, comme vous faites, à y retourner: je n'y ai pas fait assez de voyages pour en retenir le chemin; et ne m'en souvenant plus, qui pourroit m'y remettre en ce pays-ci? J'aurois beau invoquer les Muses, elles sont trop loin pour m'entendre; elles sont toujours occupées auprès de vous autres messieurs de Paris: il arrive rarement qu'elles viennent dans les provinces; on dit même qu'elles ont fait serment de n'y plus revenir depuis l'insolence de Pyrenée. Vous vous souvenez de cette histoire.

C'étoit un fameux homicide ;
Il avoit conquis la Phocide,
Et faisoit des courses, dit-on,
Jusques au pied de l'Hélican.

Un jour les neuf savantes sœurs,
Assez près de cette montagne,
S'amusant à cueillir des fleurs,
Se promenoient dans la campagne.

Tout d'un coup le ciel se couvrit,
Un épais nuage s'ouvrit,
Il plut à grands flots, et l'orage
Les mit en mauvais équipage.

Le barbare assez près de là
Avoit établi sa demeure ;
Il les vit, et les appela.

Vous savez la suite ; vous savez que ce malheureux Pyrenée voulut faire violence aux Muses, et que, pour les en garantir, les dieux leur donnerent des ailes, et elles revolerent aussitôt vers le Parnasse.

Lorsqu'elles furent de retour,
Considérant le mauvais tour
Que leur avoit joué cet infidele prince,
Elles firent serment que jamais en province
Elles ne feroient leur séjour.

En effet, se trouvant des ailes sur le dos,
Elles jugerent à propos
De s'en aller à la même heure
Où Pallas faisoit sa demeure.

Elles y demeurerent long-temps ;
Mais lorsque les Romains devinrent éclatants,
Et qu'ils eurent conquis Athenes,
Les Muses se firent Romaines.

Enfin par l'ordre du destin,
Quand Rome alloit en décadence,
Les Muses au pays latin
Ne firent plus leur résidence.

Paris, le siege des amours,
Devint aussi celui des filles de mémoire,
Et l'on a grand sujet de croire
Qu'elles y resteront toujours.

Quand je parle de Paris, j'y comprends les beaux pays d'alentour; car elles en sortent de temps en temps pour prendre l'air de la campagne.

Tantôt Fontainebleau les voit
Le long de ses belles cascades;
Tantôt Vincennes les reçoit
Au milieu de ses palissades.

Elles vont souvent sur les eaux
Ou de la Marne, ou de la Seine;
Elles étoient toujours à Vaux,
Et ne l'ont pas quitté sans peine.

Ne croyez pas pour cela que les provinces manquent de poëtes, elles en ont en abondance : mais que ces Muses sont différentes des autres! Il est vrai qu'elles leur sont égales en nombre, et se vantent d'être presque aussi anciennes, au moins sont-elles depuis long-temps en possession des provinces. Vous êtes en peine de savoir qui elles sont : souvenez-vous des neuf filles de Piérus; leur histoire est connue au Parnasse, d'autant que les Muses prirent leur nom après les avoir vaincues, comme les Romains prenoient les noms des pays qu'ils avoient conquis. Les filles de Piérus furent changées en pies.

Ces oiseaux, plus importuns
Mille fois que les chouettes,

Sont cause que les poëtes
Sont devenus si communs.

Vous savez que toutes pies
Dérobent fort volontiers ;
Celles-ci comme harpies
Pillent les livres entiers.

On dit même qu'à Paris
Ces fausses Muses font rage,
Et que force beaux esprits
Se font à leur badinage.

Lorsqu'elles sont attrapées,
Les ailes leur sont coupées,
Et leurs larcins confisqués :
Et pour, finir cette histoire,
Tels oiseaux sont relégués
Delà les rives de Loire.

C'est où Furetiere relegue leur général Galimatias; et il est bien juste qu'elles lui tiennent compagnie. Mais je ne songe pas que vous me condamnerez peut-être à y demeurer comme elles. En effet, j'ai bien peur que ceci n'approche fort de leur style, et que vous n'y reconnoissiez plutôt le caquet importun des pies que l'agréable facilité des Muses. Renvoyez-moi cette bagatelle des Bains de Vénus, et me mandez ce qu'en pense votre académie de Château-Thierry, sur-tout mademoiselle de la Fontaine. Je ne lui demande aucune grace pour mes vers; qu'elle les traite rigoureusement, mais qu'elle me fasse au moins la grace d'agréer mes respects.

AU MEME.

Usez, le 25 juillet 1662.

Votre derniere lettre m'a extrêmement consolé, voyant que vous preniez quelque part à l'affliction où j'étois de la trahison de D. Côme. Je ne lui écrirai plus de ma vie; et je ne parlerai plus à mon oncle de résignation, parceque j'ai peur qu'il ne me croie intéressé. Cependant il doit bien s'imaginer que je ne suis pas venu de si loin pour ne rien gagner. Je lui ai jusqu'ici tant témoigné de soumission et d'ouverture de cœur, qu'il a cru que je voudrois vivre avec lui long-temps de la sorte, sans aucune intention sur son bénéfice : je voudrois bien qu'il eût toujours cette bonne opinion de moi. Il n'y a rien à faire auprès de M. l'évêque; il donne à ses gens le peu de bénéfices qui vaquent ici.

Je suis fort alarmé de votre refroidissement avec le pauvre abbé le Vasseur; cela m'affligeroit au dernier point, si je ne savois que votre amitié est trop forte pour être si long-temps refroidie, et que vous êtes trop généreux l'un et l'autre pour ne pas passer par-dessus de petites choses qui peuvent avoir causé cette mésintelligence. Je souhaite que cet accord se fasse au plutôt : ayez la bonté de m'en mander aussitôt la nouvelle; car je mourrois de déplaisir si vous rompiez tout-à-fait, et je pourrois bien dire comme Chimene,

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.

Mais vous n'en viendrez pas jusqu'à cette extrémité; vous êtes trop pacifiques tous deux.

J'ai peine à croire que mademoiselle Vitart ait la

moindre curiosité de voir quelque chose de moi, puisqu'elle ne m'en a rien témoigné. Vous savez bien vous-même que les meilleurs esprits se trouveroient embarrassés s'il leur falloit toujours écrire sans recevoir de réponse. Ecrivez-moi souvent; vos lettres me donnent courage, et m'aident à pousser le temps par l'épaule, comme on dit dans ce pays-ci.

M. le prince de Conti est à trois lieues de cette ville, et se fait furieusement craindre dans la province: il fait rechercher les vieux crimes, qui sont en fort grand nombre; il a fait emprisonner plusieurs gentilshommes, et en a écarté beaucoup d'autres. Une troupe de comédiens s'étoit venue établir dans une petite ville proche d'ici; il les a chassés, et ils ont repassé le Rhône. Les gens du Languedoc ne sont pas accoutumés à pareille réforme. Il faut pourtant plier.

Je ne saurois écrire à d'autres qu'à vous aujourd'hui; j'ai l'esprit embarrassé; je ne suis en état que de parler procès, ce qui scandaliseroit ceux à qui j'ai coutume d'écrire: tout le monde n'a pas la patience que vous avez pour souffrir mes folies. Outre que mon oncle est au lit, et que je suis fort assidu auprès de lui, il est tout-à-fait bon, et je crois que c'est le seul de sa communauté qui ait l'ame tendre et généreuse. Je souhaite qu'il fasse quelque chose pour moi; je puis cependant vous protester que je ne suis pas ardent pour les bénéfices; je n'en souhaite que pour vous payer au moins quelque méchante partie de tout ce que je vous dois. Je meurs d'envie de voir vos deux infantes.

Un gentilhomme voisin de cette ville annonçoit avec tant de confiance que l'enfant dont sa femme devoit accoucher feroit quelque chose de grand, que je m'attendois à voir naître dans le château quelque géant; et il n'est venu qu'une fille. Ce n'est pas qu'une

fille soit peu de chose, mais le pere parloit bien plus haut; cela lui apprend à s'humilier. J'ai ouï dire à un prédicateur que Dieu changeroit plutôt un garçon en fille avant qu'il fût né que de ne point humilier un homme qui s'en fait accroire. Ce n'est pas qu'il y ait du miracle dans l'affaire de ce gentilhomme, et je crois fort bonnement qu'il n'a eu que ce qu'il a fait. Adieu.

A M. LE VASSEUR.

A Paris.

La Renommée a été assez heureuse (1). M. le comte de Saint-Aignan la trouve fort belle; il a demandé mes autres ouvrages, et m'a demandé moi-même: je le dois aller saluer demain. Je ne l'ai pas trouvé aujourd'hui au lever du roi; mais j'y ai trouvé Moliere, à qui le roi a donné assez de louanges, et j'en ai été bien aise pour lui; il a été bien aise aussi que j'y fusse présent.

Les Suisses iront dimanche à Notre-Dame, et le roi a demandé la comédie pour eux à Moliere; sur quoi M. le duc a dit qu'il suffisoit de leur donner *Gros René* bien enfariné, parcequ'ils n'entendoient point le françois.

Adieu: vous voyez que je suis à demi courtisan; mais c'est à mon gré un métier assez ennuyeux.

Pour ce qui regarde les *Freres* (2), ils sont avancés. Le quatrieme acte étoit fait, mais je ne goûtois point toutes ces épées tirées: ainsi il a fallu les faire rengaîner, et pour cela ôter plus de deux cents vers; ce qui n'est pas aisé.

---

(1) L'ode de la Renommée aux Muses.

(2) La tragédie des Freres ennemis.

AU MEME.

De Paris.

Ne vous attendez pas à apprendre de moi aucune nouvelle; car quoique j'aie vu tout ce qui s'est passé à Notre-Dame avec messieurs les Suisses, je n'ose pas usurper sur le gazetier l'honneur de vous en faire le récit.

J'ai tantôt achevé ce que vous savez, et j'espere que j'aurai fait dimanche ou lundi : j'y ai mis des stances qui me satisfont assez (1); en voici la premiere: je n'ai point de meilleure chose à vous écrire:

Cruelle ambition, dont la noire malice
Conduit tant de monde au trépas,
Et qui, feignant d'ouvrir le trône sous nos pas,
Ne nous ouvres qu'un précipice,
Que tu causes d'égarements!
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amants!
Que leurs chûtes sont déplorables!
Mais que tu fais périr d'innocents avec eux;
Et que tu fais de misérables
En faisant un ambitieux!

C'est un lieu commun qui vient bien à mon sujet: ne le montrez pas. Adieu. Je souhaite que ma stance vous tienne lieu d'une bonne lettre. Montfleury a fait une requête contre Moliere et l'a présentée au roi; il accuse Moliere d'avoir épousé sa propre fille: mais Montfleury n'est point écouté à la cour.

(1) Peu après il n'en fut pas satisfait, avec raison.

AU MEME.

De Paris.

Je n'ai pas grandes nouvelles à vous mander : je n'ai fait que retoucher continuellement au cinquieme acte ; il est achevé : j'en ai changé toutes les stances avec quelque regret. On m'a dit que ma princesse n'étoit pas en situation de s'étendre sur des lieux communs : j'ai donc tout réduit à trois stances, et j'ai ôté celle de l'ambition, qui me servira peut-être ailleurs.

On annonça hier la Thébaïde à l'Hôtel, mais on ne la promet qu'après trois autres pieces.

Je viens de parcourir votre belle et grande lettre, où j'ai trouvé des difficultés qui m'ont arrêté. Je suis pourtant fort obligé à l'auteur des remarques (1), et je l'estime infiniment. Je ne sais s'il ne me sera point permis quelque jour de le connoître. Adieu, monsieur.

---

(1) Cet endroit est remarquable : il parle des critiques sur son ode de la Renommée, faites par Boileau, à qui M. le Vasseur avoit montré cette ode. Ces critiques lui inspirerent de l'estime pour Boileau, et une grande envie de le connoître. M. le Vasseur le mena chez Boileau : et dans cette premiere visite commença leur fameuse et constante amitié.

LETTRES

DE

JEAN RACINE

A BOILEAU,

AVEC LES REPONSES.

DE BOILEAU,

A Bourbon, le 21 juillet.

J'AI été saigné, purgé, etc., et il ne me manque plus aucune des formalités prétendues nécessaires pour prendre les eaux. La médecine que j'ai prise aujourd'hui m'a fait, à ce qu'on dit, tous les biens du monde; car elle m'a fait tomber quatre ou cinq fois en foiblesse, et m'a mis en tel état qu'à peine je puis me soutenir. C'est demain que je dois commencer le grand chef-d'œuvre; je veux dire que demain je dois commencer à prendre des eaux. M. Bourdier, mon médecin, me remplit toujours de grandes espérances; il n'est pas de l'avis de M. Fagon pour le bain, et cite même des exemples de gens qui, loin de recouvrer la voix par ce remede, l'ont perdue pour s'être baignés; du reste on ne peut pas faire plus d'estime de M. Fagon qu'il en fait, et il le regarde comme l'Esculape de ce temps. J'ai fait connoissance avec deux ou trois malades qui valent bien des gens

en santé. Ce ne sera pas une petite affaire pour moi que la prise des eaux, qui sont, dit-on, fort endormantes, et avec lesquelles néanmoins il faut absolument s'empêcher de dormir : ce sera un noviciat terrible; mais que ne fait-on point pour contredire M. Charpentier (1)?

Je n'ai point encore eu de temps pour me remettre à l'étude, parceque j'ai été assez occupé des remedes, pendant lesquels on m'a défendu sur-tout l'application. Les eaux, dit-on, me donneront plus de loisir; et pourvu que je ne m'endorme point, on me laisse toute liberté de lire et même de composer. Il y a ici un trésorier de la Sainte-Chapelle qui me vient voir fort souvent : il est homme de beaucoup d'esprit; et s'il n'a pas la main si prompte à répandre les bénédictions que le fameux M. Coutances, il a en récompense beaucoup plus de lettres et de solidité. Je suis toujours fort affligé de ne vous point voir; mais franchement le séjour de Bourbon ne m'a point paru jusqu'à présent si horrible que je me l'étois imaginé : je m'étois préparé à une si grande inquiétude, que je n'en ai pas la moitié de ce que j'en croyois avoir. Je n'ai jamais mieux conçu combien je vous aime que depuis notre triste séparation. Mes recommandations au cher M. Félix; et je vous supplie, quand même je l'aurois oublié dans quelqu'une de mes lettres, de supposer toujours que je vous ai parlé de lui, parceque mon cœur l'a fait si ma main ne l'a pas écrit.

---

(1) Il disputoit souvent à l'académie contre M. Charpentier.

A BOILEAU.

A Paris, le 25 juillet.

Je commençois à m'ennuyer beaucoup de ne point recevoir de vos nouvelles, et je ne savois même que répondre à quantité de gens qui m'en demandoient. Le roi, il y a trois jours, me demanda à son dîner comment alloit votre extinction de voix : je lui dis que vous étiez à Bourbon. Monsieur prit aussitôt la parole et me fit là-dessus force questions, aussi-bien que Madame; et vous fîtes l'entretien de plus de la moitié du dîner. Je me trouvai le lendemain sur le chemin de M. de Louvois, qui me parla aussi de vous, mais avec beaucoup de bonté, et me disant en propres mots qu'il étoit très fâché que cela durât si long-temps. Je ne vous dis rien de mille autres qui parlent tous les jours de vous; et quoique j'espere que vous retrouverez bientôt votre voix tout entiere, vous n'en aurez jamais assez pour suffire à tous les remerciements que vous aurez à faire.

Je me suis laissé débaucher par M. Félix pour suivre le roi à Maintenon; c'est un voyage de quatre jours. M. de Termes nous mene dans son carrosse; et j'ai aussi débauché M. Hessein pour faire le quatrieme. Il se plaint toujours beaucoup de ses vapeurs, et je vois bien qu'il espere se soulager par quelque dispute de longue haleine; mais je ne suis guere en état de lui donner contentement, me trouvant assez incommodé de ma gorge dès que j'ai parlé un peu de suite. Ce qui m'embarrasse, c'est que M. Fagon et plusieurs autres médecins très habiles m'avoient ordonné de boire beaucoup d'eau de Sainte-Reine et des tisanes de chicorée; et j'ai trouvé chez

M. Nicole un médecin qui me paroît fort sensé, qui m'a dit qu'il connoissoit mon mal à fond; qu'il en avoit déja guéri plusieurs; et que je ne guérirois jamais tant que je boirois ni eau ni tisane; que le seul moyen de sortir d'affaire étoit de ne boire que pour la seule nécessité, et tout au plus pour détremper les aliments dans l'estomac : il a appuyé cela de quelques raisonnements qui m'ont paru assez solides. Ce qui est arrivé de là, c'est que je n'exécute ni son ordonnance ni celle de M. Fagon; je ne me noie plus d'eau comme je faisois, je bois à ma soif; et vous jugez bien que par le temps qu'il fait on a toujours soif : c'est-à-dire franchement que je me suis remis dans mon train de vie ordinaire, et je m'en trouve assez bien. Le même médecin m'a assuré que si les eaux de Bourbon ne vous guérissoient pas il vous guériroit infailliblement. Il m'a cité l'exemple d'un chantre de Notre Dame à qui un rhume avoit fait perdre entièrement la voix depuis six mois, et il étoit prêt de se retirer; ce médecin l'entreprit, et avec une tisane d'une herbe qu'on appelle, je crois, *erysimum*, le tira d'affaire en telle sorte que non seulement il parle, mais il chante, et a la voix aussi forte qu'il l'ait jamais eue. J'ai conté la chose aux médecins de la cour. Ils avouent que cette plante d'*erysimum* est très bonne pour la poitrine; mais ils disent qu'ils ne croyoient pas qu'elle eût la vertu que dit mon médecin. C'est le même qui a deviné le mal de M. Nicole : il s'appelle M. Morin, et il est à mademoiselle de Guise. M. Fagon en fait un fort grand cas. J'espere que vous n'aurez pas besoin de lui; mais toujours cela est bon à savoir : et si le malheur vouloit que vos eaux ne fissent pas tout l'effet que vous souhaitez, voilà encore une assez bonne consolation que je vous donne. Je ne vous manderai pour cette fois d'autres nouvelles que celles qui regardent votre santé et la mienne.

DE BOILEAU.

À Bourbon, le 29 juillet.

Si la perte de ma voix ne m'avoit fort guéri de la vanité, j'aurois été très sensible à tout ce que vous m'avez mandé de l'honneur que m'a fait le plus grand prince de la terre en vous demandant des nouvelles de ma santé; mais l'impuissance où ma maladie me met de répondre par mon travail à toutes les bontés qu'il me témoigne me fait un sujet de chagrin de ce qui devroit faire toute ma joie. Les eaux jusqu'ici m'ont fait un fort grand bien suivant toutes les regles, puisque je les rends de reste, et qu'elles m'ont, pour ainsi dire, tout fait sortir du corps, excepté la maladie pour laquelle je les prends. M. Bourdier mon médecin soutient pourtant que j'ai la voix plus forte que quand je suis arrivé, et M. Baudierre mon apothicaire, qui est encore meilleur juge que lui, puisqu'il est sourd, prétend aussi la même chose: mais pour moi, je suis persuadé qu'ils me flattent, ou plutôt qu'ils se flattent eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, j'irai jusqu'au bout, et je ne donnerai point occasion à M. Fagon et à M. Félix de dire que je me suis impatienté. Au pis aller, nous essaierons cet hiver l'*erysimum*. Mon médecin et mon apothicaire, à qui j'ai montré l'endroit de votre lettre où vous parlez de cette plante, ont témoigné tous deux en faire grand cas; mais M. Bourdier prétend qu'elle ne peut rendre la voix qu'à des gens qui ont le gosier attaqué, et non pas à un homme comme moi qui a tous les muscles embarrassés. Peut-être que si j'avois le gosier malade prétendroit-il que l'*erysimum* ne sauroit guérir que ceux qui ont la poitrine

attaquée. Le bon de l'affaire est qu'il persiste toujours dans la pensée que les eaux de Bourbon me rendront bientôt la voix. Si cela arrive, ce sera à moi, mon cher monsieur, à vous consoler, puisque de la maniere dont vous me parlez de votre mal de gorge je doute qu'il puisse être guéri sitôt, surtout si vous vous engagez en de longs voyages avec M. Hessein. Mais laissez-moi faire; si la voix me revient, j'espere de vous soulager dans les disputes que vous aurez avec lui, sauf à la perdre encore une seconde fois pour vous rendre cet office. Je vous prie pourtant de lui faire bien des amitiés de ma part, et de lui faire entendre que ses contradictions me seront toujours beaucoup plus agréables que les complaisances et les applaudissements fades des amateurs du bel esprit. Il s'est trouvé ici parmi les capucins un de ces amateurs, qui a fait des vers à ma louange. J'admire ce que c'est que des hommes : *Vanitas, et omnia vanitas.* Cette sentence ne m'a jamais paru si vraie qu'en fréquentant ces bons et crasseux peres. Je suis bien fâché que vous ne soyez point encore établi à Auteuil, où *ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta vocabant;* c'est-à-dire où mes deux puits et mes abricotiers vous appellent.

Vous faites très bien d'aller à Maintenon avec une compagnie aussi agréable que celle dont vous me parlez, puisque vous y trouverez votre utilité et votre plaisir. *Omne tulit punctum*, etc.

Je n'ai pu deviner la critique que vous peut faire M. l'abbé Tallemant sur l'épitaphe. N'est-ce point qu'il prétend que ces termes, *il fut nommé*, semblent dire que le roi Louis XIII a tenu M. le Tellier sur les fonts de baptême; ou bien que c'est mal dit que le roi le choisit pour remplir la charge, etc. parceque c'est la charge qui a rempli M. le Tellier,

et non pas M. le Tellier qui a rempli la charge ; par la même raison que c'est la ville qui entoure les fossés, et non pas les fossés qui entourent la ville? C'est à vous à m'expliquer cette énigme.

Faites bien, je vous prie, mes baise-mains au pere Bouhours et à tous nos amis ; mais sur-tout témoignez bien à M. Nicole la profonde vénération que j'ai pour son mérite, et pour la simplicité de ses mœurs, encore plus admirable que son mérite. Voilà, ce me semble, une assez longue lettre pour un homme à qui on défend les longues applications. J'ai appris par la gazette que M. l'abbé de Choisy étoit agréé à l'académie. Voici encore une voix que je vous envoie pour lui, si les trente-neuf ne suffisent pas. Adieu : aimez-moi toujours, et croyez que je n'aime rien plus que vous. Je passe ici le temps *sic ut quimus, quando ut volumus non possum.*

A BOILEAU.

A Paris, le 4 août.

Je n'ai point encore vu M. Fagon depuis que j'ai reçu de vos nouvelles : oui bien M. Daquin, qui trouve fort étrange que vous ne vous soyez pas mis entre les mains de M. des Trapieres ; il est même bien en peine qui peut vous avoir adressé à M. Bourdier. Je jugeai à propos, tant il étoit en colere, de ne lui pas dire un mot de M. Fagon.

J'ai fait le voyage de Maintenon, et suis fort content des ouvrages que j'y ai vus ; ils sont prodigieux et dignes en vérité de la magnificence du roi. Les arcades qui doivent joindre les deux montagnes vis-à-vis Maintenon sont presque faites : il y en a qua-

rante-huit ; elles sont bâties pour l'éternité. Je voudrois qu'on eût autant d'eau à faire passer dessus qu'elles sont capables d'en porter. Il y a là près de trente mille hommes qui travaillent, tous gens bien faits, et qui, si la guerre recommence, remueront plus volontiers la terre devant quelque place sur la frontiere que dans les plaines de Beauce.

J'eus l'honneur de voir madame de Maintenon, avec qui je fus une bonne partie d'une après-dînée ; et elle me témoigna même que ce temps-là ne lui avoit point duré. Elle est toujours la même que vous l'avez vue, pleine d'esprit, de raison, de piété, et de beaucoup de bonté pour nous. Elle me demanda des nouvelles de notre travail : je lui dis que votre indisposition et la mienne, mon voyage à Luxembourg, et votre voyage à Bourbon, nous avoient un peu reculés, mais que nous ne perdions pas cependant notre temps.

A propos de Luxembourg, je viens de recevoir un plan et de la place et des attaques, et cela dans la derniere exactitude. Je viens de recevoir en même temps une lettre où l'on me mande une nouvelle fort surprenante et fort affligeante pour vous et pour moi, c'est la mort de notre ami M. de Saint-Laurent, qui a été emporté d'un seul accès de colique néphrétique, à quoi il n'avoit jamais été sujet en sa vie. Je ne crois pas qu'excepté Madame on en soit fort affligé au Palais-royal. Les voilà débarrassés d'un homme de bien.

Je laisse volontiers à la gazette à vous parler de M. l'abbé de Choisy. Il fut reçu sans opposition ; il prit tous les devants qu'il falloit auprès des gens qui auroient pu lui faire de la peine. Il fera le jour de saint Louis sa harangue, qu'il m'a montrée : il y a quelques endroits d'esprit ; je lui ai fait ôter quel-

ques fautes de jugement. M. Bergeret fera la réponse; je crois qu'il y aura plus de jugement.

Je suis bien aise que vous n'ayez pas connu la critique de M. l'abbé Tallemant; c'est signe qu'elle ne vaut rien. Sa critique tomboit sur ces mots, *Il en commença les fonctions* : il prétendoit qu'il falloit dire nécessairement, *Il commença à en faire les fonctions.* Le pere Bouhours ne le devina point non plus que vous; et quand je lui dis la difficulté, il s'en moqua.

M. Hessein n'a point changé. Nous fûmes cinq jours ensemble : il fut fort doux dans les quatre premiers jours, et eut beaucoup de complaisance pour M. de Termes, qui ne l'avoit jamais vu et qui étoit charmé de sa douceur. Le dernier jour M. Hessein ne lui laissa pas passer un mot sans le contredire; et même quand il nous voyoit fatigués et endormis, il avançoit malicieusement quelque paradoxe, qu'il savoit bien qu'on ne lui laisseroit point passer. En un mot, il eut contentement : non seulement on disputa, mais on se querella, et on se sépara sans avoir trop d'envie de se revoir de plus de huit jours. Il me sembla que M. de Termes avoit toujours raison; il lui sembla aussi la même chose de moi. M. Félix témoigna un peu plus de bonté pour M. Hessein, et aima mieux nous gronder tous que de se résoudre à le condamner : voilà comment s'est passé le voyage. Mon mal de gorge n'est point encore fini; mais je n'y fais plus rien. Adieu, mon cher monsieur. Mandez-moi au plutôt que vous parlez; c'est la meilleure nouvelle que je puisse recevoir en ma vie.

DE BOILEAU.

A Bourbon, le 9 août.

Je vous demande pardon du gros paquet que je vous envoie; mais M. Bourdier mon médecin a cru qu'il étoit de son devoir d'écrire à M. Fagon sur ma maladie. Je lui ai dit qu'il falloit que M. Dodart vît aussi la chose; ainsi nous sommes convenus de vous adresser sa relation. Je vous envoie un compliment pour M. de la Bruyere.

J'ai été sensiblement affligé de la mort de M. de Saint-Laurent. Franchement notre siecle se dégarnit fort de gens de mérite et de vertu; et sans ceux qu'on écarte sous un faux prétexte, en voilà un grand nombre que la mort a enlevés depuis peu.

Ma maladie est de ces sortes de choses *quæ non recipiunt magis et minus*, puisque je suis environ au même état que j'étois lorsque je suis arrivé. On me dit cependant toujours, comme à Paris, que cela reviendra; et c'est ce qui me désespere, cela ne revenant point. Si je savois que je dusse être sans voix toute ma vie, je m'affligerois sans doute; mais je prendrois ma résolution, et je serois peut-être moins malheureux que dans un état d'incertitude qui ne me permet pas de me fixer, et qui me laisse toujours comme un coupable qui attend le jugement de son procès. Je m'efforce cependant de traîner ici ma misérable vie du mieux que je puis avec un abbé très honnête homme, mon médecin, et mon apothicaire. Je passe le temps avec eux à-peu-près comme D. Quichotte le passoit *en un lugar de la Mancha* avec son curé, son barbier, et le bachelier Samson Carrasco. J'ai aussi une servante : il me manque une

niece ; mais de tous ces gens-là celui qui joue le mieux son personnage, c'est moi, qui suis presque aussi fou que D. Quichotte, et qui ne dirois guere moins de sottises si je pouvois me faire entendre.

Je n'ai point été surpris de ce que vous m'avez mandé de M. Hessein, *Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.* Il a d'ailleurs de très bonnes qualités ; mais à mon avis, puisque je suis sur la citation de D. Quichotte, il n'est pas mauvais de garder avec lui les mêmes mesures qu'avec Cardenio. Comme il veut toujours contredire, il ne seroit pas mauvais de le mettre avec cet homme que vous savez de notre assemblée, qui ne dit jamais rien qu'on ne doive contredire ; ils seroient merveilleux ensemble.

J'ai déja formé mon plan pour l'année 1667, où je vois de quoi ouvrir un beau champ à l'esprit : mais, à ne vous rien déguiser, il ne faut pas que vous fassiez un grand fonds sur moi tant que j'aurai tous les matins à prendre douze verres d'eau, qu'il coûte encore plus à rendre qu'à avaler, et qui vous laissent tout étourdi le reste du jour, sans qu'il vous soit permis de sommeiller un moment. Je ferai pourtant du mieux que je pourrai, et j'espere que Dieu m'aidera.

Vous faites bien de cultiver madame de Maintenon : jamais personne ne fut si digne qu'elle du poste qu'elle occupe, et c'est la seule vertu où je n'ai point encore remarqué de défaut. L'estime qu'elle a pour vous est une marque de son bon goût. Pour moi, je ne me compte pas au rang des choses vivantes :

Vox quoque Mœrim
Jam fugit ipsa : lupi Mœrim vidêre priores.

A BOILEAU.

A Paris, ce 8 août.

Madame votre sœur vint avant-hier me chercher, fort alarmée d'une lettre que vous lui avez écrite, et qui est en effet bien différente de celle que j'ai reçue de vous. J'aurois déja été à Versailles pour entretenir M. Fagon : mais le roi est à Marli depuis quatre jours, et n'en reviendra que demain au soir ; ainsi je n'irai qu'après-demain matin, et je vous manderai exactement tout ce qu'il m'aura dit. Cependant je me flatte que ce dégoût et cette lassitude dont vous vous plaignez n'auront point de suite, et que c'est seulement un effet que les eaux doivent produire quand l'estomac n'y est pas encore accoutumé : que si elles continuent à vous faire mal, vous savez ce que tout le monde vous dit en partant, qu'il falloit les quitter en ce cas, ou tout du moins les interrompre. Si par malheur elles ne vous guérissent pas, il n'y a point lieu encore de vous décourager, et vous ne seriez pas le premier qui n'ayant pas été guéri sur les lieux s'est trouvé guéri étant de retour chez lui. En tout cas le syrop d'*erysimum* n'est point assurément une vision. M. Dodart, à qui j'en parlai il y a trois jours, me dit et m'assura en conscience que ce M. Morin qui m'a parlé de ce remede est sans doute le plus habile médecin qui soit dans Paris et le moins charlatan. Il est constant que pour moi je me trouve infiniment mieux depuis que par son conseil j'ai renoncé à tout ce lavage d'eaux qu'on m'avoit ordonnées, et qui m'avoit presque gâté entièrement l'estomac, sans me guérir mon mal de gorge.

M. de Saint-Laurent est mort d'une colique de

misere[re], et non point d'un accès de néphrétique, comme je vous avois mandé. Sa mort a été fort chrétienne, et même aussi singuliere que le reste de sa vie. Il ne confia qu'à M. de Chartres qu'il alloit s'enfermer dans une chambre pour se reposer, conjurant instamment ce jeune prince de ne point dire où il étoit, parcequ'il ne vouloit voir personne. En le quittant il alla faire ses dévotions : c'étoit un dimanche, et on dit qu'il les faisoit tous les dimanches ; puis il s'enferma dans une chambre jusqu'à trois heures après midi, que M. de Chartres, étant inquiet de sa santé, déclara où il étoit. Tancret y fut, qui le trouva tout habillé sur un lit, souffrant apparemment beaucoup, et néanmoins fort tranquille. Tancret ne lui trouva point de pouls ; mais M. de Saint-Laurent lui dit que cela ne l'étonnât point, qu'il étoit vieux, et qu'il n'avoit pas naturellement le pouls fort élevé. Il voulut être saigné, et il ne vint point de sang. Peu de temps après il se mit sur son séant, puis dit à son valet de le pencher un peu sur son chevet ; et aussitôt ses pieds se mirent à trépigner contre le plancher, et il expira dans le moment même. On trouva dans sa bourse un billet par lequel il déclaroit où l'on trouveroit son testament. Je crois qu'il donne tout son bien aux pauvres. Voilà comme il est mort ; et voici ce qui fait, ce me semble, assez bien son éloge : vous savez qu'il n'avoit presque point d'autre soin auprès de M. de Chartres que de l'empêcher de manger des friandises ; qu'il l'empêchoit le plus qu'il pouvoit d'aller aux comédies et aux opéra ; et il vous a conté lui-même toutes les rebuffades qu'il lui a fallu essuyer pour cela, et comment toute la maison de Monsieur étoit déchaînée contre lui, gouverneur, sous-précepteur, valets-de-chambre. Cependant on a été plus de deux jours sans oser apprendre sa mort à ce même M. de Chartres, et quand Monsieur enfin la

lui a annoncée, il a jeté des cris effroyables, se jetant non point sur son lit, mais sur le lit de M. de Saint-Laurent, qui étoit encore dans sa chambre, et l'appelant à haute voix comme s'il eût encore été en vie: tant la vertu, quand elle est vraie, a de force pour se faire aimer! Je suis assuré que cela vous fera plaisir, non seulement pour la mémoire de M. de Saint-Laurent, mais même pour M. de Chartres. Dieu veuille qu'il persiste long-temps dans de pareils sentiments! Il me semble que je n'ai point d'autres nouvelles à vous mander.

M. le duc de Roannez est venu ce matin pour me parler de sa riviere, et pour me prier d'en parler. Je lui ai demandé s'il ne savoit rien de nouveau: il m'a dit que non; et il faut bien, puisqu'il ne sait point de nouvelles, qu'il n'y en ait point; car il en sait toujours plus qu'il n'y en a. On dit seulement que M. de Lorraine a passé la Drave, et les Turcs la Save: ainsi il n'y a point de riviere qui les sépare. Tant pis apparemment pour les Turcs: je les trouve merveilleusement accoutumés à être battus. La nouvelle qui fait ici le plus de bruit, c'est l'embarras des comédiens, qui sont obligés de déloger de la rue Guénégaud, à cause que messieurs de Sorbonne, en acceptant le college des Quatre-Nations, ont demandé pour premiere condition qu'on les éloignât de ce college. Ils ont déja marchandé des places dans cinq ou six endroits; mais par-tout où ils vont c'est merveille d'entendre comme les curés crient. Le curé de Saint-Germain de l'Auxerrois a déja obtenu qu'ils ne seroient point à l'hôtel de Sourdis, parceque de leur théâtre on auroit entendu tout à plein les orgues, et de l'église on auroit parfaitement bien entendu les violons. Enfin ils en sont à la rue de Savoie dans la paroisse de Saint-André. Le curé a été aussi au roi lui représenter qu'il n'y a tantôt plus dans sa paroisse que des

auberges et des coquetiers ; si les comédiens y viennent, que son église sera déserte. Les grands-augustins ont aussi été au roi, et le pere Lembrochons, provincial, a porté la parole ; mais on prétend que les comédiens ont dit à sa majesté que ces mêmes augustins qui ne veulent point les avoir pour voisins sont fort assidus spectateurs de la comédie, et qu'ils ont même voulu vendre à la troupe des maisons qui leur appartiennent dans la rue d'Anjou pour y bâtir un théâtre, et que le marché seroit déja conclu si le lieu eût été plus commode. M. de Louvois a ordonné à M. de la Chapelle de lui envoyer le plan du lieu où ils veulent bâtir dans la rue de Savoie. Ainsi on attend ce que M. de Louvois décidera. Cependant l'alarme est grande dans le quartier ; tous les bourgeois, qui sont gens de palais, trouvant fort étrange qu'on vienne leur embarrasser leurs rues. M. Billard sur-tout, qui se trouvera vis-à-vis la porte du parterre, crie fort haut ; et quand on lui a voulu dire qu'il en auroit plus de commodité pour s'aller divertir quelquefois, il a répondu fort tragiquement : « Je « ne veux point me divertir ». Adieu, monsieur : je fais moi-même ce que je puis pour vous divertir, quoique j'aie le cœur fort triste depuis la lettre que vous avez écrite à madame votre sœur. Si vous croyez que je puisse vous être bon à quelque chose à Bourbon, n'en faites point de façon, mandez-le-moi, je volerai pour vous aller voir.

DE BOILEAU.

Moulins, le 13 août.

MON médecin a jugé à propos de me laisser reposer deux jours; et j'ai pris ce temps pour venir voir Moulins, où j'arrivai hier matin, et d'où je m'en dois retourner aujourd'hui au soir. C'est une ville très marchande et très peuplée, et qui n'est pas indigne d'avoir un trésorier de France comme vous. Un M. de Chamblain, ami de M. l'abbé de Sales, qui y est venu avec moi, m'y donna hier à souper fort magnifiquement. Il se dit grand ami de M. de Poignant, et connoît fort votre nom, aussi bien que tout le monde de cette ville, qui s'honore fort d'avoir un magistrat de votre force, et qui lui est si peu à charge (1). Je vous ai envoyé par le dernier ordinaire une très longue déduction de ma maladie, que M. Bourdier mon médecin a écrite à M. Fagon; ainsi vous en devez être instruit à l'heure qu'il est parfaitement. Je vous dirai pourtant que dans cette relation il ne parle point de la lassitude de jambes et du peu d'appétit; si bien que tout le profit que j'ai fait jusqu'ici à boire des eaux, selon lui, consiste en un éclaircissement de teint, que le hâle du voyage m'avoit jauni plutôt que la maladie: car vous savez bien qu'en partant de Paris je n'avois pas le visage trop mauvais, et je ne vois pas qu'à Moulins où je suis on me félicite fort présentement de mon embonpoint. Si j'ai écrit une lettre si triste à ma sœur, cela ne vient point de ce que je me sente beaucoup plus mal qu'à Paris, puisqu'à

(1) Parcequ'il n'y alloit jamais.

vous dire le vrai, tout le bien et tout le mal mis ensemble, je suis environ au même état que quand je partis : mais, dans le chagrin de ne point guérir, on a quelquefois des moments où la mélancolie redouble; et je lui ai écrit dans un de ces moments. Peut-être dans une autre lettre verra-t-elle que je ris. Le chagrin est comme une fievre qui a ses redoublements et ses suspensions.

La mort de M. de Saint-Laurent est tout-à-fait édifiante : il me paroît qu'il a fini avec toute l'audace d'un philosophe et toute l'humilité d'un chrétien. Je suis persuadé qu'il y a des saints canonisés qui n'étoient pas plus saints que lui : on le verra un jour, selon toutes les apparences, dans les litanies. Mon embarras est seulement comment on l'appellera, et si on lui dira simplement saint Laurent, ou saint Saint-Laurent. Je n'admire pas seulement M. de Chartres, mais je l'aime, j'en suis fou. Je ne sais pas ce qu'il sera dans la suite; mais je sais bien que l'enfance d'Alexandre ni de Constantin n'ont jamais promis de si grandes choses que la sienne, et on pourroit beaucoup plus justement faire de lui les prophéties que Virgile, à mon avis, a faites assez à la légère du fils de Pollion.

Dans le temps que je vous écris ceci M. Amiot vient d'entrer dans ma chambre : il a précipité, dit-il, son retour à Bourbon pour me venir rendre service. Il m'a dit qu'il avoit vu avant que de partir M. Fagon, et qu'ils persistoient l'un et l'autre dans la pensée d'un demi-bain, quoi qu'en puissent dire MM. Bourdier et Beaudiere : c'est une affaire qui se décidera demain à Bourbon. A vous dire le vrai, mon cher monsieur, c'est quelque chose d'assez fâcheux que de se voir ainsi le jouet d'une science très conjecturale, et où l'un dit blanc et l'autre noir; car les deux derniers ne soutiennent pas seule-

ment que le bain n'est pas bon à mon mal, mais ils prétendent qu'il y va de la vie, et citent sur cela des exemples funestes. Mais enfin me voilà livré à la médecine, et il n'est plus temps de reculer. Ainsi ce que je demande à Dieu, ce n'est pas qu'il me rende la voix, mais qu'il me donne la vertu et la piété de M. de Saint-Laurent, ou de M. Nicole, ou même la vôtre, puisqu'avec cela on se moque des périls. S'il y a quelque malheur dont on se puisse réjouir, c'est, à mon avis, de celui des comédiens : si on continue à les traiter comme on fait, il faudra qu'ils s'aillent établir entre la Villette et la porte Saint-Martin ; encore ne sais-je s'ils n'auront point sur les bras le curé de Saint-Laurent. Je vous ai une obligation infinie du soin que vous prenez d'entretenir un misérable comme moi. L'offre que vous me faites de venir à Bourbon est tout-à-fait héroïque et obligeante ; mais il n'est pas nécessaire que vous veniez vous enterrer inutilement dans le plus vilain lieu du monde ; et le chagrin que vous auriez infailliblement de vous y voir ne feroit qu'augmenter celui que j'ai d'y être. Vous m'êtes plus nécessaire à Paris qu'ici, et j'aime encore mieux ne vous point voir que de vous voir triste et affligé. Adieu, mon cher monsieur. Mes recommandations à M. Félix, à M. de Termes, et à tous nos autres amis.

A BOILEAU.

Paris, le 13 août.

Je ne vous écrirai aujourd'hui que deux mots ; car outre qu'il est extrêmement tard, je reviens chez moi pénétré de frayeur et de déplaisir. Je sors de chez le pauvre M. Hesscin, que j'ai laissé à l'extrémité. Je

doute qu'à moins d'un miracle je le retrouve demain en vie. Je vous conterai sa maladie une autre fois, et je ne vous parlerai maintenant que de ce qui vous regarde. Vous êtes un peu cruel à mon égard de me laisser si long-temps dans l'horrible inquiétude où vous avez bien dû juger que votre lettre à madame votre sœur me pouvoit jeter. J'ai vu M. Fagon, qui, sur le récit que je lui ai fait de ce qui est dans cette lettre, a jugé qu'il falloit quitter sur-le-champ vos eaux. Il dit que leur effet naturel est d'ouvrir l'appétit, bien loin de l'ôter; il croit même qu'à l'heure qu'il est vous les aurez interrompues, parcequ'on n'en prend jamais plus de vingt jours de suite. Si vous vous en êtes trouvé considérablement bien, il est d'avis qu'après les avoir laissées pour quelque temps vous les recommenciez : si elles ne vous ont fait aucun bien, il croit qu'il les faut quitter entièrement. Le roi me demanda avant-hier au soir si vous étiez revenu : je lui répondis que non, et que les eaux jusqu'ici ne vous avoient pas fort soulagé. Il me dit ces propres mots : « Il fera mieux « de se remettre à son train de vie ordinaire, la voix « lui reviendra lorsqu'il y pensera le moins ». Tout le monde a été charmé de la bonté que sa majesté a témoignée pour vous en parlant ainsi ; et tout le monde est d'avis que pour votre santé vous ferez bien de revenir. M. Félix est de cet avis ; le premier médecin et M. Moreau en sont entièrement. M. du Tartre croit qu'absolument les eaux de Bourbon ne sont pas bonnes pour votre poitrine, et que vos lassitudes en sont une marque. Tout cela, mon cher monsieur, m'a donné une furieuse envie de vous voir de retour. On dit que vous trouverez de petits remedes innocents qui vous rendront infailliblement la voix, et qu'elle reviendra d'elle-même quand vous ne ferez rien. M. le maréchal de Bellefont m'enseigna hier un remede dont il dit qu'il a vu plusieurs gens guéris d'une extinction de voix ;

c'est de laisser fondre dans sa bouche un peu de myrrhe, la plus transparente qu'on puisse trouver. D'autres se sont guéris avec la simple eau de poulets, sans compter l'*erysimum*. Enfin tout d'une voix tout le monde vous conseille de revenir. Je n'ai jamais vu une santé plus généralement souhaitée que la vôtre. Venez donc, je vous en conjure. Et à moins que vous n'ayez déja un commencement de voix qui vous donne des assurances que vous acheverez de guérir à Bourbon, ne perdez pas un moment de temps pour vous redonner à vos amis, et à moi sur-tout, qui suis inconsolable de vous voir si loin de moi et d'être des semaines entieres sans savoir si vous êtes en santé ou non. Plus je vois décroître le nombre de mes amis, plus je deviens sensible au peu qui m'en reste; et il me semble, à vous parler franchement, qu'il ne me reste presque plus que vous. Adieu: je crains de m'attendrir follement en m'arrêtant trop sur cette réflexion.

DU MEME.

Paris, le 17 août.

J'allai hier au soir à Versailles, et j'y allai tout exprès pour voir M. Fagon et lui donner la consultation de M. Bourdier. Je la lus auparavant avec M. Félix, et je la trouvai très savante, dépeignant votre tempérament et votre mal en termes très énergiques: j'y croyois trouver en quelque page, *Numero deus impare gaudet*. M. Fagon me dit que du moment qu'il s'agissoit de la vie, et qu'elle pouvoit être en compromis, il s'étonnoit qu'on mît en question si vous prendriez le demi-bain. Il en écrira à M. Bourdier; et cependant il m'a chargé de vous écrire au plus vîte de ne point vous baigner, et même, si les eaux vous ont

incommodé, de les quitter entièrement, et de vous en revenir. Je vous avois déja mandé son avis là-dessus, et il y persiste toujours. Tout le monde crie que vous devriez revenir, médecins, chirurgiens, hommes, femmes. Je vous avois mandé qu'il falloit un miracle pour sauver M. Hessein : il est sauvé, et c'est votre bon ami le quinquina qui a fait ce miracle. L'émétique l'avoit mis à la mort. M. Fagon arriva fort à propos, qui, le croyant à demi mort, ordonna au plus vite le quinquina. Il est présentement sans fievre : je l'ai même tantôt fait rire jusqu'à la convulsion en lui montrant l'endroit de votre lettre où vous parlez du bachelier, du curé, et du barbier. Vous dites qu'il vous manque une niece : voudriez-vous qu'on vous envoyât mademoiselle Despréaux (1)? Je m'en vais ce soir à Marli. M. Félix a demandé permission au roi pour moi, et j'y demeurerai jusqu'à mercredi prochain.

M. le duc de Charost m'a tantôt demandé de vos nouvelles d'un ton de voix que je vous souhaiterois de tout mon cœur. Quantité de gens de nos amis sont malades, entre autres M. le duc de Chevreuse, et M. de Chanlay : tous deux ont la fievre double-tierce. M. de Chanlay a déja pris le quinquina. M. de Chevreuse le prendra au premier jour. On ne voit à la cour que des gens qui ont le ventre plein de quinquina. Si cela ne vous excite pas à y revenir, je ne sais plus ce qui vous peut en donner envie. M. Hessein ne l'a point voulu prendre des apothicaires, mais de la propre main de Chmith. J'ai vu ce Chmith chez lui; il a le visage vermeil et boutonné, et a bien plus l'air d'un maître cabaretier que d'un médecin. M. Hessein dit qu'il n'a jamais rien bu de plus agréable, et qu'à chaque fois qu'il en prend il sent la vie descendre dans son esto-

(1) Il n'aimoit pas beaucoup cette niece.

mac. Adieu, mon cher monsieur : je commencerai et finirai toutes mes lettres en vous disant de vous hâter de revenir.

DE BOILEAU.

Bourbon, le 19 août.

Vous pouvez juger, monsieur, combien j'ai été frappé de la funeste nouvelle que vous m'avez mandée de notre pauvre ami. En quelque état pitoyable néanmoins que vous l'ayez laissé, je ne saurois m'empêcher d'avoir toujours quelque rayon d'espérance tant que vous ne m'aurez point écrit, *il est mort ;* et je me flatte même qu'au premier ordinaire j'apprendrai qu'il est hors de danger. A dire le vrai, j'ai bon besoin de me flatter ainsi, sur-tout aujourd'hui que j'ai pris une médecine qui m'a fait tomber quatre fois en foiblesse, et qui m'a jeté dans un abattement dont même les plus agréables nouvelles ne seroient pas capables de me relever. Je vous avoue pourtant que si quelque chose pouvoit me rendre la santé et la joie, ce seroit la bonté qu'a sa majesté de s'enquérir de moi toutes les fois que vous vous présentez devant elle. Il ne sauroit guere rien arriver de plus glorieux, je ne dis pas à un misérable comme moi, mais à tout ce qu'il y a de gens plus considérables à la cour ; et je gage qu'il y en a plus de vingt d'entre eux qui, à l'heure qu'il est, envient ma bonne fortune, et qui voudroient avoir perdu la voix et même la parole à ce prix. Je ne manquerai pas, avant qu'il soit peu, de profiter du bon avis qu'un si grand prince me donne, sauf à désobliger M. Bourdier mon médecin, et M. Baudiere mon apothicaire, qui prétendent maintenir contre lui que les eaux de Bourbon sont admirables pour rendre

la voix. Mais je m'imagine qu'ils réussiront dans cette entreprise à-peu-près comme toutes les puissances de l'Europe ont réussi à lui empêcher de prendre Luxembourg et tant d'autres villes. Pour moi, je suis persuadé qu'il fait bon suivre ses ordonnances en fait même de médecine. J'accepte l'augure qu'il m'a donné en vous disant que la voix me reviendroit lorsque j'y penserois le moins. Un prince qui a exécuté tant de choses miraculeuses est vraisemblablement inspiré du ciel, et toutes les choses qu'il dit sont des oracles. D'ailleurs j'ai encore un remede à essayer, où j'ai grande espérance, qui est de me présenter à son passage dès que je serai de retour; car je crois que l'envie que j'aurai de lui témoigner ma joie et ma reconnoissance me fera trouver de la voix, et peut-être même des paroles éloquentes. Cependant je vous dirai que je suis aussi muet que jamais, quoiqu'inondé d'eaux et de remedes. Nous attendons la réponse de M. Fagon sur la relation que M. Bourdier lui a envoyée; jusques-là je ne puis rien vous dire sur mon départ. On me fait toujours espérer ici une guérison prochaine, et nous devons tenter le demi-bain, supposé que M. Fagon persiste toujours dans l'opinion qu'il me peut être utile. Après cela je prendrai mon parti.

Vous ne sauriez croire combien je vous suis obligé de la tendresse que vous m'avez témoignée dans votre derniere lettre: les larmes m'en sont presque venues aux yeux; et quelque résolution que j'eusse faite de quitter le monde, supposé que la voix ne me revînt point, cela m'a entièrement fait changer d'avis; c'est-à-dire en un mot que je me sens capable de quitter toutes choses, hormis vous. Adieu, mon cher monsieur. Excusez si je ne vous écris pas une plus longue lettre: franchement je suis fort abattu. Je n'ai point d'appétit: je traîne les jambes plutôt que je ne marche. Je n'oserois dormir, et je suis toujours accablé de

sommeil. Je me flatte pourtant encore de l'esperance que les eaux de Bourbon me guériront. M. Amiot est homme d'esprit, et me rassure fort. Il se fait une affaire très sérieuse de me guérir, aussi-bien que les autres médecins. Je n'ai jamais vu de gens si affectionnés à leur malade, et je crois qu'il n'y en a pas un d'entre eux qui ne donnât quelque chose de sa santé pour me rendre la mienne. Outre leur affection, il y va de leur intérêt, parceque ma maladie fait grand bruit dans Bourbon. Cependant ils ne sont point d'accord; et M. Bourdier leve toujours des yeux très tristes au ciel, quand on parle de bain. Quoi qu'il en soit, je leur suis obligé de leurs soins et de leur bonne volonté; et quand vous m'écrirez je vous prie de me dire quelque chose qui marque que je parle bien d'eux.

M. de la Chapelle m'a écrit une lettre fort obligeante, et m'envoie plusieurs inscriptions sur lesquelles il me prie de dire mon avis. Elles me paroissent toutes fort spirituelles; mais je ne saurois pas lui mander, pour cette fois, ce que j'y trouve à redire, ce sera pour le premier ordinaire. M. Boursault, que je croyois mort, me vint voir il y a cinq ou six jours, et m'apparut le soir assez subitement. Il me dit qu'il s'étoit détourné de trois grandes lieues du chemin de Mont-Luçon, où il alloit et où il est habitué, pour avoir le bonheur de me saluer. Il me fit offre de toutes choses, d'argent, de commodités, de chevaux. Je lui répondis avec les mêmes honnêtetés, et voulus le retenir pour le lendemain à dîner; mais il me dit qu'il étoit obligé de s'en aller dès le grand matin: ainsi nous nous séparâmes amis à outrance. A propos d'amis, mes baise-mains, je vous prie, à tous nos amis communs. Dites bien à M. Quinault que je lui suis infiniment obligé de son souvenir, et des choses obligeantes qu'il a écrites de moi à M. l'abbé de Salles. Vous pouvez l'assurer que je le compte présentement au rang

de mes meilleurs amis, et de ceux dont j'estime le plus le cœur et l'esprit. Ne vous étonnez pas si vous recevez quelquefois mes lettres un peu tard, parce-que la poste n'est point à Bourbon, et que souvent, faute de gens pour envoyer à Moulins, on perd un ordinaire. Au nom de Dieu, mandez-moi avant toutes choses des nouvelles de M. Hessein.

DU MEME.

Bourbon, le 23 août.

On me vient avertir que la poste est de ce soir à Bourbon; c'est ce qui fait que je prends la plume à l'heure qu'il est, c'est-à-dire à dix heures du soir, qui est une heure fort extraordinaire aux malades de Bourbon, pour vous dire que, malgré les tragiques remontrances de M. Bourdier, je me suis mis aujourd'hui dans le demi-bain, par le conseil de M. Amiot, et même de M. des Trapieres, que j'ai appelé au conseil. Je n'y ai été qu'une heure; cependant j'en suis sorti beaucoup en meilleur état que je n'y étois entré, c'est-à-dire la poitrine beaucoup plus dégagée, les jambes plus légeres, l'esprit plus gai: et même mon laquais m'ayant demandé quelque chose, je lui ai répondu un *non* à pleine voix, qui l'a surpris lui-même, aussi bien qu'une servante qui étoit dans la chambre; et pour moi j'ai cru l'avoir prononcé par enchantement. Il est vrai que je n'ai pu depuis rattraper ce ton-là: mais, comme vous voyez, monsieur, c'en est assez pour me remettre le cœur au ventre, puisque c'est une preuve que ma voix n'est pas entièrement perdue, et que le bain m'est très bon. Je m'en vais piquer de ce côté-là, et je vous manderai le succès. Je ne sais pas pourquoi M. Fagon a molli si aisément sur

les objections très superstitieuses de M. Bourdier. Il y a tantôt six mois que je n'ai eu de véritable joie que ce soir. Adieu, mon cher monsieur. Je dors en vous écrivant. Conservez-moi votre amitié, et croyez que si je recouvre la voix, je l'emploierai à publier à toute la terre la reconnoissance que j'ai des bontés que vous avez pour moi, et qui ont encore accru de beaucoup la véritable estime et la sincere amitié que j'avois pour vous. J'ai été ravi, charmé, enchanté du succès du quinquina; et ce qu'il a fait sur notre ami Hessein m'engage encore plus dans ses intérêts que la guérison de ma fievre double-tierce.

DE RACINE.

Paris, le 24 août.

Je vous dirai avant toutes choses que M. Hessein, excepté quelque petit reste de foiblesse, est entièrement hors d'affaire, et ne prendra plus que huit jours du quinquina, à moins qu'il n'en prenne pour son plaisir : car la chose devient à la mode, et on commencera bientôt à la fin des repas à le servir comme le café et le chocolat. L'autre jour à Marli, monseigneur, après un fort grand déjeûner avec madame la princesse de Conti et d'autres dames, en envoya quérir deux bouteilles chez les apothicaires du roi, et en but le premier un grand verre, ce qui fut suivi par toute la compagnie, qui trois heures après n'en dîna que mieux. Il me semble même que cela leur avoit donné un plus grand air de gaieté ce jour-là : et, à ce même dîner, je contai au roi votre embarras entre vos deux médecins et la consultation très savante de M. Bourdier. Le roi eut la bonté de me demander ce qu'on vous répondoit là-dessus, et

s'il y avoit à délibérer. « Oh! pour moi », s'écria naturellement madame la princesse de Conti, qui étoit à table à côté de sa majesté, « j'aimerois mieux ne « parler de trente ans que d'exposer ainsi ma vie « pour recouvrer la parole ». Le roi, qui venoit de faire la guerre à monseigneur sur sa débauche de quinquina, lui demanda s'il ne voudroit point aussi tâter des eaux de Bourbon. Vous ne sauriez croire combien cette maison de Marli est agréable. La cour y est, ce me semble, tout autre qu'à Versailles. Il y a peu de gens, et le roi nomme tous ceux qui l'y doivent suivre : ainsi tous ceux qui y sont, se trouvant fort honorés d'y être, y sont aussi de fort bonne humeur : le roi même y est fort libre et fort caressant. On diroit qu'à Versailles il est tout entier aux affaires, et qu'à Marli il est tout à lui et à son plaisir. Il m'a fait l'honneur plusieurs fois de me parler, et j'en suis sorti à mon ordinaire, c'est-à-dire fort charmé de lui et au désespoir contre moi : car je ne me trouve jamais si peu d'esprit que dans ces moments où j'aurois le plus d'envie d'en avoir.

Du reste je suis revenu riche de bons mémoires. J'y ai entretenu tout à mon aise les gens qui pouvoient me dire le plus de choses de la campagne de Lille. J'eus même l'honneur de demander cinq ou six éclaircissements à M. de Louvois, qui me parla avec beaucoup de bonté. Vous savez sa maniere, et comme toutes ses paroles sont pleines de droit sens et vont au fait. En un mot j'en sortis très savant et très content. Il me dit que tout autant de difficultés que nous aurions, il nous écouteroit avec plaisir. Les questions que je lui fis regardoient Charleroi et Douai. J'étois en peine pourquoi on alla d'abord à Charleroi, et si on avoit déja des nouvelles que les Espagnols l'eussent rasé ; car en voulant écrire je me suis trouvé arrêté tout-à-coup et par cette difficulté

et par beaucoup d'autres que je vous dirai. Vous ne me trouverez peut-être, à cause de cela, guere plus avancé que vous, c'est-à-dire beaucoup d'idées et peu d'écriture. Franchement je vous trouve fort à dire et dans mon travail et dans mes plaisirs. Une heure de conversation m'étoit d'un grand secours pour l'un et d'un grand accroissement pour les autres.

Je viens de recevoir une lettre de vous. Je ne doute pas que vous n'ayez présentement reçu celle où je vous mandois l'avis de M. Fagon, et que M. Bourdier n'ait reçu des nouvelles de M. Fagon même qui ne serviront pas peu à le confirmer dans son avis. Tout ce que vous m'écrivez de votre peu d'appétit et de votre abattement est très considérable, et marque toujours de plus en plus que les eaux ne vous conviennent point. M. Fagon ne manquera pas de me répéter encore qu'il les faut quitter, et les quitter au plus vîte; car, je vous l'ai mandé, il prétend que leur effet naturel est d'ouvrir l'appétit et de rendre les forces: quand elles font le contraire il y faut renoncer. Je ne doute donc pas que vous ne vous remettiez bientôt en chemin pour revenir. Je suis persuadé comme vous que la joie de revoir un prince qui témoigne tant de bonté pour vous vous fera plus de bien que tous les remedes. M. Roze m'avoit déja dit de vous mander de sa part qu'après Dieu le roi étoit le plus grand médecin du monde, et je fus même fort édifié que M. Roze voulût bien mettre Dieu avant le roi. Je commence à soupçonner qu'il pourroit bien être en effet dans la dévotion. M. Nicole a donné depuis deux jours au public deux tomes de Réflexions sur les épîtres et sur les évangiles, qui me semblent encore plus forts et plus édifiants que tout ce qu'il a fait. Je ne vous les envoie pas, parceque j'espere que vous serez bientôt de retour, et vous les trouve-

rez infailliblement chez vous. Il n'a encore travaillé que sur la moitié des épîtres et des évangiles de l'année; j'espere qu'il achevera le reste, pourvu qu'il plaise à Dieu.... de lui laisser encore un an de vie.

Il n'y a point de nouvelles de Hongrie que celles qui sont dans la gazette. M. de Lorraine, en passant la Drave, a fait ce me semble une entreprise de fort grand éclat et fort inutile. Cette expédition a bien l'air de celle qu'on fit pour secourir Philisbourg. Il a trouvé au-delà de la riviere un bois, et au-delà de ce bois les ennemis retranchés jusqu'aux dents. M. de Termes est du nombre de ceux que je vous ai mandé qui avoient l'estomac farci de quinquina. Croyez-vous que le quinquina, qui vous a sauvé la vie, ne vous rendroit point la voix? il devroit du moins vous être plus favorable qu'à un autre, vous qui vous êtes enroué tant de fois à le louer. Les comédiens, qui vous font si peu de pitié, sont pourtant toujours sur le pavé; et je crains comme vous qu'ils ne soient obligés de s'aller établir auprès des vignes de feu M. votre pere; ce seroit un digne théâtre pour les œuvres de M. Pradon. J'allois ajouter de M. Boursault; mais je suis trop touché des honnêtetés que vous avez tout nouvellement reçues de lui. Je ferai tantôt à M. Quinault celles que vous me mandez de lui faire. Il me semble que vous avancez furieusement dans le chemin de la perfection: voilà bien des gens à qui vous avez pardonné.

On m'a dit chez madame votre sœur, que M. Marchand partoit lundi prochain pour Bourbon. *Hui! vereor ne quid Andria apportet mali.* Franchement j'appréhende un peu qu'il ne vous retienne. Il aime fort son plaisir. Cependant je suis assuré que M. Bourdier même vous dira de vous en aller. Le bien que les eaux vous pourroient faire est peut-être fait: elles auront mis votre poitrine en bon train.

Les remedes ne font pas toujours sur-le-champ leur plein effet, et mille gens qui étoient allés à Bourbon pour des foiblesses de jambes n'ont commencé à bien marcher que lorsqu'ils ont été de retour chez eux. Adieu, mon cher monsieur. Vous me demandez pardon de m'avoir écrit une lettre trop courte, et vous avez raison de le demander ; et moi je vous le demande d'en avoir écrit une trop longue, et j'ai peut-être aussi raison.

DE BOILEAU.

Bourbon, le 28 août.

Je ne m'étonne point, monsieur, que madame la princesse de Conti soit dans le sentiment où elle est : quand elle auroit perdu la voix, il lui resteroit encore un million de charmes pour se consoler de cette perte, et elle seroit encore la plus parfaite chose que la nature ait produite depuis long-temps. Il n'en est pas ainsi d'un misérable qui a besoin de sa voix pour être souffert des hommes, et qui a quelquefois à disputer contre M. Charpentier. Quand ce ne seroit que cette derniere raison, il doit risquer quelque chose, et la vie n'est pas d'un si grand prix qu'il ne la puisse hasarder pour se mettre en état d'interrompre un tel parleur. J'ai donc tenté l'aventure du demi-bain avec toute l'audace imaginable, mes valets faisant lire leur frayeur sur leurs visages, et M. Bourdier s'étant retiré pour n'être point témoin d'une entreprise si téméraire. A vous dire vrai, cette aventure a été un peu semblable à celle des Maillotins dans don Quichotte; je veux dire qu'après bien des alarmes il s'est trouvé qu'il n'y avoit qu'à rire,

puisque non seulement le bain ne m'a point augmenté la fluxion sur la poitrine, mais qu'il me l'a fort soulagée, et que, s'il ne m'a rendu la voix, il m'a du moins en partie rendu la santé. Je ne l'ai encore essayé que quatre fois; et M. Amiot prétend le pousser jusqu'à dix: après quoi, si la voix ne me revient, il me donnera mon congé. Je conçois un fort grand plaisir à vous revoir, et à vous embrasser; mais vous ne sauriez croire pourtant tout ce qui se présente d'affreux à mon esprit quand je songe qu'il me faudra peut-être repasser muet par ces hôtelleries et revenir sans voix dans ces mêmes lieux où l'on m'avoit tant de fois assuré que les eaux de Bourbon me guériroient infailliblement. Il n'y a que Dieu et vos consolations qui me puissent soutenir dans une si juste occasion de désespoir.

J'ai été fort frappé de l'agréable débauche de monseigneur chez madame la princesse de Conti. Mais ne songe-t-il point à l'insulte qu'il a faite par-là à tous messieurs de la faculté? Passe pour avaler le quinquina sans avoir la fievre; mais de le prendre sans s'être préalablement fait saigner et purger, c'est une chose qui crie vengeance, et il y a une espece d'effronterie à ne se point trouver mal après un tel attentat contre toutes les regles de la médecine. Si monseigneur et toute sa compagnie avoient avant tout pris une dose de séné dans quelque sirop convenable, cela lui auroit à la vérité coûté quelques tranchées, et l'auroit mis, lui et tous les autres, hors d'état de dîner; mais il y auroit eu au moins quelques formes gardées, et M. Bachot auroit trouvé le trait galant: au lieu que, de la maniere dont la chose s'est faite, cela ne sauroit jamais être approuvé que des gens de cour et du monde, et non point des véritables disciples d'Hippocrate, gens à barbe vénérable, et qui ne verront point assurément ce qu'il peut y avoir eu de

plaisant à tout cela. Que si personne n'en a été malade, ils vous répondront qu'il y a eu du sortilege. Et en effet, monsieur, de la maniere dont vous me peignez Marli, c'est un véritable lieu d'enchantement; je ne doute point que les fées n'y habitent: en un mot, tout ce qui s'y dit et ce qui s'y fait me paroît enchanté; mais sur-tout les discours du maître du château ont quelque chose de fort ensorcelant, et ont un charme qui se fait sentir jusqu'à Bourbon. De quelque pitoyable maniere que vous m'ayez conté la disgrace des comédiens, je n'ai pu m'empêcher d'en rire. Mais dites-moi, monsieur, supposé qu'ils aillent habiter où je vous ai dit, croyez-vous qu'ils boivent du vin du crû? Ce ne seroit pas une mauvaise pénitence à proposer à M. de Chammeslé pour tant de bouteilles de vin de Champagne qu'il a bues; vous savez aux dépens de qui. Vous avez raison de dire qu'ils auront là un merveilleux théâtre pour jouer les pieces de M. Pradon: et d'ailleurs ils y auront une commodité, c'est que quand le souffleur aura oublié d'apporter la copie de ses ouvrages, il en retrouvera infailliblement une bonne partie dans les précieux dépôts qu'on apporte tous les matins en cet endroit. M. Fagon n'a point écrit à M. Bourdier. Faites bien des compliments pour moi à M. Roze. Les gens de son tempérament sont de fort dangereux ennemis; mais il n'y a point aussi de plus chauds amis, et je sais qu'il a de l'amitié pour moi. Je vous félicite des conversations fructueuses que vous avez eues avec M. de Louvois, d'autant plus que j'aurai part à votre récolte. Ne craignez point que M. Marchand m'arrête à Bourbon: quelque amitié que j'aie pour lui, il n'entre point en balance avec vous; et l'Andrienne n'apportera aucun mal. Je meurs d'envie de voir les Réflexions de M. Nicole; et je m'imagine que c'est Dieu qui me prépare ce livre à Paris

pour me consoler de mon infortune. J'ai fort ri de la raillerie que vous me faites sur les gens à qui j'ai pardonné. Cependant savez-vous bien qu'il y a à cela plus de mérite que vous ne croyez, si le proverbe italien est véritable, que, *Chi offende non perdona?*

L'action de M. de Lorraine ne me paroît point si inutile qu'on se veut imaginer, puisque rien ne peut mieux confirmer l'assurance de ses troupes, que de voir que les Turcs n'ont osé sortir de leurs retranchements, ni même donner sur son arriere-garde dans sa retraite : et il faut en effet que ce soient de grands coquins pour l'avoir ainsi laissé repasser la Drave. Croyez-moi, ils seront battus ; et la retraite de M. de Lorraine a plus de rapport à la retraite de César, quand il décampa devant Pompée, qu'à l'affaire de Philisbourg. Quand vous verrez M. Hessein, faites-le ressouvenir que nous sommes freres en quinquina, puisqu'il nous a sauvé la vie à l'un et à l'autre. Vous pensez vous moquer, mais je ne sais pas si je n'en essaierai point pour le recouvrement de ma voix. Adieu, mon cher monsieur : aimez-moi toujours, et croyez qu'il n'y a rien au monde que j'aime plus que vous. Je ne sais où vous vous êtes mis en tête que vous m'aviez écrit une longue lettre, car je n'en ai jamais trouvé une si courte.

DU MEME.

Bourbon, le 2 septembre.

Ne vous étonnez pas, monsieur, si vous ne recevez pas des réponses à vos lettres aussi promptement que peut-être vous souhaitez, parceque la poste est fort

irréguliere à Bourbon, et qu'on ne sait pas trop bien quand il faut écrire. Je commence à songer à ma retraite. Voilà tantôt la dixieme fois que je me baigne; et, à ne vous rien celer, ma voix est tout au même état que quand je suis arrivé. Le monosyllabe que j'ai prononcé n'a été qu'un effet de ces petits tons que vous savez qui m'échappent quelquefois quand j'ai beaucoup parlé, et mes valets ont été trop prompts à crier miracle. La vérité est pourtant que le bain m'a renforcé les jambes et fortifié la poitrine; mais pour ma voix, ni le bain ni la boisson des eaux ne m'y ont de rien servi. Il faut donc s'en aller de Bourbon aussi muet que j'y suis arrivé. Je ne saurois vous dire quand je partirai : je prendrai brusquement mon parti, et Dieu veuille que le déplaisir ne me tue pas en chemin! Tout ce que je vous puis dire, c'est que jamais exilé n'a quitté son pays avec tant d'affliction que je retournerai au mien. Je vous dirai encore plus, c'est que sans votre considération je ne crois pas que j'eusse jamais revu Paris, où je ne conçois aucun autre plaisir que celui de vous revoir. Je suis bien fâché de la juste inquiétude que vous donne la fievre de M. votre jeune fils; j'espere que cela ne sera rien : mais si quelque chose me fait craindre pour lui, c'est le nombre de bonnes qualités qu'il a, puisque je n'ai jamais vu d'enfant de son âge si accompli en toutes choses. M. Marchand est arrivé ici samedi. J'ai été fort aise de le voir; mais je ne tarderai guere à le quitter. Nous faisons notre ménage ensemble. Il est toujours aussi bon et aussi méchant homme que jamais. J'ai su par lui tout ce qu'il y a de mal à Bourbon, dont je ne savois pas un mot à son arrivée. Votre relation de l'affaire de Hongrie m'a fait un très grand plaisir, et m'a fait comprendre en très peu de mots ce que les plus longues relations ne m'auroient peut-être pas appris. Je l'ai débitée

à tout Bourbon, où il n'y avoit qu'une relation d'un commis de M. Jacques, où, après avoir parlé du grand-visir, on ajoutoit, entre autres choses, « que ledit vi-« sir, voulant réparer le grief qui lui avoit été fait, etc. » Tout le reste étoit de ce style. Adieu, mon cher monsieur: aimez-moi toujours, et croyez que vous seul êtes ma consolation.

Je vous écrirai en partant de Bourbon, et vous aurez de mes nouvelles en chemin. Je ne sais pas trop le parti que je prendrai à Paris. Tous mes livres sont à Auteuil, où je ne puis plus désormais aller les hivers. J'ai résolu de prendre un logement pour moi seul (1). Je suis las franchement d'entendre le tintamarre des nourrices et des servantes. Je n'ai qu'une chambre et point de meubles au cloître. Tout ceci soit dit entre nous; mais cependant je vous prie de me mander votre avis. N'ayant point de voix, il me faut du moins de la tranquillité. Je suis las de me sacrifier au plaisir et à la commodité d'autrui. Il n'est pas vrai que je ne puisse bien vivre et tenir seul mon ménage; ceux qui le croient se trompent grossièrement. D'ailleurs je prétends désormais mener un genre de vie dont tout le monde ne s'accommodera pas. J'avois pris des mesures que j'aurois exécutées si ma voix ne s'étoit point éteinte. Dieu ne l'a pas voulu. J'ai honte de moi-même, et je rougis des larmes que je répands en vous écrivant ces derniers mots.

---

(1) Il demeuroit alors chez M. Dongeois.

DE RACINE.

Paris, le 5 septembre.

J'avois destiné cette après-dînée à vous écrire fort au long; mais *un cousin, abusant d'un fâcheux parentage*, est venu malheureusement me voir, et il ne fait que de sortir de chez moi. Je ne vous écris donc que pour vous dire que je reçus avant-hier une lettre de vous. Le P. Bouhours et le P. Rapin étoient dans mon cabinet quand je la reçus. Je leur en fis la lecture en la décachetant, et je leur fis un fort grand plaisir. Je regardois pourtant de loin, à mesure que je la lisois, s'il n'y avoit rien dedans qui fût trop janséniste. Je vis vers la fin le nom de M. Nicole, et je sautai bravement, ou, pour mieux dire, lâchement, par-dessus. Je n'osai m'exposer à troubler la grande joie, et même les éclats de rire que leur causerent plusieurs choses fort plaisantes que vous me mandiez. Nous aurions été tous trois les plus contents du monde si nous eussions trouvé à la fin de votre lettre que vous parliez à votre ordinaire, comme nous trouvions que vous écriviez avec le même esprit que vous avez toujours eu. Ils sont, je vous assure, tous deux fort de vos amis, et même fort bonnes gens. Nous avions été ce matin entendre le pere de Villiers, qui faisoit l'oraison funebre de M. le Prince, grand-pere de M. le Prince d'aujourd'hui. Il y a joint les louanges du dernier mort, et il s'est enfoncé jusqu'au cou dans le combat de Saint-Antoine; Dieu sait combien judicieusement. En vérité il a beaucoup d'esprit; mais il auroit bien besoin de se laisser conduire. J'annonçai au P. Bouhours un nouveau livre qui excita fort sa curiosité;

ce sont les Remarques de M. de Vaugelas, avec les Notes de Thomas Corneille : cela est ainsi affiché dans Paris depuis quatre jours. Auriez-vous jamais cru voir ensemble M. de Vaugelas et M. de Corneille le jeune donnant des regles sur la langue ?

J'eusse bien voulu vous pouvoir mander que M. de Louvois est guéri, en vous mandant qu'il a été malade ; mais ma femme, qui revient de voir madame de la Chapelle, m'apprend qu'il a encore de la fievre. Elle étoit d'abord comme continue, et même assez grande ; elle n'est présentement qu'intermittente, et c'est encore une des obligations que nous avons au quinquina. J'espere que je vous manderai lundi qu'il est absolument guéri. Outre l'intérêt du roi et celui du public, nous avons vous et moi un intérêt très particulier à lui souhaiter une bonne santé. On ne peut pas nous témoigner plus de bonté qu'il nous en témoigne, et vous ne sauriez croire avec quelle amitié il m'a toujours demandé de vos nouvelles. Bon soir, mon cher monsieur. Je salue de tout mon cœur M. Marchand. Je vous écrirai plus au long lundi. Mon fils est guéri.

DU MEME.

Luxembourg, le 24 mai.

VOTRE lettre m'auroit fait beaucoup plus de plaisir si les nouvelles de votre santé eussent été meilleures. Je vis M. Dodart comme je venois de la recevoir, et la lui montrai. Il m'assura que vous n'aviez aucun lieu de vous mettre dans l'esprit que votre voix ne vous reviendra point, et me cita même quantité de gens qui sont sortis fort heureusement d'un semblable accident. Mais sur toutes choses il vous

recommande de ne point faire d'effort pour parler, et, s'il se peut, de n'avoir commerce qu'avec des gens d'une oreille fort subtile ou qui vous entendent à demi-mot. Il croit que le sirop d'abricot vous est fort bon, et qu'il en faut prendre quelquefois de pur, et très souvent de mêlé avec de l'eau, en l'avalant lentement et goutte à goutte; ne point boire trop frais, ni de vin que fort trempé; du reste vous tenir l'esprit toujours gai. Voilà à-peu-près le conseil (1) que M. Menjot me donnoit autrefois. M. Dodart approuve beaucoup votre lait d'ânesse, mais beaucoup plus encore ce que vous dites de la vertu M.... Il ne la croit nullement propre à votre mal, et assure même qu'elle y seroit très nuisible. Il m'ordonne presque toujours les mêmes choses pour mon mal de gorge, qui va toujours son même train; et il me conseille un régime qui peut-être me pourra guérir dans deux ans, mais qui infailliblement me rendra dans deux mois de la taille dont vous voyez qu'est M. Dodart lui-même (2). M. Félix étoit présent à toutes ces ordonnances, qu'il a fort approuvées; et il a aussi demandé des remedes pour sa santé, se croyant le plus malade de nous trois. Je vous ai mandé qu'il avoit visité la boucherie de Châlons. Il est à l'heure que je vous parle au marché, où il m'a dit qu'il avoit rencontré ce matin des écrevissesde fort bonne mine. Le voyage est prolongé de trois jours, et on demeurera ici jusqu'à lundi prochain. Le prétexte est la rougeole de

---

(1) Il racontoit, quand il vouloit rire, qu'un médecin, lui ayant défendu de boire du vin, de manger de la viande, de lire, et de s'appliquer à la moindre chose, ajouta : *Du reste, réjouissez-vous.*

(2) Le pere du premier médecin du roi. Il étoit extrêmement maigre.

M. le comte de Toulouse; mais le vrai est apparemment que le roi a pris goût à la conquête, et qu'il n'est pas fâché de l'examiner tout à loisir. Il a déja considéré toutes les fortifications l'une après l'autre, et est entré jusques dans les contre-mines du chemin couvert, qui sont fort belles, et sur-tout a été fort aise de voir ces fameuses redoutes entre les deux chemins couverts, lesquelles ont tant donné de peine à M. de Vauban. Aujourd'hui le roi va examiner la circonvallation, c'est-à-dire faire un tour de sept ou huit lieues. Je ne vous fais point le détail de tout ce qui m'a paru ici de merveilleux; qu'il vous suffise que je vous en rendrai bon compte quand nous nous verrons, et que je vous ferai peut-être concevoir les choses comme si vous y aviez été. M. de Vauban a été ravi de me voir, et, ne pouvant pas venir avec moi, m'a donné un ingénieur qui m'a mené par-tout. Il m'a aussi abouché avec M. d'Espagne, gouverneur de Thionville, qui se signala tant à Saint-Godard, et qui m'a fait souvenir qu'il avoit souvent bu avec moi à l'auberge de M. Poignant, et que nous étions, Poignant et moi, fort agréables avec feu M. de Bernage, évêque de Grasse. Sérieusement, ce M. d'Espagne est un fort galant homme, et il m'a paru un grand air de vérité dans tout ce qu'il m'a dit de ce combat de Saint-Godard. Mais, mon cher monsieur, cela ne s'accorde ni avec M. de Montecuculli, ni avec M. de Bissy, ni avec M. de la Feuillade; et je vois bien que la vérité qu'on nous demande tant est bien plus difficile à trouver qu'à écrire. J'ai vu aussi M. de Charuel, qui étoit intendant à Gigeri. Celui-ci sait apparemment la vérité, mais il se serre les levres tant qu'il peut de peur de la dire; et j'ai eu à-peu-près la même peine à lui tirer quelques mots de la bouche que Trivelin en avoit à en tirer de Scaramouche, musicien begue. M. de Gourville arriva

hier, et tout en arrivant me demanda de vos nouvelles. Je ne finirois point si je vous nommois tous les gens qui m'en demandent tous les jours avec amitié; M. de Chevreuse, entre autres, M. de Noailles, monseigneur le Prince, que je devrois nommer le premier; surtout M. Moreau notre ami, et M. Roze; ce dernier avec des expressions fortes, vigoureuses, et qu'on voit bien en vérité qui partent du cœur. Je fis hier grand plaisir à M. de Termes de lui dire le souvenir que vous aviez de lui. M. de Rheims, M. le président de Mesmes, et M. le cardinal de Furstemberg, sont toujours ici, et mettent le roi en bonne humeur.

DU MEME.

Au camp devant Mons, le 3 avril.

On nous avoit trop tôt mandé la prise de l'ouvrage à cornes : il ne fut attaqué pour la premiere fois qu'avant-hier; encore fut-il abandonné un moment après par les grenadiers du régiment des gardes, qui s'épouvanterent mal-à-propos, et que leurs officiers ne purent retenir, même en leur présentant l'épée nue comme pour les percer. Le lendemain, qui étoit hier, sur les neuf heures du matin, on recommença une autre attaque avec beaucoup plus de précaution que la précédente : on choisit pour cela huit compagnies de grenadiers tant du régiment du roi que d'autres régiments, qui tous méprisent fort les soldats des gardes, qu'ils appellent des pierrots. On commanda aussi cent cinquante mousquetaires des deux compagnies pour soutenir les grenadiers. L'attaque se fit avec une vigueur extraordinaire, et dura trois bons quarts-d'heure; car les ennemis se défendirent en fort braves gens, et quelques uns d'entre eux se col-

leterent même avec quelques uns de nos officiers. Mais comment auroient-ils pu faire? pendant qu'ils étoient aux mains, tout notre canon tiroit sans discontinuer sur les deux demi-lunes qui devoient les couvrir, et d'où, malgré cette tempête de canon, on ne laissa pourtant pas de faire un feu épouvantable; nos bombes tomboient aussi à tous moments sur ces demi-lunes, et sembloient les renverser sens dessus dessous. Enfin nos gens demeurerent les maîtres, et s'établirent de maniere qu'on n'a pas même osé depuis les inquiéter. Nous y avons bien perdu deux cents hommes, entre autres huit ou dix mousquetaires, du nombre desquels étoit le fils de M. le prince de Courtenai, qui a été trouvé mort dans la palissade de la demi-lune. Car quelques mousquetaires pousserent jusques dans cette demi-lune, malgré la défense expresse de M. de Vauban et de M. de Maupertuis, croyant faire sans doute la même chose qu'à Valenciennes. Ils furent obligés de revenir fort vîte sur leurs pas; et c'est là que la plupart furent tués ou blessés. Les grenadiers, à ce que dit M. de Maupertuis lui-même, ont été aussi braves que les mousquetaires: de huit capitaines il y en a eu sept tués ou blessés. J'ai retenu cinq ou six actions ou paroles de simples grenadiers dignes d'avoir place dans l'histoire, et je vous les dirai quand nous nous reverrons. M. de Château-villain, fils de M. le grand trésorier de Pologne, étoit à tout, et est un des hommes de l'armée le plus estimé. La Chesnaye a aussi fort bien fait. Je vous les nomme tous deux, parceque vous les connoissez particulièrement; mais je ne vous puis dire assez de bien du premier, qui joint beaucoup d'esprit à une fort grande valeur. Je voyois toute l'attaque fort à mon aise, d'un peu loin à la vérité, mais j'avois de fort bonnes lunettes, que je ne pouvois presque tenir fermes, tant le cœur me battoit à voir

tant de si braves gens dans le péril. On fit une suspension pour retirer les morts de part et d'autre. On trouva de nos mousquetaires morts dans le chemin couvert de la demi-lune. Deux mousquetaires blessés s'étoient couchés parmi ces morts de peur d'être achevés : ils se leverent tout-à-coup sur leurs pieds pour s'en revenir avec les morts qu'on remportoit ; mais les ennemis prétendirent qu'ayant été trouvés sur leur terrain ils devoient demeurer prisonniers. Notre officier ne put pas en disconvenir ; mais il voulut au moins donner de l'argent aux Espagnols afin de faire traiter ces deux mousquetaires. Les Espagnols répondirent : « Ils seront mieux traités parmi « nous que parmi vous, et nous avons de l'argent « plus qu'il n'en faut pour nous et pour eux ». Le gouverneur fut un peu plus incivil; car M. de Luxembourg lui ayant envoyé une lettre par un tambour pour s'informer si le chevalier d'Estrade, qui s'est trouvé perdu, n'étoit point du nombre des prisonniers qui ont été faits dans ces deux actions, le gouverneur ne voulut ni lire la lettre ni voir le tambour.

On a pris aujourd'hui deux manieres de paysans qui étoient sortis de la ville avec des lettres pour M. de Castanaga : ces lettres portoient que la place ne pouvoit plus tenir que cinq ou six jours. En récompense, comme le roi regardoit de la tranchée tirer nos batteries, un homme, qui apparemment étoit quelque officier ennemi, déguisé en soldat avec un simple habit gris, est sorti à la vue du roi de notre tranchée, et traversant jusqu'à une demi-lune des ennemis, s'est jeté dedans, et on a vu deux des ennemis venir au-devant de lui pour le recevoir. J'étois aussi dans la tranchée dans ce temps-là, et je l'ai conduit de l'œil jusques dans la demi-lune. Tout le monde a été surpris au dernier point de son im-

pudence: mais vraisemblablement il n'empêchera pas la place d'être prise dans cinq ou six jours. Toute la demi-lune est presque éboulée, et les remparts de ce côté-là ne tiennent plus à rien: on n'a jamais vu un tel feu d'artillerie. Quoique je vous dise que j'ai été dans la tranchée, n'allez pas croire que j'aie été dans aucun péril; les ennemis ne tiroient plus de ce côté-là, et nous étions tous, ou appuyés sur le parapet, ou debout sur le revers de la tranchée. Mais j'ai couru d'autres périls, que je vous conterai en riant quand nous serons de retour.

Je suis, comme vous, tout consolé de la réception de F.... M. Roze partit fâché de voir, dit-il, l'académie *in pejus ruere*. Il vous fait ses baisemains avec des expressions très fortes, à son ordinaire. M. de Cavoie et quantité de nos communs amis m'ont chargé aussi de vous en faire. Voilà, ce me semble, une assez longue lettre; mais j'ai les pieds chauds, et je n'ai guere de plus grand plaisir que de causer avec vous. Je crois que le nez a saigné au prince d'Orange, et il n'est tantôt plus fait mention de lui. Vous me ferez un extrême plaisir de m'écrire, quand cela vous fera aussi quelque plaisir. Je vous prie de faire mes baisemains à M. de la Chapelle. Ayez la bonté de mander à ma femme que vous avez reçu de mes nouvelles.

J'ai oublié de vous dire que pendant que j'étois sur le mont Pagnotte à regarder l'attaque, le R. P. de la Chaise étoit dans la tranchée, et même fort près de l'attaque, pour la voir plus distinctement. J'en parlois hier au soir à son frere, qui me dit tout naturellement: « Il se fera tuer un de ces jours ». Ne dites rien de cela à personne, car on croiroit la chose inventée, et elle est très vraie et très sérieuse.

DU MEME.

Au camp de Gévries, le 21 mai.

Il faut que j'aime M. Vigan autant que je fais pour ne lui pas vouloir beaucoup de mal du contretemps dont il a été cause. Si je n'avois pas eu des embarras tels que vous pouvez vous imaginer, je vous aurois été chercher à Auteuil. Je ne vous ai pas écrit pendant le chemin, parceque j'étois chagrin au dernier point d'un vilain clou qui m'est venu au menton, qui m'a fait de fort grandes douleurs, jusqu'à me donner la fievre deux jours et deux nuits. Il est percé, Dieu merci, et il ne me reste plus qu'un emplâtre qui me défigure, et dont je me consolerois volontiers, sans toutes les questions importunes que cela m'attire à tout moment.

Le roi fit hier la revue de son armée et de celle de M. de Luxembourg. C'étoit assurément le plus grand spectacle qu'on ait vu depuis plusieurs siecles. Je ne me souviens point que les Romains en aient vu un tel; car leurs armées n'ont guere passé, ce me semble, quarante, ou tout au plus cinquante mille hommes; et il y avoit hier six-vingts mille hommes ensemble sur quatre lignes. Comptez qu'à la rigueur il n'y avoit pas là-dessus trois mille hommes à rabattre. Je commençai à onze heures du matin à marcher; j'allai toujours au grand pas de mon cheval, et je ne finis qu'à huit heures du soir; enfin on étoit deux heures à aller du bout d'une ligne à l'autre. Mais si on n'a jamais vu tant de troupes ensemble, assurez-vous que jamais on n'en a vu de si belles. Je vous rendrois un fort bon compte des deux lignes de l'armée du roi, et de la premiere de l'armée de M. de

Luxembourg; mais quant à la seconde ligne, je ne vous en puis parler que sur la foi d'autrui; j'étois si las, si ébloui de voir briller des épées et des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes et des timbales, qu'en vérité je me laissois conduire par mon cheval sans plus avoir d'attention à rien, et j'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyois eussent été chacun dans leur chaumiere, ou dans leur maison, avec leurs femmes et leurs enfants, et moi dans ma rue des Maçons avec ma famille. Vous avez peut-être trouvé dans les poëmes épiques les revues d'armée fort longues et fort ennuyeuses; mais celle-ci m'a paru tout autrement longue, et même, pardonnez-moi cette espece de blasphême, plus lassante que celle de la Pucelle. J'étois au retour à-peu-près dans le même état que nous étions vous et moi dans la cour de l'abbaye de Saint-Amand. A cela près, je ne fus jamais si charmé et si étonné que je le fus de voir une puissance si formidable. Vous jugez bien que tout cela nous prépare de belles matieres. On m'a donné un ordre de bataille des deux armées: je vous l'aurois volontiers envoyé; mais il y en a ici mille copies, et je ne doute pas qu'il y en ait bientôt autant à Paris. Nous sommes ici campés le long de la Trouille, à deux lieues de Mons. M. de Luxembourg est campé près de Binche, partie sur le ruisseau qui passe aux Estives, et partie sur la Haisne, où ce ruisseau tombe. Son armée est de 66 bataillons, et de 209 escadrons; celle du roi, de 46 bataillons, et 90 escadrons. Vous voyez par-là que celle de M. de Luxembourg occupoit bien plus de terrain que celle du roi. Son quartier-général, j'entends celui de M. de Luxembourg, est à Thieusies. Vous trouverez tous ces villages dans la carte. L'une et l'autre se mettent en marche demain. Je pourrai bien n'être pas en état de vous écrire de cinq ou six jours;

c'est pourquoi je vous écris aujourd'hui une si longue lettre. Ne trouvez point étrange le peu d'ordre que vous y trouverez : je vous écris au bout d'une table environnée de gens qui raisonnent de nouvelles, et qui veulent à tous moments que j'entre dans la conversation. Il vint hier de Bruxelles un rendu, qui dit que M. le prince d'Orange assembloit quelques troupes à Anderleck, qui en est à trois quarts de lieue. On demanda au rendu ce qu'on disoit à Bruxelles; il répondit qu'on y étoit fort en repos, parcequ'on étoit persuadé qu'il n'y avoit à Mons qu'un camp volant, que le roi n'étoit point en Flandres, et que M. de Luxembourg étoit en Italie.

Je ne vous dis rien de la marine; vous êtes à la source, et nous ne savons qu'après vous. Vraisemblablement j'aurai bientôt de plus grandes choses à vous mander qu'une revue, quelque grande et quelque magnanime qu'elle ait été. M. de Cavoie vous baise les mains. Je ne sais ce que je ferois sans lui; il faudroit en vérité que je renonçasse aux voyages et au plaisir de voir tout ce que je vois. M. de Luxembourg, dès le premier jour que nous arrivâmes, envoya dans notre écurie un des plus commodes chevaux de la sienne pour m'en servir pendant la campagne. Vous n'avez jamais vu un homme de cette bonté et de cette magnificence. Il est encore plus à ses amis, et plus aimable à la tête de sa formidable armée, qu'il n'est à Paris et à Versailles. Je vous nommerois au contraire certaines gens qui ne sont pas reconnoissables en ce pays-ci, et qui, tout embarrassés de la figure qu'ils y font, sont à-peu-près comme vous dépeigniez le pauvre M. Jannart quand il commençoit une courante. Adieu, mon cher monsieur. Voilà bien du verbiage, mais je vous écris au courant de ma plume, et me laisse entraîner au plaisir que j'ai de causer avec vous comme si j'étois dans vos allées d'Auteuil.

Je vous prie de vous souvenir de moi dans la petite académie, et d'assurer M. de Pontchartrain de mes très humbles respects. Faites aussi mille compliments pour moi à M. de la Chapelle. Je prévois qu'il aura bientôt matiere à des types plus magnifiques qu'il n'en a encore imaginé. Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et forcez votre paresse. Pendant que j'essuie de longues marches et des campements fort incommodes, serez-vous fort à plaindre quand vous n'aurez que la fatigue d'écrire des lettres bien à votre aise dans votre cabinet ?

DU MEME.

Du camp de Gévries, le 22 mai.

Comme j'étois fort interrompu hier en vous écrivant, je fis une grande faute dans ma lettre, dont je ne m'apperçus que lorsqu'on l'eut portée à la poste : au lieu de vous dire que le quartier principal de M. de Luxembourg étoit aux hautes Estives, je vous marquai qu'il étoit à Thieusies, qui est un village à plus de trois ou quatre lieues de là, et où il devoit aller camper en partant des Estives, ce qu'on m'avoit dit ; on parloit même de cela autour de moi pendant que j'écrivois. J'ai donc cru que je vous ferois plaisir de vous détromper, et qu'il valoit mieux qu'il vous en coûtât un petit port de lettre, que quelque grosse gageure où vous pourriez vous engager mal-à-propos ou contre M. de la Chapelle ou contre M. Hessein. J'ai sur-tout pâli quand j'ai songé au terrible inconvénient qui arriveroit si ce dernier avoit quelque avantage sur vous ; car je me souviens du bois qu'il mettoit à la droite opiniâtrément malgré tous les serments et toute la raison de M. de Guilleragues,

qui en pensa devenir fou. Dieu vous garde d'avoir jamais tort contre un tel homme!

Je monte en carrosse pour aller à Mons, où M. de Vauban m'a promis de me faire voir les nouveaux ouvrages qu'il y a faits. J'y allai l'autre jour dans ce même dessein; mais je souffrois alors tant de mal que je ne songeai qu'à m'en revenir au plus vîte.

DU MEME.

Au camp devant Namur, le 3 juin.

J'ai été si troublé depuis huit jours de la petite vérole de mon fils, que j'appréhendois qui ne fût fort dangereuse, que je n'ai pas eu le courage de vous mander aucunes nouvelles. Le siege a bien avancé durant ce temps-là, et nous sommes à l'heure qu'il est au corps de la place. Il n'a point fallu pour cela détourner la Meuse, comme vous m'écrivez qu'on le disoit à Paris, ce qui seroit une étrange entreprise; on n'a pas même eu besoin d'appeler les mousquetaires, ni d'exposer beaucoup de braves gens. M. de Vauban, avec son canon et ses bombes, a fait lui seul toute l'expédition. Il a trouvé des hauteurs en-deçà et au-delà de la Meuse, où il a placé ses batteries. Il a conduit sa principale tranchée dans un terrain assez resserré entre des hauteurs et une espece d'étang d'un côté, et la Meuse de l'autre. En trois jours il a poussé son travail jusqu'à un petit ruisseau qui coule au pied de la contrescarpe, et s'est rendu maître d'une petite contre-garde revêtue qui étoit en-deçà de la contrescarpe; et de là, en moins de seize heures, a emporté tout le chemin couvert qui étoit garni de plusieurs rangs de palissades, a comblé un fossé large de dix toises et profond de huit pieds, et s'est logé

dans une demi-lune qui étoit au-devant de la courtine, entre un demi-bastion qui est sur le bord de la Meuse à la gauche des assiégeants, et un bastion qui est à leur droite : en telle sorte que cette place si terrible, en un mot Namur, a vu tous ses dehors emportés dans le peu de temps que je vous ai dit, sans qu'il en ait coûté au roi plus de trente hommes. Ne croyez pas pour cela qu'on ait eu affaire à des poltrons. Tous ceux de nos gens qui ont été à ces attaques sont étonnés du courage des assiégés. Mais vous jugerez de l'effet terrible du canon et des bombes quand je vous dirai, sur le rapport d'un officier espagnol qui fut pris hier dans les dehors, que notre artillerie leur a tué en deux jours douze cents hommes. Imaginez-vous trois batteries qui se croisent, et qui tirent continuellement sur de pauvres gens qui sont vus d'en haut et de revers, et qui ne peuvent pas trouver un seul coin où ils soient en sûreté. On dit qu'on a trouvé les dehors tout pleins de corps dont le canon a emporté les têtes comme si on les avoit coupées avec des sabres. Cela n'empêche pas que plusieurs de nos gens n'aient fait des actions de grande valeur. Les grenadiers du régiment des gardes-françoises, et ceux des gardes-suisses se sont entre autres extrêmement distingués. On raconte plusieurs actions particulieres, que je vous redirai quelque jour, et que vous entendrez avec plaisir. Mais en voici une que je ne puis différer de vous dire, et que j'ai ouï conter au roi même. Un soldat du régiment des Fusiliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion ; un coup de canon vint qui emporta son gabion : aussitôt il en alla poser à la même place un autre, qui fut sur-le-champ emporté par un autre coup de canon. Le soldat, sans rien dire, en prit un troisieme et l'alla poser ; un troisieme coup de canon emporta le troisieme gabion. Alors

le soldat rebuté se tint en repos; mais son officier lui commanda de ne point laisser cet endroit sans gabion. Le soldat dit: « J'irai, mais j'y serai tué ». Il y alla, et, en posant son quatrieme gabion, eut le bras fracassé d'un coup de canon. Il revint soutenant son bras pendant avec l'autre bras, et se contenta de dire à son officier: « Je l'avois bien dit ». Il fallut lui couper le bras qui ne tenoit presque à rien. Il souffrit cela sans desserrer les dents, et, après l'opération, dit froidement: « Je suis donc hors d'état « de travailler; c'est maintenant au roi à me nourrir ». Je crois que vous me pardonnerez le peu d'ordre de cette narration, mais assurez-vous qu'elle est fort vraie. M. de Cavoie me presse d'achever ma lettre. Je vous dirai donc en deux mots pour l'achever qu'apparemment la ville sera prise en deux jours. Il y a déja une grande breche au bastion, et même un officier vient, dit-on, d'y monter avec deux ou trois soldats, et s'en est revenu parcequ'il n'étoit point suivi, et qu'il n'y avoit encore aucun ordre pour cela. Vous jugez bien que ce bastion ne tiendra guere; après quoi il n'y a plus que la vieille enceinte de la ville, où les assiégés ne nous attendront pas: mais vraisemblablement la garnison laissera faire la capitulation aux bourgeois et se retirera dans le château, qui ne fait pas plus de peur à M. de Vauban que la ville. M. le prince d'Orange n'a point encore marché, et pourra bien marcher trop tard. Nous attendons avec impatience des nouvelles de la mer. Je ne suis point surpris de tout ce que vous me mandez du gouverneur qui a fait déserter votre assemblée à son pupille. J'ai ri de bon cœur de l'embarras où vous êtes sur le rang où vous devez placer M. de Richesource. Ce que vous dites des esprits médiocres est fort vrai, et m'a frappé il y a long-temps dans votre Poétique. M. de Cavoie vous fait mille baisemains, et M. Roze

aussi, qui m'a confié les grands dégoûts qu'il avoit de l'académie, jusqu'à méditer même d'y faire retrancher les jetons, s'il n'étoit, dit-il, retenu par la charité. Croyez-vous que les jetons durent beaucoup s'il ne tient qu'à la charité de M. Rose qu'ils ne soient retranchés? Adieu, monsieur. Je vous conseille d'écrire un mot à M. le contrôleur-général lui-même, pour le prier de vous faire mettre sur l'état de distribution; et cela sera fait aussitôt. Vous êtes pourtant en fort bonnes mains, puisque M. de Bie a promis de vous faire payer: c'est le plus honnête homme qui se soit jamais mêlé de finance. Mes compliments à M. de la Chapelle.

DU MEME.

Au camp près de Namur, le 15 juin.

Je ne vous ai point écrit sur l'attaque d'avant-hier. Je suis accablé des lettres qu'il me faut écrire à des gens beaucoup moins raisonnables que vous, et à qui il faut faire des réponses bien malgré moi. Je crois que vous n'aurez pas manqué de relations: ainsi, sans entrer dans des détails ennuyeux, je vous manderai succinctement ce qui m'a le plus frappé dans cette action. Comme la garnison est au moins de six mille hommes, le roi avoit pris de fort grandes précautions pour ne pas manquer son entreprise. Il s'agissoit de leur enlever une redoute et un retranchement de plus de quatre cents toises de long, d'où il sera fort facile de foudroyer le reste de leurs ouvrages qui couvrent le château de ce côté-là. Ainsi le roi, outre les sept bataillons de tranchée, avoit commandé deux cents de ses mousquetaires, cent cinquante grenadiers à cheval, et quatorze compagnies d'au-

tre grenadiers, avec mille ou douze cents travailleurs pour le logement qu'on vouloit faire ; et pour mieux intimider les ennemis, il fit paroître tout-à-coup sur la hauteur la brigade de son régiment, qui est encore composée de six bataillons. Il étoit là en personne à la tête de son régiment, et donnoit ses ordres à la demi-portée du mousquet. Il avoit seulement devant lui trois gabions, que le comte de Fiesque, qui étoit son aide-de-camp de jour, avoit fait poser pour le couvrir. Mais ces gabions, presque tout pleins de pierres, étoient la plus dangereuse défense du monde ; car un coup de canon qui eût donné dedans auroit fait un beau massacre de tous ceux qui étoient derriere. Néanmoins un de ces gabions sauva peut-être la vie au roi, ou à Monseigneur, ou à Monsieur, qui tous deux étoient à ses côtés ; car il rompit le coup d'une balle de mousquet qui venoit droit au roi, et qui, en se détournant un peu, ne fit qu'une contusion au bras de M. le comte de Toulouse, qui étoit, pour ainsi dire, dans les jambes du roi. Mais pour revenir à l'attaque, elle se fit dans un ordre merveilleux. Il n'y eut pas jusqu'aux mousquetaires qui ne firent pas un pas plus qu'on ne leur avoit commandé. A la vérité M. de Maupertuis, qui marchoit à leur tête, leur avoit déclaré que si quelqu'un osoit passer devant, il le tueroit. Il n'y en eut qu'un seul qui, ayant osé désobéir et passer devant lui, il le porta par terre de deux coups de sa pertuisane, qui ne le blesserent pourtant point. On a fort loué la sagesse de M. de Maupertuis. Mais il faut vous dire aussi deux traits de M. de Vauban, que je suis assuré qui vous plairont. Comme il connoît la chaleur du soldat dans ces sortes d'occasions, il leur avoit dit : « Mes enfants, on ne vous défend pas de poursuivre « les ennemis quand ils s'enfuiront, mais je ne veux

« pas que vous alliez vous faire échigner mal-à-propos « sur la contrescarpe de leurs autres ouvrages. Je « retiens donc à mes côtés cinq tambours, pour vous « rappeler quand il sera temps ; dès que vous les « entendrez, ne manquez pas de revenir chacun à « vos postes ». Cela fut fait comme il l'avoit concerté. Voilà pour la premiere précaution. Voici la seconde. Comme le retranchement qu'on attaquoit avoit un fort grand front, il fit mettre sur notre tranchée des especes de jalons, vis-à-vis desquels chaque corps devoit attaquer et se loger pour éviter la confusion ; et la chose réussit à merveilles. Les ennemis ne soutinrent point, et n'attendirent pas même nos gens : ils s'enfuirent après qu'ils eurent fait une seule décharge, et ne tirerent plus que de leurs ouvrages à cornes. On en tua bien quatre ou cinq cents ; entre autres un capitaine espagnol, fils d'un grand d'Espagne, qu'on nomme le comte de Lemnos. Celui qui le tua étoit un des grenadiers à cheval nommé Sans-raison. Voilà un vrai nom de grenadier. L'Espagnol lui demanda quartier, et lui promit cent pistoles, lui montrant même sa bourse, où il y en avoit trente-cinq. Le grenadier, qui venoit de voir tuer le lieutenant de sa compagnie, qui étoit un fort brave homme, ne voulut point faire de quartier et tua son Espagnol. Les ennemis envoyerent demander le corps, qui leur fut rendu, et le grenadier Sans-raison rendit aussi les trente-cinq pistoles qu'il avoit prises au mort, en disant : « Tenez, voilà son argent, dont je ne veux « point ; les grenadiers ne mettent la main sur les gens « que pour les tuer ». Vous ne trouverez point peut-être ces détails dans les relations que vous lirez ; et je m'assure que vous les aimerez bien autant qu'une supputation exacte du nom des bataillons, et de chaque compagnie des gens détachés, ce que M. l'abbé Dangeau ne manqueroit pas de rechercher très cu-

reusement. Je vous ai parlé du lieutenant de la compagnie des grenadiers qui fut tué, et dont Sans-raison vengea la mort. Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir qu'on lui trouva un cilice sur le corps. Il étoit d'une piété singuliere, et avoit même fait ses dévotions le jour d'auparavant, respecté de toute l'armée pour sa valeur, accompagnée d'une douceur et d'une sagesse merveilleuse. Le roi l'estimoit beaucoup, et a dit, après sa mort, que c'étoit un homme qui pouvoit prétendre à tout. Il s'appeloit Roquevert. Croyez-vous que frere Roquevert ne valoit pas bien frere Muce? Et si M. de la Trappe l'avoit connu, auroit-il mis dans la vie de frere Muce que les grenadiers font profession d'être les plus grands scélérats du monde? Effectivement, on dit que dans cette compagnie il y a des gens fort réglés. Pour moi je n'entends guere de messe dans le camp qui ne soit servie par quelque mousquetaire, et où il n'y en ait quelqu'un qui communie, et cela de la maniere du monde la plus édifiante.

Je ne vous dis rien de la quantité de gens qui reçurent des coups de mousquet, ou des contusions tout auprès du roi : tout le monde le sait, et je crois que tout le monde en frémit. M. le Duc étoit lieutenant-général de jour, et y fit à la Condé, c'est tout dire. M. le Prince, dès qu'il vit que l'action alloit commencer, ne put s'empêcher de courir à la tranchée et de se mettre à la tête de tout. En voilà bien assez pour un jour. Je ne puis pourtant finir sans vous dire un mot de M. de Luxembourg. Il est toujours vis-à-vis des ennemis, la Méhaigne entre deux, qu'on ne croit pas qu'ils osent passer. On lui amena avant-hier un officier espagnol, qu'un de nos partis avoit pris, et qui s'étoit fort bien battu. M. de Luxembourg, lui trouvant de l'esprit, lui dit : « Vous autres Espagnols, je sais que vous faites la guerre

« en honnêtes gens, et je la veux faire avec vous de « même ». Ensuite il le fit dîner avec lui, puis lui fit voir toute son armée. Après quoi il le congédia, en lui disant : « Je vous rends votre liberté ; allez trou- « ver M. le prince d'Orange, et dites-lui ce que vous « avez vu ». On a su aussi, par un rendu, qu'un de nos soldats s'étant allé rendre aux ennemis, le prince d'Orange lui demanda pourquoi il avoit quitté l'armée de M. de Luxembourg : « C'est, dit le soldat, « qu'on y meurt de faim ; mais, avec tout cela, ne « passez pas la riviere, car assurément ils vous bat- « tront ». Le roi envoya hier six mille sacs d'avoine et cinq cents bœufs à l'armée de M. de Luxembourg ; et quoi qu'ait dit le déserteur, je vous puis assurer qu'on y est fort gai, et qu'il s'en faut bien qu'on y meure de faim. Le général a été trois jours sans monter à cheval, passant le jour à jouer dans sa tente. Le roi a eu nouvelle aujourd'hui que le baron de Serclas, avec cinq ou six mille chevaux de l'armée du prince d'Orange, avoit passé la Meuse à Huy, comme pour venir inquiéter le quartier de M. de Boufflers. Le roi prend ses mesures pour le bien recevoir.

Adieu, monsieur. Je vous manderai une autre fois des nouvelles de la vie que je mene, puisque vous en voulez savoir. Faites, je vous prie, part de cette lettre à M. de la Chapelle, si vous trouvez qu'elle en vaille la peine. Vous me ferez même beaucoup de plaisir de l'envoyer à ma femme quand vous l'aurez lue ; car je n'ai pas le temps de lui écrire, et cela pourra réjouir elle et mon fils. On est fort content de M. de Bonrepaux. J'ai écrit à M. de Pontchartrain le fils par le conseil de M. de la Chapelle. Une page de compliments m'a plus coûté cinq cents fois que les huit pages que je vous viens d'écrire. Adieu, monsieur. Je vous envie bien votre beau

temps d'Auteuil, car il fait ici le plus horrible temps du monde.

Je vous ai vu rire assez volontiers de ce que le vin fait quelquefois faire aux ivrognes. Hier un boulet de canon emporta la tête d'un de nos Suisses dans la tranchée. Un autre Suisse son camarade, qui étoit auprès, se mit à rire de toute sa force, en disant: « Oh! oh! cela est plaisant; il reviendra sans tête « dans le camp. »

On a fait aujourd'hui trente prisonniers de l'armée du prince d'Orange, et ils ont été pris par un parti de M. de Luxembourg. Voici la disposition de l'armée des ennemis. M. de Baviere a la droite avec des Brandebourgeois et autres Allemands. M. de Valdeck est au corps de bataille avec les Hollandois; et le prince d'Orange, avec les Anglois, est à la gauche. J'oubliois de vous dire que quand M. le comte de Toulouse reçut son coup de mousquet on entendit le bruit de la balle, et le roi demanda si quelqu'un étoit blessé. « Il me semble, dit en souriant le jeune « prince, que quelque chose m'a touché ». Cependant la contusion étoit assez grosse, et j'ai vu la marque de la balle sur le galon de la manche, qui étoit tout noirci comme si le feu y avoit passé. Adieu, monsieur. Je ne saurois me résoudre à finir quand je suis avec vous.

En fermant ma lettre j'apprends que la présidente Barantin, qui avoit épousé M. de Courmaillon, ingénieur, a été pillée par un parti de Charleroi. Ils lui ont pris ses chevaux de carrosse et sa cassette, et l'ont laissée dans le chemin à pied. Elle venoit pour être auprès de son mari, qui avoit été blessé. Il est mort.

AU MEME.

Au camp près de Namur, le 24 juin.

Je laisse à M. de Valincourt le soin de vous écrire la prise du château neuf. Voici seulement quelques circonstances qu'il oubliera peut-être dans sa relation. Ce château neuf est appelé autrement le Fort Guillaume, parceque c'est le prince d'Orange qui ordonna l'année passée de le faire construire, et qui avança pour cela dix mille écus de son argent. C'est un grand ouvrage à cornes, avec quelques redans dans le milieu de la courtine, selon que le terrain le demandoit: il est situé de telle sorte que plus on approche moins on le découvre; et depuis huit ou dix jours que notre canon le battoit il n'y avoit fait qu'une très petite breche à passer deux hommes, et il n'y avoit pas une palissade du chemin couvert qui fût rompue. M. de Vauban a admiré lui-même la beauté de cet ouvrage. L'ingénieur qui l'a tracé et qui a conduit tout ce qu'on y a fait est un Hollandois nommé Cohorn. Il s'étoit enfermé dedans pour le défendre, et y avoit même fait creuser le fossé, disant qu'il s'y vouloit enterrer. Il en sortit hier avec la garnison, blessé d'un éclat de bombe. M. de Vauban a eu la curiosité de le voir, et, après lui avoir donné beaucoup de louanges, lui a demandé s'il jugeoit qu'on eût pu l'attaquer mieux qu'on n'a fait. L'autre fit réponse que, si on l'eût attaqué dans les formes ordinaires et en conduisant une tranchée devant la courtine et les demi-bastions, il se seroit encore défendu plus de quinze jours, et qu'il nous en auroit coûté bien du monde; mais que de la maniere dont on l'avoit embrassé de toutes parts il avoit

fallu se rendre. La vérité est que notre tranchée est quelque chose de prodigieux, embrassant à-la-fois plusieurs montagnes et plusieurs vallées, avec une infinité de détours et de retours, autant presque qu'il y a de rues à Paris. Les gens de la cour commençoient à s'ennuyer de voir si long-temps remuer la terre. Mais enfin il s'est trouvé que, dès que nous avons attaqué la contrescarpe, les ennemis, qui craignoient d'être coupés, ont abandonné dans l'instant tout leur chemin couvert; et, voyant dans leur ouvrage vingt de nos grenadiers qui avoient grimpé par un petit endroit où on ne pouvoit monter qu'un à un, ils ont aussitôt battu la chamade. Ils étoient encore quinze cents hommes, tous gens bien faits s'il y en a au monde. Le principal officier qui les commandoit, nommé M. de Vimbergue, est âgé de près de quatre-vingts ans. Comme il étoit d'ailleurs fort incommodé des fatigues qu'il a souffertes depuis quinze jours, et qu'il ne pouvoit plus marcher, il s'étoit fait porter sur la petite breche que notre canon avoit faite, résolu d'y mourir l'épée à la main. C'est lui qui a fait la capitulation; et il y a fait mettre qu'il lui seroit permis d'entrer dans le vieux château pour s'y défendre encore jusqu'à la fin du siege. Vous voyez par-là à quelles gens nous avons affaire, et que l'art et les précautions de M. de Vauban ne sont pas inutiles pour épargner bien de braves gens qui s'iroient faire tuer mal-à-propos. C'étoit encore M. le Duc qui étoit lieutenant-général de jour : et voici la troisieme affaire qui passe par ses mains. Je voudrois que vous eussiez pu entendre de quelle maniere aisée et même avec quel esprit il m'a bien voulu raconter une partie de ce que je vous mande; les réponses qu'il fit aux officiers qui le vinrent trouver pour capituler; et comme, en leur faisant mille honnêtetés, il ne laissoit pas de les intimider. On a

trouvé le chemin couvert tout plein de corps morts, sans tous ceux qui étoient à demi enterrés dans l'ouvrage. Nos bombes ne les laissoient pas respirer : ils voyoient sauter à tout moment en l'air leurs camarades, leurs valets, leur pain, leur vin, et étoient si las de se jeter par terre, comme on fait quand il tombe une bombe, que les uns se tenoient debout, au hasard de ce qui en pourroit arriver ; les autres avoient creusé de petites niches dans des retranchements qu'ils avoient faits dans le milieu de l'ouvrage, et s'y tenoient plaqués tout le jour. Ils n'avoient d'eau que celle d'un petit trou qu'ils avoient creusé en terre, et ont passé ainsi quinze jours entiers. Le vieux château est composé de quatre autres forts, l'un derriere l'autre, et va toujours en s'étrécissant, en telle sorte que celui de ces forts qui est à l'extrémité de la montagne ne paroît pas pouvoir contenir trois cents hommes. Vous jugez bien quel fracas y feront nos bombes : heureusement nous ne craignons pas d'en manquer sitôt.

On en trouva hier chez les RR. PP. jésuites de Namur douze cents soixante toutes chargées, avec leurs amorces. Les bons peres gardoient précieusement ce beau dépôt, sans en rien dire, espérant vraisemblablement de les rendre aux Espagnols au cas qu'on nous fît lever le siege. Ils paroissoient pourtant les plus contents du monde d'être au roi ; et ils me dirent à moi-même, d'un air riant et ouvert, qu'ils lui étoient trop obligés de les avoir délivrés de ces maudits protestants qui étoient en garnison à Namur, et qui avoient fait un prêche de leurs écoles. Le roi a envoyé le P. recteur à Dole. Mais le P. de la Chaise dit lui-même que le roi est trop bon, et que les supérieurs de leur compagnie seront plus séveres que lui. Adieu, monsieur.

J'oubliois de vous dire que je vis passer les deux

ôtages que ceux du dedans de l'ouvrage à cornes envoyoient au roi : l'un avoit le bras en écharpe, l'autre la mâchoire à demi emportée, avec la tête bandée d'une écharpe noire ; le dernier est un chevalier de Malte. Je vis aussi huit prisonniers qu'on amenoit du chemin couvert : ils faisoient horreur ; l'un avoit un coup de baïonnette dans le côté, un autre un coup de mousquet dans la bouche ; les six autres avoient le visage et les mains toutes brûlées du feu qui avoit pris à la poudre qu'ils avoient dans leurs havresacs.

A SA FEMME (1).

A Cateau Cambresis, le jour de l'Ascension.

J'AVOIS commencé à vous écrire hier au soir à Saint-Quentin ; mais je fus averti que la poste étoit partie dès midi : ainsi je n'achevai point. Je viens de recevoir vos lettres, qui m'ont fait un fort grand plaisir. Je me porte bien, Dieu merci. Les garçons de M. Roche m'ont piqué mon petit cheval en deux endroits en le ferrant, dont je suis fort en colere contre eux, et avec raison. Heureusement M. de Cavoie mene avec lui un maréchal, qui en a pris soin ; et on m'assure que ce ne sera rien. Nous allons demain au Quesnoi, où on laissera les dames au camp près de Mons. L'herbe est bien courte, et je crois que les chevaux ne trouveront pas beaucoup de fourrage. Le bled est fort renchéri. Votre fermier sera

---

(1) C'est la seule lettre conservée de toutes celles qu'il lui a écrites. Comme il n'avoit rien de caché pour elle, il ne vouloit pas apparemment qu'elle gardât ses lettres.

riche, et devroit bien vous donner de l'argent, puisque vous ne l'avez point pressé de vendre son bled lorsqu'il étoit à bon marché. Le roi eut hier des nouvelles de sa flotte. Elle étoit sortie de Brest du 9 mai. On la croit maintenant à la Hogue en Normandie, et le roi d'Angleterre embarqué. On mande de Hollande que le prince d'Orange voit bien que c'est tout de bon qu'on va faire une descente, et qu'il paroît étonné. Il a envoyé en Angleterre le comte de Portland son favori, a contremandé trois régiments prêts à s'embarquer pour la Hollande; et on dit qu'il pourroit bien repasser lui-même en Angleterre. M. de Baviere est fort inquiet de la maladie du prince Clément son frere, qui est, dit-on, à l'extrémité. Il le sera bien davantage dans quatre jours lorsqu'il verra entrer dans les Pays-bas plus de cent trente mille hommes. Le roi est dans la meilleure santé du monde. Il a eu nouvelle aujourd'hui que M. le comte d'Estrées avoit brûlé ou coulé à fond quatorze vaisseaux marchands anglois sur les côtes d'Espagne, et deux vaisseaux de guerre qui les escortoient. Cela le console avec raison de la perte de deux vaisseaux de l'escadre du même comte d'Estrées qui ont péri par la tempête. Voilà d'heureux commencements. Il faut espérer que Dieu continuera de se déclarer pour nous. Faites part de ces nouvelles à M. Despréaux, à qui je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui. J'ai rencontré aujourd'hui M. Dodart pour la premiere fois : il se porte à merveilles. M. du Tartre se trémousse à son ordinaire, et a une grande épée à son côté avec un nœud magnifique : il a tout-à-fait l'air d'un capitaine. Adieu, mon cher cœur. Embrasse tes enfants pour moi; exhorte ton fils à bien étudier, et à servir Dieu. Je suis parti fort content de lui; j'espere que je le serai encore plus à mon retour. Ecris-moi souvent, ou lui. Adieu encore un coup.

A BOILEAU.

A Gembloux, le 9 juin.

J'avois commencé une grande lettre où je prétendois vous dire mon sentiment sur quelques endroits des stances (1) que vous m'avez envoyées : mais comme j'aurai le plaisir de vous revoir bientôt puisque nous nous en retournons à Paris, j'aime mieux attendre à vous dire de vive-voix tout ce que j'avois à vous mander. Je vous dirai seulement en un mot que les stances m'ont paru très belles et très dignes de celles qui les précedent, à quelque peu de répétitions près, dont vous vous êtes apperçu vous-même. Le roi fait un grand détachement de ses armées, et l'envoie en Allemagne avec Monseigneur. Il a jugé qu'il falloit profiter de ce côté-là d'un commencement de campagne qui paroît si favorable, d'autant plus que, le prince d'Orange s'opiniâtrant à demeurer sous de grosses places, et derriere des canaux et des rivieres, la guerre auroit pu devenir ici fort lente, et peut-être moins utile que ce qu'on peut faire au-delà du Rhin. Nous allons demain coucher à Namur. M. de Luxembourg demeure en ce pays-ci avec une armée capable non seulement de faire tête aux ennemis, mais même de leur donner beaucoup d'embarras. Adieu, mon cher monsieur; je me fais un grand plaisir de vous embrasser bientôt.

(1) Quelques stances de l'ode sur la prise de Namur.

AU MEME.

Au Quesnoi, le 30 mai.

Le roi fait demain ses dévotions. Je parlai hier de M. le doyen au pere de la Chaise. Il me dit qu'il avoit reçu votre lettre, me demanda des nouvelles de votre santé, et m'assura qu'il étoit fort de vos amis et de toute la famille. J'ai parlé ce matin à madame de Maintenon, et lui ai même donné une lettre que je lui avois écrite sur ce sujet, le mieux tournée que j'ai pu, afin qu'elle la pût lire au roi. M. de Chamlai, de son côté, proteste qu'il a déja fait merveilles, et qu'il a parlé de M. le doyen (1) comme de l'homme du monde qu'il estimoit le plus, et qui méritoit le mieux les graces de sa majesté. Il promet qu'il reviendra encore ce soir à la charge. Je l'ai échauffé de tout mon possible, et l'ai assuré de votre reconnoissance et de celle de M. le doyen, et de MM. Dongois. Voilà, mon cher monsieur, où la chose en est. Le reste est entre les mains du bon Dieu, qui peut-être inspirera le roi en notre faveur. Nous en saurons demain davantage.

Quant à nos ordonnances, M. de Pontchartrain me promit qu'il nous les feroit payer aussitôt après le départ du roi. C'est à vous de faire vos sollicitations, soit par M. de Pontchartrain le fils, soit par M. l'abbé Bignon. Croyez-vous que vous fissiez mal d'aller vous-même une fois chez lui ? Il est bien intentionné ; la somme est petite : enfin on m'assure qu'il

(1) L'abbé Boileau, frere de M. Despréaux. Il étoit alors doyen à Sens, et on obtint pour lui un canonicat de la Sainte-Chapelle.

faut presser, et qu'il n'y a pas un moment à perdre. Quand vous aurez arraché cela de lui, il ne vous en voudra que plus de bien. Il faudroit aussi voir ou faire voir M. de Bie, qui est le meilleur homme du monde, et qui le feroit souvenir de vous quand il fera l'état de distribution. Au reste, j'ai été obligé de dire ici, le mieux que j'ai pu, quelques uns des vers de votre satire à M. le Prince. *Nosti hominem.* Il ne parle plus d'autre chose, et il me les a redemandés plus de dix fois. M. le prince de Conti voudroit bien que vous m'envoyassiez l'histoire du lieutenant criminel dont il est sur-tout charmé. M. le Prince et lui ne font que redire les deux vers, *La mule et les chevaux au marché*, etc. Je vous conseille de m'envoyer tout cet endroit, et quelques autres morceaux détachés, si vous pouvez : assurez-vous qu'ils ne sortiront point de mes mains. M. le Prince n'est pas moins touché de ce que j'ai pu retenir de votre ode. Je ne suis point surpris de la priere que M. de Pontchartrain le fils vous a faite en faveur de F.... Je savois bien qu'il avoit beaucoup d'inclination pour lui, et c'est pour cela même que M. de la Loubere n'en a guere. Mais enfin vous avez très bien répondu; et, pour peu que F.... se reconnoisse, je vous conseillerois aussi de lui faire grace! mais, à dire vrai, il est bien tard, et la stance a fait un furieux progrès. Je n'ai pas le temps d'écrire ce matin à M. de la Chapelle. Ayez la bonté de lui dire que tout ce qu'il a imaginé et vous aussi sur l'ordre de saint Louis me paroît fort beau; mais que pour moi je voudrois simplement mettre pour type la croix même de saint Louis, et la légende, *Ordo militaris*, etc. Chercherons-nous toujours de l'esprit dans les choses qui en demandent le moins! Je vous écris tout ceci avec une rapidité épouvantable de peur que la poste ne soit partie. Il fait le plus beau

temps du monde. Le roi, qui a eu une fluxion sur la gorge, se porte bien : ainsi nous serons bientôt en campagne. Je vous écrirai plus à loisir avant que de sortir du Quesnoi.

AU MEME.

Au Quesnoi.

Vous verrez, par la lettre que j'écris à M. l'abbé Dongois, les obligations que vous avez à sa majesté. M. le doyen est chanoine de la Sainte-Chapelle, et est bien mieux encore que je n'avois demandé. Madame de Maintenon m'a chargé de vous bien faire ses baise mains. Elle mérite bien que vous lui fassiez quelque remerciement, ou du moins que vous fassiez d'elle une mention honorable qui la distingue de tout son sexe, comme en effet elle en est distinguée de toute maniere. Je suis content au dernier point de M. de Chamlai, et il faut absolument que vous lui écriviez aussi-bien qu'au pere de la Chaise, qui a très bien servi M. le doyen. Tout le monde m'a chargé ici de vous faire ses compliments, entre autres M. de Cavoie et M. de Sergnan; M. le prince de Conti même m'a témoigné prendre beaucoup de part à votre joie. Nous partons mardi matin pour aller camper sous Mons. Le roi se mettra à la tête de l'armée de M. de Boufflers; M. de Luxembourg avec la sienne nous côtoiera de fort près. Le roi envoie les dames à Maubeuge. Ainsi nous voilà à la veille des grandes nouvelles. Je vous donne le bon soir, et suis entièrement à vous.

Songez à nos ordonnances. Prenez aussi la peine de recommander à M. Dongois le petit Mercier, valet-de-chambre de madame de Maintenon. Il voudroit

avoir pour commissaire pour la conclusion de son affaire, ou M. l'abbé Brunet, ou M. l'abbé Petit. Si cela se peut faire dans les regles et sans blesser la conscience, il faudroit tâcher de lui faire avoir ce qu'il demande.

DE BOILEAU.

Paris, le 25 mars.

Je ne voyois proprement que vous pendant que vous étiez à Paris; et, depuis que vous n'y êtes plus, je ne vois plus pour ainsi dire personne. N'attendez donc pas que je vous rende nouvelles pour nouvelles, puisque je n'en sais aucune. D'ailleurs il n'est guere fait mention à Paris présentement que du siege de Mons, dont je ne crois pas vous devoir instruire. Les particularités que vous m'en avez mandées m'ont fait un fort grand plaisir. Je vous avoue pourtant que je ne saurois digérer que le roi s'expose comme il fait : c'est une mauvaise habitude qu'il a prise, dont il devroit se guérir; et cela ne s'accorde pas avec cette haute prudence qu'il fait paroître dans toutes ses autres actions. Est-il possible qu'un prince qui prend si bien ses mesures pour assiéger Mons, en prenne si peu pour la conservation de sa propre personne! Je sais bien qu'il a pour lui l'exemple des Alexandre et des César, qui s'exposoient de la sorte; mais avoient-ils raison de le faire? Je doute qu'il ait lu ce vers d'Horace, *Decipit exemplar vitiis imitabile.* Je suis ravi d'apprendre que vous êtes dans un couvent, en même cellule que M. de Cavoie; car bien que le logement soit un peu étroit, je m'imagine qu'on n'y garde pas trop étroitement les regles,

et qu'on n'y fait pas la lecture pendant le dîner, si ce n'est peut-être de lettres pareilles à la mienne. Je vous dis bien en partant que je ne vous plaignois plus, puisque vous faisiez le voyage avec un homme tel que lui, auprès duquel on trouve toutes sortes de commodités, et dont la compagnie pourroit consoler de toutes sortes d'incommodités. Et puis je vois bien qu'à l'heure qu'il est vous êtes un soldat parfaitement aguerri contre les périls et contre la fatigue. Je vois bien, dis-je, que vous allez recouvrer votre honneur à Mons, et que toutes les mauvaises plaisanteries du voyage de Gand ne tomberont plus que sur moi. M. de Cavoie a déja assez bien commencé à m'y préparer. Dieu veuille seulement que je les puisse entendre, au hasard même d'y mal répondre! Mais, à ne vous rien celer, non seulement mon mal ne finit point, mais je doute même qu'il guérisse. En récompense me voilà fort bien guéri d'ambition et de vanité. Et en vérité je ne sais si cette guérison-là ne vaut pas bien l'autre, puisqu'à mesure que les honneurs et les biens me fuient il me semble que la tranquillité me vient. J'ai été une fois à notre assemblée depuis votre départ. M. de la Chapelle ne manqua pas, comme vous vous le figurez bien, de proposer d'abord une médaille sur le siege de Mons; et j'en imaginai une sur l... etc.

DU MEME.

Auteuil, le 7 octobre.

Je vous écrivis avant-hier si à la hâte, que je ne sais si vous aurez bien conçu ce que je vous écrivois; c'est ce qui m'oblige à vous récrire aujourd'hui. Madame Racine vient d'arriver chez moi qui s'engage à vous faire tenir ma lettre. L'action de M. de Lorge est très grande et très belle; et j'ai déja reçu une lettre de M. l'abbé Renaudot qui me mande que M. de Pontchartrain veut qu'on travaille au plutôt à faire une médaille pour cette action. Je crois que cela occupe déja fort M. de la Chapelle; mais pour moi je crois qu'il sera assez à temps d'y penser vers la Saint-Martin.

Je vous mandois, le dernier jour, que j'ai travaillé à la satire des femmes pendant huit jours : cela est véritable; mais il est vrai aussi que ma fougue poétique est passée presque aussi vîte qu'elle est venue, et que je n'y pense plus à l'heure qu'il est. Je crois que, lorsque j'aurai tout amassé, il y aura bien cent vers nouveaux d'ajoutés; mais je ne sais si je n'en ôterai pas bien vingt-cinq ou trente de la description du lieutenant et de la lieutenante criminelle. C'est un ouvrage qui me tue par la multitude des transitions, qui sont, à mon sens, le plus difficile chef-d'œuvre de la poésie. Comme je m'imagine que vous avez quelque impatience d'en voir quelque chose, je veux bien vous en transcrire ici vingt ou trente vers; mais c'est à la charge que foi d'honnête homme vous ne les montrerez à ame vivante, parceque je veux être absolument maître d'en faire ce que je voudrai, et que d'ailleurs je ne sais s'ils sont encore

en l'état où ils demeureront (1). Mais afin que vous en puissiez voir la suite, je vais vous mettre à fin de l'histoire de la lieutenante de la maniere que je l'ai achevée.

Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Soutiens donc tout Paris, qui, prenant la parole,
Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,
Tout prêt à le prouver, te dira : Je l'ai vu;
Vingt ans j'ai vu ce couple, uni d'un même vice,
A tous mes habitants montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Deux voleurs, qui chez eux pleins d'espérance entrerent,
Enfin un beau matin tous deux les massacrerent :
Digne et funeste fruit du nœud le plus affreux
Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux!
Ce récit passe un peu l'ordinaire mesure;
Mais un exemple enfin si digne de censure
Peut-il dans la satire occuper moins de mots?
Chacun sait son métier. Suivons notre propos.
Nouveau prédicateur aujourd'hui, je l'avoue,
Vrai disciple ou plutôt singe de Bourdaloue,
Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
En voilà déja trois peints d'assez heureux traits :
La louve, la coquette, et la parfaite avare.
Il faut y joindre encor la revêche bizarre,
Qui sans cesse, d'un ton par la colere aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari;
Qui dans tous ses discours par quolibets s'exprime,
A toujours dans la bouche un proverbe, une rime;
Et d'un roulement d'yeux aussitôt applaudit
Au mot aigrement fou qu'au hasard elle a dit.
Il n'est point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse-t-elle un moment respirer son époux,

(1) Il a en effet changé quelques vers.

Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux ;
Et, sur le ton grondeur lorsqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue :
Ma plume, ici traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.
Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie :
En trop bon lieu, dis-tu, ton épouse nourrie
Jamais de tels discours ne te rendra martyr.
Mais, eût-elle sucé la raison dans Saint-Cyr,
Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante
L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?
Combien n'a-t-on point vu de Philis aux doux yeux,
Avant le mariage anges si gracieux,
Tout-à-coup se changeant en bourgeoises sauvages,
Vrais démons apporter l'enfer dans leurs ménages,
Et, découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,
Sous leur fontange altiere asservir leurs maris !

En voilà plus que je ne vous avois promis. Mandez moi ce que vous y aurez trouvé de fautes plus grossieres. J'ai envoyé des pêches à madame de Caylus, qui les a reçues, m'a-t-on dit, avec de grandes marques de joie. Je vous donne le bon soir, et suis tout à vous.

DE RACINE.

Versailles, ce mardi.

Madame de Maintenon m'a dit ce matin que le roi avoit réglé notre pension à quatre mille francs pour moi et à deux mille francs pour vous : cela s'entend sans y comprendre notre pension de gens de lettres. Je l'ai fort remerciée pour vous et pour moi. Je viens aussi tout-à-l'heure de remercier le roi. Il m'a paru qu'il avoit quelque peine qu'il y eût de

la diminution ; mais je lui ai dit que nous étions trop contents. J'ai plus appuyé encore sur vous que sur moi, et j'ai dit au roi que vous prendriez la liberté de lui écrire pour le remercier, n'osant pas lui venir donner la peine d'élever sa voix (1) pour vous parler. J'ai dit en propres termes : « Sire, il a plus d'esprit que jamais, plus de zele pour votre majesté, et plus d'envie de travailler pour votre « gloire qu'il n'en a jamais eu. » Vous voyez enfin que les choses ont été réglées comme vous l'avez souhaité vous-même. Je ne laisse pas d'avoir une vraie peine de ce qu'il semble que je gagne à cela plus que vous. Mais outre les dépenses et les fatigues des voyages dont je suis assez aise que vous soyez délivré, je vous connois si noble et si plein d'amitié, que je suis assuré que vous souhaiteriez de bon cœur que je fusse encore mieux traité : je serai très content si vous l'êtes en effet. J'espere vous revoir bientôt. Je demeure ici pour voir de quelle maniere la chose doit tourner ; car on ne m'a point encore dit si c'est par un brevet ou si c'est à l'ordinaire sur la cassette. Je suis entièrement à vous. Il n'y a rien de nouveau ici. On ne parle que du voyage, et tout le monde n'est occupé que de ses équipages. Je vous conseille d'écrire quatre lignes au roi, et autant à madame de Maintenon, qui assurément s'intéresse toujours avec beaucoup d'amitié à tout ce qui vous touche. Envoyez-moi vos lettres par la poste ou par votre jardinier, comme vous le jugerez à propos.

---

(1) Boileau commençoit à devenir un peu sourd.

DE BOILEAU.

Paris, le 9 avril.

Etes-vous fou avec vos compliments? Ne savez-vous pas bien que c'est moi qui ai pour ainsi dire prescrit la chose de la maniere qu'elle est faite? et pouvez-vous douter que je ne sois parfaitement content d'une affaire où l'on m'accorde tout ce que je demande? Tout va le mieux du monde, et je suis encore plus réjoui pour vous que pour moi-même. Je vous envoie deux lettres que j'écris, suivant vos conseils, l'une au roi et l'autre à madame de Maintenon. Je les ai écrites sans faire de brouillon, et je n'ai point ici de conseil: ainsi je vous prie d'examiner si elles sont en état d'être données, afin que je les réforme si vous ne les trouvez pas bien. Je vous les envoie pour cela toutes décachetées; et, supposé que vous trouviez à propos de les présenter, prenez la peine d'y mettre votre cachet. Je verrai aujourd'hui madame Racine pour la féliciter. Je vous donne le bon jour, et suis tout à vous. Je ne reçus votre lettre qu'hier tout au soir, et je vous envoie mes trois lettres à huit heures par la poste. Voilà, ce me semble, une assez grande diligence pour le plus paresseux de tous les hommes.

DE RACINE.

Versailles, le 11 avril.

Je vous renvoie vos deux lettres avec mes remarques, dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira. Tâchez de

me les renvoyer avant six heures, ou, pour mieux dire, avant cinq heures et demie du soir, afin que je les puisse donner avant que le roi entre chez madame de Maintenon. J'ai trouvé que *la trompette* et *les sourds* étoient trop joués (1), et qu'il ne falloit point trop appuyer sur votre incommodité, moins encore chercher de l'esprit sur ce sujet : du reste les lettres seront fort bien, et il n'en faut pas davantage. Je m'assure que vous donnerez un meilleur tour aux choses que j'ai ajoutées. Je ne veux point faire attendre votre jardinier. Je n'ai point encore de nouvelles de la maniere dont notre affaire sera tournée. M. de Chevreuse veut que je le laisse achever ce qu'il a commencé, et dit que nous nous en trouverons bien. Je vous conseille de lui écrire un mot à votre loisir. On ne peut pas avoir plus d'amitié qu'il en a pour vous.

AU MEME.

Vos deux lettres sont à merveille, et je les donnerai tantôt. M. de Pontchartrain oublia de parler hier, et ne peut parler que dimanche. Mais j'en fus bien aise, parceque M. de Chevreuse aura le temps de le voir. M. de Pontchartrain me parla de notre autre pension, et de la petite académie, mais avec une bonté incroyable, en me disant que dans un autre temps il prétend bien faire d'autres choses pour vous et pour moi. Je ne crois pas aller à Auteuil ; ainsi ne m'y attendez point. Je ne crois pas même aller à Paris encore demain ; et en ce cas je vous prie de tout mon cœur

(1) Boileau avoit apparemment fait sur sa surdité quelque plaisanterie qui ne plut pas à l'ami dont il faisoit son juge.

de faire bien mes excuses à M. de Pontchartrain, que j'ai une extrême impatience de revoir. Madame sa mere me demanda hier fort obligeamment si nous n'allions pas toujours chez lui. Je lui dis que c'étoit bien notre dessein de recommencer à y aller.

J'envoie à Paris pour un volume de M. de Noailles que mon laquais prétend avoir reporté chez lui, et qu'on n'y trouve point. Cela me désole. Je vous prie de lui dire si vous ne croyez point l'avoir chez vous. Je vous donne le bon jour.

AU MEME.

Compiegne, le 4 mai.

Monsieur des Granges m'a dit qu'il avoit fait signer hier nos ordonnances, et qu'on les feroit viser par le roi après-demain; qu'ensuite il les enverroit à M. Dongois, de qui vous les pourrez retirer. Je vous prie de me garder la mienne jusqu'à mon retour. Il n'y a point ici de nouvelles. Quelques gens veulent que le siege de Casal soit levé; mais la chose est fort douteuse et on n'en sait rien de certain. Six armateurs de Saint-Malo ont pris dix-sept vaisseaux d'une flotte marchande des ennemis, et un vaisseau de guerre de 60 pieces de canon. Le roi est en parfaite santé, et ses troupes merveilleuses. Quelque horreur que vous ayez pour les méchants vers, je vous exhorte à lire Judith, et sur-tout la préface, dont je vous prie de me mander votre sentiment. Jamais je n'ai rien vu de si méprisé que tout cela l'est en ce pays-ci; et toutes vos prédictions sont accomplies. Adieu, monsieur: je suis entièrement à vous.

AU MÊME.

Fontainebleau, le 3 octobre.

Votre ancien laquais, dont j'ai oublié le nom, m'a fait grand plaisir ce matin en m'apprenant de vos nouvelles. A ce que je vois, vous êtes dans une fort grande solitude à Auteuil, et vous n'en partez point. Est-il possible que vous puissiez être si long-temps seul, et ne point faire du tout de vers? Je m'attends qu'à mon retour je trouverai votre satire des femmes entièrement achevée. Pour moi, il s'en faut bien que je sois aussi solitaire que vous. M. de Cavoie a voulu encore à toute force que je logeasse chez lui, et il ne m'a pas été possible d'obtenir de lui que je fisse tendre un lit dans votre maison, où je n'aurois pas été si magnifiquement que chez lui, mais j'y aurois été plus tranquillement et avec plus de liberté.

On reçut hier de bonnes nouvelles d'Allemagne. M. le maréchal de Lorge ayant fait assiéger par un détachement de son armée une petite ville nommée Pforzeim, entre Philisbourg et Dourlach, les Allemands ont voulu s'avancer pour la secourir. Il a eu avis qu'un corps de quarante escadrons avoit pris les devants, et n'étoit qu'à une lieue et demie de lui, ayant devant eux un ruisseau assez difficile à passer. La ville a été prise dès le premier jour, et 500 hommes qui étoient dedans ont été faits prisonniers de guerre. Le lendemain M. de Lorge a marché avec toute son armée sur ces quarante escadrons que je vous ai dits, et a fait d'abord passer le ruisseau à seize de ses escadrons soutenus du reste de la cavalerie. Les ennemis, voyant qu'on alloit à eux avec cette vigueur, s'en sont fuis à vauderoute, abandonnant leurs tentes, et leur bagage,

qui a été pillé. On leur a pris deux pieces de canon, deux paires de timbales, et neuf étendards, quantité d'officiers, entre autres leur général, qui est oncle de M. de Virtemberg, et administrateur de ce duché, un général-major de Baviere, et plus de treize cents cavaliers. Ils en ont eu près de neuf cents tués sur la place. Il ne nous en a coûté qu'un maréchal des logis, un cavalier, et six dragons. M. de Lorge a abandonné au pillage la ville de Pforzeim, et une autre petite ville auprès de laquelle étoient campés les ennemis. C'a été, comme vous voyez, une déroute, et il n'y a pas eu, à proprement parler, aucun coup tiré de leur part : tout ce qu'on a pris et tué, c'a été en les poursuivant. Le prince d'Orange est parti pour la Hollande : son armée s'est rapprochée de Gand, et apparemment se séparera bientôt. M. de Luxembourg me mande qu'il est en parfaite santé. Le roi se porte à merveilles.

AU MEME.

Marli, le 6 août au matin.

Je ferai vos présents ce matin. Je ne sais pas bien encore quand je vous reverrai, parcequ'on attend à toute heure des nouvelles d'Allemagne. La victoire de M. de Luxembourg est bien plus grande que nous ne pensions, et nous n'en savions pas la moitié. Le roi reçoit tous les jours des lettres de Bruxelles et de mille autres endroits, par où il apprend que les ennemis n'avoient pas une troupe ensemble le lendemain de la bataille ; presque toute l'infanterie qui restoit avoit jeté ses armes. Les troupes hollandoises se sont la plupart enfuies jusqu'en Hollande. Le prince,

d'Orange, qui pensa être pris, après avoir fait des merveilles, coucha le soir, lui huitieme, avec M. de Baviere, chez un curé près de Loo. Nous avons 25 ou 30 drapeaux, 55 étendards, 76 pieces de canon, 8 mortiers, 9 pontons, sans tout ce qui est tombé dans la riviere. Si nos chevaux, qui n'avoient point mangé depuis deux fois 24 heures, eussent pu marcher, il ne resteroit pas un corps de troupes aux ennemis. Tout en vous écrivant il me vient en pensée de vous envoyer deux lettres, une de Bruxelles, l'autre de Vilvorde, et un récit du combat en général, qui me fut dicté hier au soir par M. d'Albergotti. Croyez que c'est comme si M. de Luxembourg l'avoit dicté lui-même. Je ne sais si vous le pourrez lire; car en écrivant j'étois accablé de sommeil, à-peu-près comme étoit M. Puy-Morin en écrivant ce bel arrêt sous M. Dongois (1). Le roi est transporté de joie et tous ses ministres de la grandeur de cette action. Vous me feriez un fort grand plaisir, quand vous aurez lu tout cela, de l'envoyer bien cacheté, avec cette même lettre que je vous écris, à M. l'abbé Renaudot, afin qu'il ne tombe point dans l'inconvénient de l'année passée. Je suis assuré qu'il vous en aura obligation. Il pourra distribuer une partie des choses que je vous envoie en plusieurs articles, tantôt sous celui de Bruxelles, tantôt sous celui de Landefermé, où M. de Luxembourg campa le 31 juillet, à demi-lieue du

---

(1) M. Dongois étant obligé de passer la nuit à dresser le dispositif d'un arrêt d'ordre, le dictoit à M. Puy-Morin, frere de Boileau; et M. Puy-Morin écrivoit si promptement, que M. Dongois étoit étonné que ce jeune homme eût tant de disposition pour la pratique. Après avoir dicté pendant deux heures, il voulut lire l'arrêt, et trouva que le jeune Puy-Morin n'avoit écrit que le dernier mot de chaque phrase.

champ de bataille, tantot même sous l'article de Malines, ou de Vilvorde.

Il saura d'ailleurs les actions des principaux particuliers, comme que M. de Chartres chargea trois ou quatre fois à la tête de divers escadrons, et fut débarrassé des ennemis, ayant blessé de sa main l'un d'eux qui le vouloit emmener; le pauvre Vacoigne tué à son côté; M. d'Arci, son gouverneur, tombé aux pieds de ses chevaux, le sien ayant été blessé; la Bertiere, son sous-gouverneur, aussi blessé. M. le prince de Conti chargea aussi plusieurs fois, tantôt avec la cavalerie, tantôt avec l'infanterie, et regagna pour la troisieme fois le fameux village de Nerwinde, qui donne le nom à la bataille, et reçut sur la tête un coup de sabre d'un des ennemis, qu'il tua sur-le-champ. M. le duc chargea de même, regagna une seconde fois le village, à la tête de l'infanterie, et combattit encore à la tête de plusieurs escadrons de cavalerie. M. de Luxembourg étoit, dit-on, quelque chose de plus qu'humain, volant par-tout, et même s'opiniâtrant à continuer les attaques, dans le temps que les plus braves étoient rebutés, menant en personne les bataillons et les escadrons à la charge. M. de Montmorenci, son fils aîné, après avoir combattu plusieurs fois à la tête de sa brigade de cavalerie, reçut un coup de mousquet, dans le temps qu'il se mettoit au-devant de son pere, pour le couvrir d'une décharge horrible que les ennemis firent sur lui. M. le comte son frere a été blessé à la jambe; M. de la Roche-Guyon au pied, et tous les autres que sait M. l'abbé; M. le maréchal de Joyeuse blessé aussi à la cuisse, et retournant au combat après sa blessure. M. le maréchal de Villeroi entra dans les lignes ou retranchements, à la tête de la maison du roi.

Nous avons 1400 prisonniers, entre lesquels 165 officiers, plusieurs officiers généraux, dont on aura

sans doute donné les noms. On croit le pauvre Ruvigni tué, on a ses étendards; et ce fut à la tête de son régiment de François que le prince d'Orange chargea nos escadrons, en renversa quelques uns, et enfin fut renversé lui-même. Le lieutenant colonel de ce régiment, qui fut pris, dit à ceux qui le prenoient, en leur montrant de loin le prince d'Orange : « Tenez, « messieurs, voilà celui qu'il vous falloit prendre ». Je conjure M. l'abbé Renaudot, quand il aura fait son usage de tout ceci, de bien recacheter et cette lettre et mes mémoires, et de les renvoyer chez moi.

Voici encore quelques particularités. Plusieurs généraux des ennemis étoient d'avis de repasser d'abord la riviere. Le prince d'Orange ne voulut pas; l'électeur de Baviere dit qu'il falloit au contraire rompre tous les ponts, et qu'ils tenoient à ce coup les François. Le lendemain du combat M. de Luxembourg a envoyé à Tirlemont, où il étoit resté plusieurs officiers ennemis blessés, entre autres le comte de Solms, général de l'infanterie, qui s'est fait couper la jambe. M. de Luxembourg, au lieu de les faire transporter en cet état, s'est contenté de leur parole, et leur a fait offrir toutes sortes de rafraîchissements. « Quelle « nation est la vôtre »! s'écria le comte de Solms en parlant au chevalier du Rozel : « vous vous battez « comme des lions, et vous traitez les vaincus comme « s'ils étoient vos meilleurs amis ». Les ennemis commencent à publier que la poudre leur manqua tout-à-coup, voulant par-là excuser leur défaite. Ils ont tiré plus de neuf mille coups de canon, et nous quelque cinq ou six mille.

Je fais mille compliments à M. l'abbé Renaudot; et j'exciterai ce matin M. de Croissy à empêcher, s'il peut, le malheureux Mercure galant de défigurer notre victoire.

Il y avoit sept lieues du camp dont M. de Luxem-

bourg partit jusqu'à Nerwinde. Les ennemis avoient 55 bataillons et 160 escadrons.

DE BOILEAU.

Paris, le 4 j

Je vous écrivis hier au soir une assez longue le et qui étoit toute remplie du chagrin que j'avois causé par un tempérament sombre qui me dom et par un reste de maladie; mais je vous en une aujourd'hui toute pleine de la joie que m'a c l'agréable nouvelle que j'ai reçue. Je ne saurois exprimer l'alégresse qu'elle a excitée dans toute famille: elle a fait changer de caractere à tout le m M. Dongois le greffier est présentement un ho jovial et folâtre; M. l'abbé Dongois, un bouffon badin: enfin il n'y a personne qui ne se signale p témoignages extraordinaires de plaisir et de sa tion, et par des louanges et des exclamations sa sur votre bonté, votre générosité, votre amiti A mon sens néanmoins, celui qui doit être le pl tisfait, c'est vous; et le contentement que vous avoir en vous-même d'avoir obligé si efficacemen cette affaire tant de personnes qui vous estim qui vous honorent depuis si long-temps, est un d'autant plus agréable qu'il ne procede que vertu, et que les ames du commun ne sauroie l'attirer ni le sentir. Tout ce que j'ai à vous maintenant, c'est de me mander les démarch vous croyez qu'il faut que je fasse à l'égard du du P. de la Chaise, et non seulement s'il faut, peu-près ce qu'il faut que je leur écrive. M. le de Sens ne sait encore rien de ce qu'on a fait po Jugez de sa surprise quand il apprendra tout d'un

coup le bien imprévu et excessif que vous lui avez fait. Ce que j'admire le plus, c'est la félicité de la circonstance qui a fait que, demandant pour lui la moindre de toutes les chanoinies de la Sainte-Chapelle, nous lui avons obtenu la meilleure. *O factum bene!* Vous pouvez compter que vous aurez désormais en lui un homme qui disputera avec moi de zele et d'amitié pour vous. J'avois résolu de ne vous envoyer la suite de mon ode sur Namur que quand je l'aurois mise en état de n'avoir plus besoin que de vos corrections; mais en vérité vous m'avez fait trop de plaisir pour ne pas satisfaire sur-le-champ la curiosité que vous avez peut-être conçue de la voir. Ce que je vous prie, c'est de ne la montrer à personne, et de ne la point épargner. J'y ai hasardé des choses fort neuves, jusqu'à parler de la plume blanche que le roi a sur son chapeau. Mais, à mon avis, pour trouver des expressions nouvelles en vers, il faut parler de choses qui n'aient point été dites en vers. Vous en jugerez, sauf à tout changer si cela vous déplaît. L'ode sera de dix-huit stances. Cela fait cent quatre-vingts vers. Je ne croyois pas aller si loin. Voici ce que vous n'avez point vu. Je vais le mettre sur l'autre feuillet.

Déployez toutes vos rages,
Princes, vents, peuples, frimas;
Ramassez tous vos nuages,
Rassemblez tous vos soldats :
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber sous la foudre
Qui domta Lille, Courtrai,
Gand la constante Espagnole,
Luxembourg, Besançon, Dole,
Ypres, Mastricht, et Cambrai.

Mes présages s'accomplissent :
Il commence à chanceler;

Je vois ses murs qui frémissent,
Déja prêts à s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine,
De loin souffle leur ruine ;
Et les bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Approchez, troupes altieres
Qu'unit un même devoir :
A couvert de ces rivieres,
Venez, vous pouvez tout voir.
Contemplez bien ces approches,
Voyez détacher ces roches,
Voyez ouvrir ce terrein,
Et dans les eaux, dans la flamme,
Louis, à tout donnant l'ame,
Marcher tranquille et serein.

Voyez dans cette tempête
Par-tout se montrer aux yeux
La plume qui ceint sa tête
D'un cercle si glorieux.
A sa blancheur remarquable,
Toujours un sort favorable
S'attache dans les combats ;
Et toujours, avec la Gloire,
Mars, et sa sœur la Victoire,
Suivent cet astre à grands pas.

Grands défenseurs de l'Espagne,
Accourez tous, il est temps.
Mais déja vers la Méhagne
Je vois vos drapeaux flottants.
Jamais ses ondes craintives
N'ont vu sur leurs foibles rives
Tant de guerriers s'amasser.
Marchez donc, troupe héroïque ;

Au-delà de ce Granique
Que tardez-vous d'avancer ?

Loin de fermer le passage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ses pavillons.
Hé quoi ! son aspect vous glace !
Où sont ces chefs pleins d'audace,
Jadis si prompts à marcher,
Qui devoient de la Tamise
Et de la Drave soumise
Jusqu'à Paris nous chercher ?

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur :
Son gouverneur qui se trouble
S'enfuit sous son dernier mur.
Déja jusques à ses portes
Je vois nos fieres cohortes
S'ouvrir un large chemin ;
Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
Monter le sabre à la main.

C'en est fait, je viens d'entendre
Sur les remparts éperdus
Battre un signal pour se rendre.
Le feu cesse : ils sont rendus.
Rappelez votre constance,
Fiers ennemis de la France ;
Et désormais gracieux,
Allez à Liege, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce dieu sublime

Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que, sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace
Ma muse sur son déclin
Sait encor les avenues,
Et des sources inconnues
A l'auteur de Saint-Paulin (1)

Je vous demande pardon de la peine que vous aurez peut-être à déchiffrer tout ceci, que je vous ai écrit sur un papier qui boit. Je vous le récrirois bien; mais il est près de midi, et j'ai peur que la poste ne parte. Ce sera pour une autre fois. Je vous embrasse de tout mon cœur.

DU MEME.

Paris, le 9 juin.

Je vous écrivis hier avec toute la chaleur qu'inspire une méchante nouvelle le refus que fait l'abbé de Paris de se démettre de sa chanoinie. Ainsi vous jugerez bien par ma lettre que ce ne sont pas à l'heure qu'il est des remerciements que je médite, puisque je suis même honteux de ceux que j'ai déja faits. A vous dire le vrai, le contretemps est fâcheux; et quand je songe aux chagrins qu'il m'a déja causés, je voudrois presque n'avoir jamais pensé à ce bénéfice pour mon frere; je n'aurois pas la douleur de voir que vous vous soyez peut-être donné tant de

---

(1) On verra dans la lettre suivante que Boileau reconnut bientôt des négligences qui lui étoient échappées dans le morceau précédent, et qu'il a eu grand soin de corriger.

peine si inutilement. Ne croyez pas toutefois, quoi qu'il puisse arriver, que cela diminue en moi le sentiment des obligations que je vous ai. Je sens bien qu'il n'y a qu'une étoile bizarre et infortunée qui pût empêcher le succès d'une affaire si bien conduite, et où vous avez également signalé votre prudence et votre amitié. Je vous ai mandé par ma derniere lettre ce que M. de Pontchartrain avoit répondu à M. l'abbé Renaudot touchant nos ordonnances, comme il a fait de la distinction entre les raisons que vous aviez de le presser et celles que j'avois d'attendre.

Je ne doute point, monsieur, que vous ne soyez à la veille de quelque grand et heureux évènement; et, si je ne me trompe, le roi va faire la plus triomphante campagne qu'il ait jamais faite. Il fera grand plaisir à M. de la Chapelle, qui, si nous l'en voulions croire, nous engageroit déja à imaginer une médaille sur la prise de Bruxelles, dont je suis persuadé qu'il a déja fait le type en lui-même. Vous m'avez fort réjoui de me mander la part qu'a madame de Maintenon dans notre affaire. Je ne manquerai pas de me donner l'honneur de lui écrire; mais il faut auparavant que notre embarras soit éclairci, et que je sache s'il faut parler sur le ton gai ou sur le ton triste. Voici la quatrieme lettre que vous devez avoir reçue de moi depuis six jours. Trouvez bon que je vous prie encore ici de ne rien montrer à personne du fragment informe que je vous ai envoyé, et qui est tout plein des négligences d'un ouvrage qui n'est point encore digéré. Le mot de *voir* y est répété par-tout jusqu'au dégoût. La stance *Grands défenseurs de l'Espagne*, etc. rebat celle qui dit, *Approchez, troupes altieres*, etc. Celle sur la plume blanche du roi est encore un peu en maillot, et je ne sais si je la laisserai avec *Mars, et sa sœur la Victoire*.

J'ai déja retouché à tout cela; mais je ne veux point l'achever que je n'aie reçu vos remarques, qui sûrement m'éclaireront encore l'esprit; après quoi je vous enverrai l'ouvrage complet. Mandez-moi si vous croyez que je doive parler de M. de Luxembourg. Vous n'ignorez pas combien notre maître est chatouilleux sur les gens qu'on associe à ses louanges. Cependant j'ai suivi mon inclination. Adieu, mon cher monsieur. Croyez qu'heureux ou malheureux, gratifié ou non gratifié, payé ou non payé, je serai toujours tout à vous.

DU MEME.

Paris, le 13 juin 1693.

Je ne suis revenu que ce matin d'Auteuil, où j'ai été passer durant quatre jours la mauvaise humeur que m'avoit donnée le bizarre contretemps qui nous est arrivé dans l'affaire de la chanoinie. J'ai reçu en arrivant à Paris votre derniere lettre, qui m'a fort consolé, aussi-bien que celle que vous avez écrite à M. l'abbé Dongois. J'ai été fort surpris d'apprendre que M. de Chamlai n'avoit point encore reçu le compliment que je lui ai envoyé sur-le-champ, et qui a été porté à la poste en même temps que la lettre que j'ai écrite au R. P. de la Chaise. Je lui en écris un nouveau, afin qu'il ne me soupçonne pas de paresse dans une occasion où il m'a si bien marqué et sa bonté pour moi et sa diligence à obliger mon frere. Mais, de peur d'une nouvelle méprise, je vous l'envoie, ce compliment, empaqueté dans ma lettre, afin que vous le lui rendiez en main propre. Je ne saurois vous exprimer la joie que j'ai du retour du roi. La nouvelle bonté que sa majesté m'a témoignée en ac-

cordant à mon frere le bénéfice que nous demandions, a encore augmenté le zele et la passion très sincere que j'ai pour elle. Je suis ravi de voir que sa sacrée personne ne sera point en danger cette campagne; et, gloire pour gloire, il me semble que les lauriers sont aussi bons à cueillir sur le Rhin et sur le Danube que sur l'Escaut et sur la Meuse. Je ne vous parle point du plaisir que j'aurai à vous embrasser plutôt que je ne croyois; car cela va sans dire.

Vous avez bien fait de ne me point envoyer par écrit vos remarques sur mes stances, et d'attendre à m'en entretenir que vous soyez de retour, puisque pour en bien juger il faut que je vous aie communiqué auparavant les différentes manieres dont je puis les tourner, et les retranchements ou les augmentations que j'y puis faire. Je vous prie de bien témoigner au R. P. de la Chaise l'extrême reconnoissance que j'ai de toutes ses bontés. Nous devons encore aller lundi prochain, M. Dongois et moi, prendre madame Racine pour la mener avec nous chez M. de Bie, qui ne doit être revenu de la campagne que ce jour-là. J'ai fait ma sollicitation pour vous à M. l'abbé Bignon. Il m'a dit que c'étoit une chose un peu difficile à l'heure qu'il est d'être payé au trésor royal. Je lui ai représenté que vous étiez actuellement dans le service, et qu'ainsi vous étiez au même droit que les soldats et les autres officiers du roi. Il m'a avoué que je disois vrai, et s'est chargé d'en parler très fortement à M. de Pontchartrain. Il me doit rendre réponse aujourd'hui à notre assemblée. Adieu le type de M. de la Chapelle sur Bruxelles: il étoit pourtant imaginé fort heureusement et fort à propos. Mais, à mon sens, les médailles prophétiques dépendent un peu du hasard, et ne sont pas toujours sûres de réussir. Nous voilà revenus à Heidelberg. Je propose pour mot, *Heidelberga deleta;* et nous verrons ce soir

si on l'acceptera, ou les deux vers latins que propose M. Charpentier, et qu'il trouve d'un goût merveilleux pour la médaille : les voici, *Servare potui, perdere an possim rogas*. Or, comment cela vient à Heidelberg, c'est à vous à le deviner ; car ni moi, ni même, je crois, M. Charpentier, n'en savons rien. Je ne vous parle presque point, comme vous voyez, de notre chagrin sur la chanoinie, parceque vos lettres m'ont rassuré, et que d'ailleurs il n'y a point de chagrin qui tienne contre le bonheur que vous me faites espérer de vous revoir bientôt ici de retour. Adieu, mon cher monsieur. Aimez-moi toujours, et croyez qu'il n'y a personne qui vous honore et vous révere plus que moi.

DU MEME.

Paris, jeudi soir.

Je ne saurois, mon cher monsieur, vous exprimer ma surprise ; et quoique j'eusse les plus grandes espérances du monde, je ne laissois pas encore de me défier de la fortune de M. le doyen. C'est vous qui avez tout fait, puisque c'est à vous que nous devons l'heureuse protection de madame de Maintenon. Tout mon embarras maintenant est de savoir comment je m'acquitterai de tant d'obligations que je vous ai. Je vous écris ceci de chez M. Dongois le greffier, qui est sincèrement transporté de joie, aussi-bien que toute notre famille ; et, de l'humeur dont je vous connois, je suis sûr que vous seriez ravi vous-même de voir combien d'un seul coup vous avez fait d'heureux. Adieu, mon cher monsieur : croyez qu'il n'y a personne qui vous aime plus sincèrement ni par

plus de raisons que moi. Témoignez bien à M. de Cavoie la joie que j'ai de sa joie, et à M. de Luxembourg mes profonds respects. Je vous donne le bon soir, et suis, autant que je le dois, tout à vous.

DE RACINE A M. DE BONREPAUX.

Paris, le 28 juillet.

Mon absence hors de cette ville est cause que je ne vous ai point écrit depuis dix jours. Il s'est pourtant passé beaucoup de choses très dignes de vous être mandées. M. de Luxembourg, après avoir battu un corps de cinq mille chevaux commandé par le comte de Tilly, a mis le siege devant Huy, dont il a pris la ville et le château en trois jours, et de là a marché au prince d'Orange, avec lequel il est peut-être aux mains à l'heure qu'il est. Monseigneur a passé le Rhin, et, s'étant mis à la tête d'une armée de plus de soixante-six mille hommes, a marché droit au prince de Bade, en intention de le chercher par-tout pour le combattre, et de l'attaquer même dans ses retranchements, s'il prend le parti de se retrancher. Mais ce qui a le plus réjoui tout le public, c'est la déroute de la flotte de Hollande et d'Angleterre, qui est tombée, au cap de Saint-Vincent, entre les mains de M. de Tourville. J'entretins hier son courier, qui est le chevalier de Saint-Pierre, frere du comte de Saint-Pierre, lequel fut cassé il y a deux ans. Je vous dirai en passant qu'on trouve que M. de Tourville a fait fort honnêtement d'envoyer dans cette occasion le chevalier de Saint-Pierre; et on espere que la bonne nouvelle dont il est chargé fera peut-être rétablir son frere. Quoi qu'il en soit, la flotte qu'on appelle de Smyrne a donné tout droit dans l'embuscade.

Le vice-amiral Rouk, qui l'escortoit, d'aussi loin qu'il a découvert notre armée navale, a pris la fuite et il a été impossible de le joindre. Il avoit pourtant vingt-six ou vingt-sept vaisseaux de guerre. Les pauvres marchands, se voyant abandonnés, ont fait ce qu'ils ont pu pour se sauver; les uns se sont échoués à la côte de Lagos, les autres sous les murailles de Cadis, et il y en a eu quelque trente-six qui ont trouvé moyen d'entrer dans le port. On leur a brûlé ou coulé à fond quarante-cinq navires marchands, et deux de guerre, et on leur a pris deux bons vaisseaux de guerre hollandois tout neufs de soixante-six pieces de canon, et vingt-cinq navires marchands, sans compter deux vaisseaux génois qui étoient chargés pour des marchands d'Amsterdam, et dont le chevalier de Saint-Pierre, qui est venu dessus jusqu'à Roses, estime la charge au moins six cent mille écus. On ne doute pas qu'une perte si considérable n'excite de grandes clameurs contre le prince d'Orange, qui avoit toujours assuré les alliés que nous ne mettrions cette année à la mer que pour nous enfuir, et nous empêcher d'être brûlés. Le chevalier de Saint-Pierre a rencontré le comte d'Estrées à-peu-près à la hauteur de Malque, et prêt à entrer dans le détroit. Le roi a été très aise de cette nouvelle, que l'on a sue d'abord par un courier du duc de Grammont, et par des lettres des marchands. On parle fort ici des mouvements qui se font au pays où vous êtes; et il paroît qu'on en est fort content par avance. Nous soupâmes hier, M. de Cavoie et moi, chez M., etc.

A BOILEAU.

Versailles, le 9 juillet.

Je vais aujourd'hui à Marli, où le roi demeurera près d'un mois; mais je ferai de temps en temps quelques voyages à Paris, et je choisirai les jours de la petite académie. Cependant je suis bien fâché que vous ne m'ayez pas donné votre ode; j'aurois peut-être trouvé quelque occasion de la lire au roi: je vous conseille même de me l'envoyer. Il n'y a pas plus de deux lieues d'Anteuil à Marli. Votre laquais n'aura qu'à me demander et me chercher dans l'appartement de M. Félix. Je vous prie de renvoyer mon fils à sa mere: j'appréhende que votre grande bonté ne vous coûte un peu trop d'incommodité. Je suis entièrement à vous.

AU MEME.

Paris, le lundi 20 janvier 1698.

J'ai reçu une lettre de la mere abbesse de Port-Royal, qui me charge de vous faire mille remerciements de vos épîtres que je lui ai envoyées de votre part. On y est charmé et de l'épître de l'Amour de Dieu, et de la maniere dont vous parlez de M. Arnauld: on voudroit même que ces épîtres fussent imprimées en plus petit volume. Ma fille aînée, à qui je les ai aussi envoyées, a été transportée de joie de ce que vous vous souvenez encore d'elle. Je pars dans ce moment pour Versailles, d'où je ne reviendrai que samedi. J'ai laissé à ma femme ma quittance pour recevoir ma pension d'homme de lettres.

DE BOILEAU.

Auteuil, mercredi.

Je crois que vous serez bien aise d'être instruit de ce qui s'est passé dans la visite que nous avons ce matin, suivant votre conseil, rendue, mon frere et moi, au révérend pere de la Chaise. Nous sommes arrivés chez lui sur les neuf heures du matin; et sitôt qu'on lui a dit notre nom il nous a fait entrer. Il nous a reçus avec beaucoup de bonté, m'a fort obligeamment interrogé sur mes maladies, et a paru fort content de ce que je lui ai dit que mon incommodité n'augmentoit point. Ensuite il a fait apporter des chaises, s'est mis tout proche de moi, afin que je le pusse mieux entendre, et aussitôt, entrant en matiere, m'a dit que vous lui aviez lu un ouvrage de ma façon où il y avoit beaucoup de bonnes choses; mais que la matiere que j'y traitois étoit une matiere fort délicate, et qui demandoit beaucoup de savoir pour en parler; qu'il avoit autrefois enseigné la théologie, et qu'ainsi il devoit être instruit de cette matiere à fond; qu'il falloit faire une grande différence de l'amour affectif d'avec l'amour effectif; que ce dernier étoit absolument nécessaire et entroit dans l'attrition, au lieu que l'amour affectif venoit de la contrition parfaite; que celui-ci justifioit par lui-même le pécheur, au lieu que l'amour effectif n'avoit d'effet qu'avec l'absolution du prêtre. Enfin il nous a débité en assez bons termes et fort longuement tout ce que beaucoup d'auteurs scholastiques ont écrit sur ce sujet, sans pourtant oser dire, comme eux, que l'amour de Dieu, absolument parlant, n'est point nécessaire pour la justification du pécheur. Mon frere le chanoine

applaudissoit des yeux et du geste à chaque mot qu'il disoit, témoignant être ravi de sa doctrine et de son énonciation. Pour moi, je suis demeuré assez froid et assez immobile. Et enfin, lorsqu'il a été las de parler, je lui ai dit que j'avois été fort surpris qu'on m'eût prêté des charités auprès de lui, et qu'on lui eût donné à entendre que j'avois fait un ouvrage contre les jésuites : que ce seroit une chose bien étrange si soutenir qu'on doit aimer Dieu s'appeloit écrire contre les jésuites : que mon frere avoit apporté avec lui vingt passages de dix ou douze de leurs plus fameux écrivains qui soutenoient qu'on doit nécessairement aimer Dieu, et en des termes beaucoup plus forts que ceux qui étoient dans mes vers : que j'avois si peu songé à écrire contre sa société, que les premiers à qui j'avois lu mon ouvrage, c'étoient six jésuites des plus célebres, qui m'avoient tous dit unanimement qu'un chrétien ne pouvoit pas avoir d'autres sentiments sur l'amour de Dieu que ceux que j'avois mis en rimes : qu'ensuite j'avois brigué de le lire à M. l'archevêque de Paris, qui en avoit paru transporté, aussi-bien que M. de Meaux: que néanmoins, si sa révérence croyoit mon ouvrage périlleux, je venois présentement pour le lui lire, afin qu'il m'instruisît de mes fautes : que je lui faisois donc le même compliment que j'avois fait à M. l'archevêque lorsque je le lui récitai, qui étoit que je ne venois pas pour être loué, mais pour être approuvé : que je le priois donc de me prêter une vive attention, et de trouver bon même que je lui répétasse beaucoup d'endroits. Il a fort loué mon dessein, et je lui ai lu mon épître avec toute la force et toute l'harmonie que j'ai pu. J'oubliois que je lui ai dit encore auparavant une chose qui l'a assez étonné ; c'est à savoir que je prétendois n'avoir proprement fait autre chose dans mon ouvrage que mettre en rimes la doctrine qu'il venoit de nous débiter, et que je croyois que lui même n'en

pourroit pas disconvenir. Mais, pour en venir au récit de ma piece, croiriez-vous, monsieur, que j'ai tenu parole au bon pere, et qu'à la réserve de deux objections qu'il vous avoit déja faites, il n'a fait que s'écrier, *Pulchrè, benè, rectè*, cela est vrai, cela est indubitable, voilà qui est merveilleux; il faut lire cela au roi; répétez-moi encore cet endroit; est-ce là ce que M. Racine m'a lu? Il a été sur-tout extrêmement frappé de ces vers que vous lui aviez passés, et que je lui ai récités avec toute l'énergie dont je suis capable:

Cependant on ne voit que docteurs, même austeres,
Qui, les semant par-tout, s'en vont pieusement
De toute piété, etc.

Il est vrai que je me suis avisé heureusement d'insérer dans mon épître huit vers que vous n'avez pas approuvés, et que mon frere juge très à propos d'y rétablir. Les voici; c'est ensuite de ce vers:

Oui, dites-vous; allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Ecoutez la leçon que lui-même il nous donne:
Qui m'aime? c'est celui qui fait ce que j'ordonne.
Faites-le donc; et, sûr qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte ame éprouve.
Courez toujours à lui; qui le cherche le trouve;
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.

Il m'a fait redire trois fois ces huit vers. Mais je ne saurois vous exprimer avec quelle joie, quels éclats de rire il a entendu la prosopopée. Enfin j'ai si bien échauffé le révérend pere, que, sans une visite que dans ce temps-là M. son frere lui est venu rendre, il ne nous laissoit point partir que je ne lui eusse récité aussi les deux pieces de ma façon que vous

avez lues au roi : encore ne nous a-t-il laissé partir qu'à la charge que nous l'irions voir à sa maison de campagne ; et il s'est chargé de nous faire avertir du jour où nous l'y pourrions trouver seul. Vous voyez donc, monsieur, que si je ne suis bon poëte il faut que je sois bon récitateur. Après avoir quitté le P. de la Chaise nous avons été voir le P. Gaillard, à qui j'ai aussi, comme vous pouvez penser, récité l'épître. Je ne vous dirai point les louanges outrées qu'il m'a données : il m'a traité d'homme inspiré de Dieu, m'a dit qu'il n'y avoit que des coquins qui pussent contredire mon opinion. Je l'ai fait ressouvenir du petit pere théologien avec qui j'eus une prise chez M. de Lamoignon. Il m'a dit que ce théologien étoit le dernier des hommes ; que si sa société avoit à être fâchée ce n'étoit pas de mon ouvrage, mais de ce que des gens osoient dire que cet ouvrage étoit fait contre les jésuites. Je vous écris tout ceci à dix heures du soir au courant de la plume. Vous en ferez tel usage que vous jugerez à propos. Cependant je vous prie de retirer la copie que vous avez mise entre les mains de madame de Maintenon, afin que je lui en redonne une autre où l'ouvrage soit dans l'état où il doit demeurer. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis tout à vous.

A BOILEAU.

Fontainebleau, le 28 septembre.

Je suppose que vous êtes de retour de votre voyage, afin que vous puissiez bientôt m'envoyer vos avis sur un nouveau cantique que j'ai fait depuis que je suis ici, et que je ne crois pas qui soit suivi d'aucun autre. Ceux que Moreau a mis en musique ont extrê-

mement plu. Il est ici, et le roi doit les lui entendre chanter au premier jour. Prenez la peine de lire le septieme chapitre de la Sagesse, d'où ces derniers vers ont été tirés : je ne les donnerai point qu'ils n'aient passé par vos mains; mais vous me ferez plaisir de me les renvoyer le plutôt que vous pourrez. Je voudrois bien qu'on ne m'eût point engagé dans un embarras de cette nature; mais j'espere m'en tirer en substituant à ma place ce M. Bardon que vous avez vu à Paris.

Vous savez bien, sans doute, que les Allemands ont repassé le Rhin, et même avec quelque espece de honte. On dit qu'on leur a tué ou pris sept à huit cents hommes, et qu'ils ont abandonné trois pieces de canon. Il est venu une lettre à Madame, par laquelle on lui mande que le Rhin s'étoit débordé tout-à-coup, et que près de quatre mille Allemands ont été noyés; mais au moment que je vous écris le roi n'a point encore reçu de confirmation de cette nouvelle. On dit que mylord Barclay est devant Calais pour le bombarder : M. le maréchal de Villeroi s'est jeté dedans. Voilà toutes les nouvelles de la guerre. Si vous voulez je vous en dirai d'autres de moindre conséquence.

M. de Toureil est venu ici présenter le dictionnaire de l'académie au roi et à la reine d'Angleterre, à Monseigneur et aux ministres. Il a par-tout accompagné son présent d'un compliment; et on m'a assuré qu'il avoit très bien réussi par-tout. Pendant qu'on présentoit ainsi le dictionnaire de l'académie, j'ai appris que Léers, libraire d'Amsterdam, avoit aussi présenté au roi et aux ministres une nouvelle édition du dictionnaire de Furetiere, qui a été très bien reçue. C'est M. de Croissy et M. de Pomponne qui ont présenté Léers au roi. Cela a paru un assez bizarre contre-temps pour le dictionnaire de l'aca-

démie, qui me paroît n'avoir pas tant de partisans que l'autre. J'avois dit plusieurs fois à M. Thierry qu'il auroit dû faire quelques pas pour ce dernier dictionnaire, et il ne lui auroit pas été difficile d'en avoir le privilege; peut-être même il ne le seroit pas encore. On commence à dire que le voyage de Fontainebleau pourra être abrégé de huit ou dix jours, à cause que le roi y est fort incommodé de la goutte. Il en est au lit depuis trois ou quatre jours : il ne souffre pas pourtant beaucoup, Dieu merci; et il n'est arrêté au lit que par la foiblesse qu'il a encore aux jambes. Il me paroît, par les lettres de ma femme, que mon fils a grande envie de vous aller voir à Auteuil : j'en serai fort aise, pourvu qu'il ne vous embarrasse point du tout. Je prendrai en même temps la liberté de vous prier de tout mon cœur de l'exhorter à travailler sérieusement et à se mettre en état de vivre en honnête homme. Je voudrois bien qu'il n'eût pas l'esprit autant dissipé qu'il l'a par l'envie démesurée qu'il témoigne de voir des opéra et des comédies. Je prendrai là-dessus vos avis quand j'aurai l'honneur de vous voir; et cependant je vous supplie de ne lui pas témoigner le moins du monde que je vous aie fait aucune mention de lui. Je vous demande pardon de toutes les peines que je vous donne, et suis entièrement à vous

---

AU MEME.

Fontainebleau, le 3 octobre.

Je vous suis bien obligé de la promptitude avec laquelle vous m'avez fait réponse. Comme je suppose que vous n'avez pas perdu les vers que je vous ai envoyés, je vais vous dire mon sentiment sur vos

difficultés, et en même temps vous communiquer plusieurs changements que j'avois déja faits de moi-même; car vous savez qu'un homme qui compose fait souvent son thême en plusieurs façons.

Quand, par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus....

J'ai choisi ce tour parcequ'il est conforme au texte, qui parle de la fin imprévue des réprouvés; et je voudrois bien que cela fût bon, et que vous pussiez passer et approuver *Par une fin soudaine*, qui dit précisément la même chose. Voici comme j'avois mis d'abord,

Quand, déchus d'un bien frivole
Qui comme l'ombre s'envole
Et ne revient jamais plus....

Mais ce *jamais* me paroît un peu mis pour remplir le vers; au lieu que *Qui passe et ne revient plus* me sembloit assez plein et assez vif. D'ailleurs j'ai mis à la troisieme stance *Pour trouver un bien fragile*, et c'est la même chose qu'un bien frivole: ainsi tâchez de vous accoutumer à la premiere maniere, ou trouvez quelque autre chose qui vous satisfasse. Dans la seconde stance,

Misérables que nous sommes,
Où s'égaroient nos esprits?

Infortunés m'étoit venu le premier; mais le mot *Misérables*, que j'ai employé dans Phedre, à qui je l'ai mis dans la bouche et que l'on a trouvé assez bien, m'a paru avoir de la force en le mettant aussi dans la bouche des réprouvés, qui s'humilient et se

condamnent eux-mêmes. Pour le second vers j'avois mis,

Diront-ils avec des cris....

Mais j'ai cru qu'on pouvoit leur faire tenir tout ce discours sans mettre *diront ils*, et qu'il suffisoit de mettre à la fin, *Ainsi d'une voix plaintive*, et le reste, par où on fait entendre que tout ce qui précede est le discours des réprouvés. Je crois qu'il y en a des exemples dans les Odes d'Horace.

Et voilà que triomphants....

Je me suis laissé entraîner au texte, *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei :* et j'ai cru que ce tour marquoit mieux la passion; car j'aurois pu mettre, *Et maintenant triomphants*, etc. Dans la troisieme stance,

Qui nous montroit la carriere
De la bienheureuse paix.

On dit la carriere de la gloire, la carriere de l'honneur, c'est-à-dire par où on court à la gloire, à l'honneur. Voyez si l'on ne pourroit pas dire de même la carriere de la bienheureuse paix; on dit même la carriere de la vertu : du reste je ne devine pas comment je le pourrois mieux dire. Il reste la quatrieme stance. J'avois d'abord mis le mot de repentance : mais outre qu'on ne diroit pas bien les remords de la repentance, au lieu qu'on dit les remords de la pénitence; ce mot de pénitence, en le joignant avec tardive, est assez consacré dans la langue de l'Ecriture, *serò pœnitentiam agentes.* On dit la pénitence d'Antiochus, pour dire une pénitence tardive et inutile : on dit aussi dans ce sens la pénitence des damnés. Pour la fin de cette stance,

je l'avois changée deux heures après que ma lettre fut partie. Voici la stance entiere :

Ainsi d'une voix plaintive
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisoit leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices;
Et, par une égale loi,
Les saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

Je vous conjure de m'envoyer votre sentiment sur tout ceci. J'ai dit franchement que j'attendois votre critique avant que de donner mes vers au musicien; et je l'ai dit à madame de Maintenon, qui a pris de là occasion de me parler de vous avec beaucoup d'amitié. Le roi a entendu chanter les deux autres cantiques, et a été fort content de M. Moreau, à qui nous espérons que cela pourra faire du bien. Il n'y a rien ici de nouveau. Le roi a toujours la goutte, et en est au lit. Une partie des princes sont revenus de l'armée; les autres arriveront demain ou après-demain. Je vous félicite du beau temps que nous avons ici, car je crois que vous l'avez aussi à Auteuil, et que vous en jouissez plus tranquillement que nous ne faisons ici. Je suis entièrement à vous.

La harangue de M. l'abbé Boileau a été trouvée très mauvaise en ce pays-ci. M. de Niert prétend que Riche-source en est mort de douleur. Je ne sais pas si la douleur est bien vraie, mais la mort est très véritable.

AU MEME.

Fontainebleau, le 6 octobre.

J'ai parlé à M. de Pontchartrain, le conseiller, du garçon qui vous a servi; et M. le comte de Fiesque, à ma priere, lui en a parlé aussi. Il m'a dit qu'il feroit son possible pour le placer; mais qu'il prétendoit que vous lui en écrivissiez vous-même, au lieu de lui faire écrire par un autre. Ainsi je vous conseille de forcer un peu votre paresse, et de m'envoyer une lettre pour lui, ou bien de lui écrire par la poste.

J'ai déja fait naître à madame de Maintenon une grande envie de voir de quelle maniere vous parlez de Saint-Cyr. Elle a paru fort touchée de ce que vous aviez eu même la pensée d'en parler; et cela lui donne occasion de dire mille biens de vous. Pour moi, j'ai une extrême impatience de voir ce que vous me dites que vous m'enverrez. Je n'en ferai part qu'à ceux que vous voudrez, à personne même si vous le souhaitez. Je crois pourtant qu'il sera très bon que madame de Maintenon voie ce que vous avez imaginé pour sa maison. Ne vous mettez pas en peine; je le lirai du ton qu'il faut, et je ne ferai point tort à vos vers.

Il n'y a ici aucune nouvelle. L'armée de M. de Luxembourg commence à se séparer, et la cavalerie entre dans ses quartiers de fourrage. Quelques gens vouloient hier que le duc de Savoie pensât à assiéger Nice à l'aide des galeres d'Espagne; mais le comte d'Estrées ne tardera guere à donner la chasse aux galeres et aux vaisseaux espagnols, et doit arriver incessamment vers les côtes d'Italie. Le roi grossit

de quarante bataillons son armée de Piémont pour l'année prochaine, et je ne doute pas qu'il ne tire une rude vengeance des pays de M. de Savoie.

Mon fils m'a écrit une assez jolie lettre sur le plaisir qu'il a eu de vous aller voir, et sur une conversation qu'il a eue avec vous. Je vous suis plus obligé que vous ne le sauriez dire de vouloir bien vous amuser avec lui. Le plaisir qu'il prend d'être avec vous me donne assez bonne opinion de lui; et s'il est jamais assez heureux pour vous entendre parler de temps en temps, je suis persuadé qu'avec l'admiration dont il est prévenu cela lui fera le plus grand bien du monde. J'espere que cet hiver vous voudrez bien faire chez moi de petits dînés dont je prétends tirer tant d'avantages. M. de Cavoie vous fait ses compliments. J'appris hier la mort du pauvre abbé de Saint-Réal.

AU MEME.

Fontainebleau, le 8 octobre.

Je vous demande pardon si j'ai été si long-temps sans vous faire réponse; mais j'ai voulu avant toutes choses prendre un temps favorable pour recommander M. Manchon (1) à M. de Barbezieux. Je l'ai fait; et il m'a fort assuré qu'il feroit son possible pour me témoigner la considération qu'il avoit pour vous et pour moi. Il m'a paru que le nom de M. Manchon lui étoit assez inconnu, et je me suis rappelé alors qu'il avoit un autre nom dont je ne me souvenois point du tout. J'ai eu recours à M. de la Chapelle,

---

(1) Beau-frere de Boileau.

qui m'a fait un mémoire que je présenterai à M. de Barbezieux dès que je le verrai. Je lui ai dit que M. l'abbé Louvois voudroit bien joindre ses prieres aux nôtres, et je crois qu'il n'y aura point de mal qu'il lui écrive un mot.

Je suis bien aise que vous ayez donné votre épître à M. de Meaux, et que M. de Paris soit disposé à vous donner une approbation authentique. Vous serez surpris quand je vous dirai que je n'ai point encore rencontré M. de Meaux, quoiqu'il soit ici; mais je ne vais guere aux heures où il va chez le roi, c'est-à-dire au lever et au coucher : d'ailleurs la pluie, presque continuelle, empêche qu'on ne se promene dans les cours et dans les jardins, qui sont les endroits où l'on a coutume de se rencontrer. Je sais seulement qu'il a présenté au roi l'ordonnance de M. l'archevêque de Reims : elle m'a paru très forte, et il y explique très nettement la doctrine qu'il condamne. Votre épître ne peut qu'être très bien reçue; et il me semble que vous n'avez rien perdu pour attendre, et qu'elle paroîtra fort à propos. On a eu la nouvelle aujourd'hui que M. le prince de Conti étoit arrivé en Pologne; mais on n'en sait pas davantage, n'y ayant point encore de courier qui soit venu de sa part. M. l'abbé Renaudot vous en dira plus que je ne saurois vous en écrire. Je n'ai pas fort avancé le mémoire dont vous me parlez. Je crains même d'être entré dans des détails qui l'allongeront bien plus que je ne croyois. D'ailleurs vous savez la dissipation de ce pays-ci. Pour m'achever, j'ai ma seconde fille à Melun, qui prendra l'habit dans huit jours. J'ai fait deux voyages pour essayer de la détourner de cette résolution, ou du moins pour obtenir d'elle qu'elle différât encore six mois; mais je l'ai trouvée inébranlable. Je souhaite qu'elle se trouve aussi heureuse dans ce nouvel état qu'elle a eu d'em-

pressement pour y entrer. M. l'archevêque de Sens s'est offert de venir faire la cérémonie, et je n'ai pas osé refuser un tel honneur. J'ai écrit à M. l'abbé Boileau pour le prier d'y prêcher, et il a l'honnêteté de vouloir bien partir exprès de Versailles en poste pour me donner cette satisfaction. Vous jugez que tout cela cause assez d'embarras à un homme qui s'embarrasse aussi aisément que moi. Plaignez-moi un peu dans votre profond loisir d'Auteuil, et excusez si je n'ai pas été plus exact à vous mander des nouvelles. La paix en a fourni d'assez considérables, et qui nous donneront assez de matiere pour nous entretenir quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Ce sera au plus tard dans quinze jours; car je partirai deux ou trois jours avant le départ du roi. Je suis entièrement à vous.

AU MEME.

Denys d'Halicarnasse, pour montrer que la beauté du style consiste principalement dans l'arrangement des mots, cite un endroit de l'Odyssée où Ulysse et Eumée étant sur le point de se mettre à table pour déjeûner, Télémaque arrive tout-à-coup dans la maison d'Eumée: les chiens, qui le sentent approcher, n'aboient point, mais remuent la queue; ce qui fait voir à Ulysse que c'est quelqu'un de connoissance qui est sur le point d'entrer. Denys d'Halicarnasse, ayant rapporté tout cet endroit, fait cette réflexion, que ce n'est point le choix des mots qui en fait l'agrément, la plupart de ceux qui y sont employés étant, dit-il, très vils et très bas, εὐτελεστάτων τε καὶ ταπεινοτάτων, mots qui sont tous les jours dans la bouche des moindres laboureurs et des moindres ar-

tisans, mais qui ne laissent pas de charmer par la maniere dont le poëte a eu soin de les arranger. En lisant cet endroit je me suis souvenu que dans une de vos nouvelles remarques vous avancez que jamais on n'a dit qu'Homere ait employé un seul mot bas. C'est à vous de voir si cette remarque de Denys d'Halicarnasse n'est point contraire à la vôtre, et s'il n'est point à craindre qu'on ne vienne vous chicaner là-dessus. Prenez la peine de lire toute la réflexion de Denys d'Halicarnasse, qui m'a paru très belle et merveilleusement exprimée; c'est dans son traité περι συνθεσεως ὀνοματον, à la troisieme page.

J'ai fait réflexion aussi qu'au lieu de dire que le mot d'âne est en grec un mot très noble, vous pourriez vous contenter de dire que c'est un mot qui n'a rien de bas, et qui est comme celui de cerf, de cheval, de brebis, etc.; le *très noble* me paroît un peu trop fort.

Tout ce traité de Denys d'Halicarnasse, dont je viens de vous parler et que je relus hier tout entier avec un grand plaisir, me fit souvenir de l'extrême impertinence de M. Perrault, qui avance que le tour des paroles ne fait rien pour l'éloquence, et qu'on ne doit regarder qu'au sens; et c'est pourquoi il prétend qu'on peut mieux juger d'un auteur par son traducteur, quelque mauvais qu'il soit, que par la lecture de l'auteur même. Je ne me souviens point que vous ayez relevé cette extravagance, qui vous donnoit pourtant beau jeu pour le tourner en ridicule.

Pour le mot de μισγεσθαι, qui a quelquefois la signification que vous savez, il signifie souvent converser simplement. Voici des exemples tirés de l'Ecriture. Dieu dit à Jérusalem, dans Ezéchiel, *Congregabo tibi amatores tuos cum quibus commista es*, etc. Dans le prophete Daniel, les deux vieillards,

racontant comme ils ont surpris Susanne en adultere, disent, parlant d'elle et du jeune homme qu'ils prétendent qui étoit avec elle, *Vidimus eos pariter commisceri*. Ils disent aussi à Susanne, *Assentire nobis, et commiscere nobiscum*. Voilà *commisceri* dans le premier sens. Voici des exemples du second sens. Saint Paul dit aux Corinthiens, *Ne commisceamini fornicariis* : « N'ayez point de commerce avec les fornicateurs ». Et expliquant ce qu'il a voulu dire par-là, il dit qu'il n'entend point parler des fornicateurs qui sont parmi les gentils; autrement, ajoute-t-il, il faudroit renoncer à vivre avec les hommes : mais quand je vous ai mandé de n'avoir point de commerce avec les fornicateurs, *non commisceri*, j'ai entendu parler de ceux qui se pourroient trouver parmi les fideles; et non seulement avec les fornicateurs, mais encore avec les avares, et les usurpateurs du bien d'autrui, etc. Il en est de même du mot *cognoscere*, qui se trouve dans ces deux sens en mille endroits de l'Ecriture.

Encore un coup, je me passerois de la fausse érudition de Tussanus, qui est trop clairement démentie par l'endroit des servantes de Pénélope. M. Perrault ne peut-il pas avoir quelque ami grec qui lui fournisse des mémoires?

A M. LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

C'est avec une extrême reconnoissance que j'ai reçu encore au commencement de cette année la grace que votre altesse sérénissime m'accorde si libéralement

tous les ans (1). Cette grace m'est d'autant plus chere, que je la regarde comme une suite de la protection glorieuse dont vous m'avez honoré en tant de rencontres, et qui a toujours fait ma plus grande ambition. Aussi, en conservant précieusement les quittances du droit annuel dont vous avez bien voulu me gratifier, j'ai bien moins en vue d'assurer ma charge à mes enfants, que de leur procurer un des plus beaux titres que je leur puisse laisser, je veux dire les marques de la protection de V. A. S. Je n'ose en dire davantage; car j'ai éprouvé plus d'une fois que les remerciements vous fatiguent presque autant que les louanges. Je suis avec un profond respect,

Monseigneur, etc.

AU MEME.

J'ai parcouru tout ce que les anciens auteurs ont dit de la déesse Isis, et je ne trouve point qu'elle ait été adorée en aucun pays sous la figure d'une vache, mais seulement sous la figure d'une grande femme toute couverte d'un grand voile de différentes couleurs et ayant au front deux cornes en forme de croissant. Les uns disent que c'étoit la Lune, les autres Cérès, d'autres la Terre, et quelques autres cette même Io qui fut changée en vache par Jupiter.

Mais voici ce que je trouve du dieu Apis, qui sera, ce me semble, beaucoup plus propre à entrer dans les ornements d'une ménagerie. Ce dieu étoit,

---

(1) Sa charge de trésorier de France à Moulins étoit dans le casuel de M. le Prince, qui lui faisoit tous les ans donner une quittance de la paulette.

dit-on, le même qu'Osiris, c'est-à-dire, ou le mari ou le fils de la déesse Isis. Non seulement il étoit représenté par un jeune taureau, mais les Egyptiens adoroient en effet sous le nom d'Apis un jeune taureau bien buvant et bien mangeant; et ils avoient soin d'en substituer toujours un autre en la place de celui qui mouroit. On ne le laissoit guere vivre que jusqu'à l'âge d'environ huit ans, après quoi ils le noyoient dans une certaine fontaine: et alors tout le peuple prenoit le deuil, pleurant et faisant de grandes lamentations pour la mort de leur dieu, jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé. On étoit quelquefois assez longtemps à le chercher. Il falloit qu'il fût noir par tout le corps, excepté une tache blanche de figure quarrée au milieu du front, et une autre petite tache blanche au flanc droit faite en forme de croissant. Quand les prêtres l'avoient trouvé, ils en donnoient avis au peuple de Memphis: car c'étoit principalement en cette ville que le dieu Apis étoit adoré. Alors on alloit en cérémonie au-devant de ce nouveau dieu; et c'est cette espece de procession qui pourroit fournir de sujet à un assez beau tableau.

Ces prêtres marchoient habillés de robes de lin, ayant tous la tête rase et étant couronnés de chapeaux de fleurs, portant à la main, les uns un encensoir, les autres un sistre; c'étoit une espece de tambour de Basque. Il y avoit aussi une troupe de jeunes enfants habillés de lin, qui dansoient et chantoient des cantiques; grand nombre de joueurs de flûtes, et de gens qui portoient à manger pour Apis dans des corbeilles: et de cette sorte on amenoit le dieu jusqu'à la porte de son temple; ou, pour mieux dire, il y avoit deux petits temples tout environnés de colonnes par dehors, et, aux portes, des sphinx à la maniere des Egyptiens. On le laissoit entrer dans celui de ces deux temples qu'il vouloit, et on fou-

doit même sur son choix de grandes conjectures ou de bonheur ou de malheur pour l'avenir. Il y avoit auprès de ces deux temples un puits d'où l'on tiroit de l'eau pour sa boisson ; car on ne le laissoit jamais boire de l'eau du Nil. On consultoit même ce plaisant dieu ; et voici comme on s'y prenoit : on lui présentoit à manger ; s'il en prenoit, c'étoit une réponse très favorable ; s'il n'en prenoit point, c'étoit tout le contraire. On remarqua même, dit-on, qu'il refusa à manger de la main de Germanicus, et que ce prince mourut à deux mois de là.

Tous les ans on lui amenoit à certain jour une jeune génisse qui avoit aussi ses marques particulieres ; et cela se faisoit encore avec de grandes cérémonies.

Voilà, MONSEIGNEUR, le petit mémoire que V. A. S. me demanda il y a trois jours. Je me tiendrai infiniment glorieux toutes les fois qu'elle voudra bien m'honorer de ses ordres, et m'employer dans toutes les choses qui pourront le moins du monde contribuer à son plaisir. Je suis, avec un profond respect,

de V. A. S.

A BOILEAU.

Versailles, le 4 avril 1696.

JE suis très obligé au P. Bouhours de toutes les honnêtetés qu'il vous a prié de me faire de sa part et de la part de sa compagnie. Je n'avois point entendu parler de la harangue de leur régent : et comme ma conscience ne me reprochoit rien à l'égard des jésuites, je vous avoue que j'ai été un peu surpris que l'on m'eût déclaré la guerre chez eux. Vraisemblablement ce bon régent est du nombre de ceux qui m'ont

très faussement attribué la traduction du *Santolius pœnitens*; et il s'est cru engagé d'honneur à me rendre injures pour injures. Si j'étois capable de lui vouloir quelque mal et de me réjouir de la forte réprimande que le P. Bouhours dit qu'on lui a faite, ce seroit sans doute pour m'avoir soupçonné d'être l'auteur d'un pareil ouvrage : car pour mes tragédies, je les abandonne volontiers à sa critique ; il y a long-temps que Dieu m'a fait la grace d'être assez peu sensible au bien et au mal qu'on en peut dire, et de ne me mettre en peine que du compte que j'aurai à lui en rendre quelque jour.

Ainsi, monsieur, vous pouvez assurer le P. Bouhours, et tous les jésuites de votre connoissance, que, bien loin d'être fâché contre le régent qui a tant déclamé contre mes pieces de théâtre, peu s'en faut que je ne le remercie et d'avoir prêché une si bonne morale dans leur college et d'avoir donné lieu à sa compagnie de marquer tant de chaleur pour mes intérêts ; et qu'enfin, quand l'offense qu'il m'a voulu faire seroit plus grande, je l'oublierois avec la même facilité, en considération de tant d'autres peres dont j'honore le mérite, et sur-tout en considération du R. P. de la Chaise qui me témoigne tous les jours mille bontés, et à qui je sacrifierois bien d'autres injures. Je suis, etc.

LETTRES
DE
JEAN RACINE
A SON FILS.

Au camp devant Namur, le 31 mai.

Vous avez pu voir, mon cher enfant, par les lettres que j'écris à votre mere, combien je suis touché de votre maladie (1), et la peine extrême que je ressens de n'être pas auprès de vous pour vous consoler. Je vois que vous prenez avec beaucoup de patience le mal que Dieu vous envoie, et que vous êtes exact à faire tout ce qu'on vous dit : il est très important pour vous d'être docile. J'espere qu'avec la grace de Dieu il ne vous arrivera aucun accident : c'est une maladie dont peu de personnes sont exemptes, et il vaut mieux en être attaqué à votre âge qu'à un âge plus avancé. J'aurai une sensible joie de recevoir de vos lettres : ne m'écrivez que quand vous serez entièrement hors de danger, parceque vous ne pourriez écrire sans nuire à votre santé. Quand je ne serai plus inquiet de votre mal, je vous écrirai des nouvelles du siege de Namur. Il y a lieu d'espérer que la place se rendra bientôt ; et je m'en réjouis d'autant plus

(1) Mon frere avoit alors la petite vérole.

que cela pourra me mettre en état de vous revoir bientôt à Paris. Adieu, mon cher enfant : offrez bien au bon Dieu tout le mal que vous souffrez, et remettez-vous entièrement à sa sainte volonté. Assurez-vous qu'on ne peut vous aimer plus que je vous aime, et que j'ai une fort grande impatience de vous embrasser.

Au camp devant Namur, le 10 juin.

Vous pouvez juger par toutes les inquiétudes que m'a causées votre maladie combien j'ai de joie de votre guérison. Vous avez beaucoup de graces à rendre à Dieu de ce qu'il a permis qu'il ne vous soit arrivé aucun fâcheux accident, et que la fluxion qui vous étoit tombée sur les yeux n'ait point eu de suite. Je loue extrêmement la reconnoissance que vous témoignez pour tous les soins que votre mere a pris de vous. J'espere que vous ne les oublierez jamais, et que vous vous acquitterez de toutes les obligations que vous lui avez par beaucoup de soumission à tout ce qu'elle desirera de vous. Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir ; elle est fort sagement écrite, et c'étoit la meilleure et la plus agréable marque que vous me pussiez donner de votre guérison : mais ne vous pressez pas encore de retourner à l'étude. Je vous conseille de ne lire que des choses qui vous fassent plaisir, jusqu'à ce que le médecin vous donne permission de recommencer votre travail. Faites bien des amitiés pour moi à M. votre précepteur, et faites en sorte qu'il ne se repente point de toutes les peines qu'il a prises pour vous. J'espere que j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir, et que la reddition du château de Namur suivra de près celle de la ville. Adieu, mon cher fils : faites bien mes

compliments à vos sœurs. Je ne sais pourtant si on leur permet de vous rendre visite ; attendez donc à leur faire mes compliments quand vous serez en état de les voir.

Au camp de Thieusies, le 3 juin.

Vous me faites plaisir de me rendre compte des lectures que vous faites ; mais je vous exhorte à ne pas donner toute votre attention aux poëtes françois : songez qu'ils ne doivent servir qu'à votre récréation et non pas à votre véritable étude ; ainsi je souhaiterois que vous prissiez quelquefois plaisir à m'entretenir d'Homere, de Quintilien, et des autres auteurs de cette nature. Quant à votre épigramme, je voudrois que vous ne l'eussiez point faite : outre qu'elle est assez médiocre, je ne saurois trop vous recommander de ne vous point laisser aller à la tentation de faire des vers françois, qui ne serviroient qu'à vous dissiper l'esprit ; sur-tout il n'en faut faire contre personne.

M. Despréaux a un talent qui lui est particulier et qui ne doit point vous servir d'exemple ni à vous ni à qui que ce soit : il n'a pas seulement reçu du ciel un génie merveilleux pour la satire, mais il a encore outre cela un jugement excellent qui lui fait discerner ce qu'il faut louer et ce qu'il faut reprendre. S'il a la bonté de vouloir s'amuser avec vous, c'est une des grandes félicités qui vous puissent arriver, et je vous conseille d'en bien profiter en l'écoutant beaucoup et en décidant peu. Je vous dirai aussi que vous me feriez plaisir de vous attacher à votre écriture : je veux croire que vous avez écrit votre lettre fort vîte ; le caractere en paroît beaucoup négligé. Que tout ce que je vous dis ne

vous chagrine point, car du reste je suis très content de vous, et je ne vous donne ces petits avis que pour vous exciter à faire de votre mieux en toutes choses. Votre mere vous fera part des nouvelles que je lui mande. Adieu, mon cher fils. Je ne sais si je serai en état d'écrire ni à vous ni à personne de plus de quatre jours : mais continuez à me donner de vos nouvelles; parlez-moi aussi un peu de vos sœurs, que vous me ferez plaisir d'embrasser pour moi.

Fontainebleau, le 5 octobre.

La relation que vous m'avez envoyée m'a beaucoup diverti, et je vous sais bon gré d'avoir songé à la copier pour m'en faire part. Je l'ai montrée à M. de Montmorenci et à M. de Chevreuse. Je suis toujours étonné qu'on vous montre en rhétorique les fables de Phedre, qui semblent une lecture plus proportionnée à des gens moins avancés. Il faut pourtant s'en fier à M. Rollin, qui a beaucoup de jugement et de capacité. On ne trouve les fables de M. de la Fontaine que chez M. Thierry ou chez M. Barbin: cela m'embarrasse un peu, parceque j'ai peur qu'ils ne veuillent pas prendre de mon argent. Je voudrois que vous pussiez emprunter ces fables à quelqu'un jusqu'à mon retour. Je crois que M. Despréaux les a, et en ce cas il vous les prêteroit volontiers, ou bien votre mere pourroit aller avec vous sans façon chez M. Thierry, et les lui demander en les payant. Adieu, mon cher fils. Dites à vos sœurs que je suis fort aise qu'elles se souviennent de moi et qu'elles souhaitent de me revoir. Je les exhorte à bien servir Dieu, et vous sur-tout, afin que pendant cette année de rhétorique il vous soutienne et vous fasse la grace

de vous avancer de plus en plus dans sa connoissance et dans son amour. Croyez-moi, c'est là ce qu'il y a de plus solide au monde; tout le reste est bien frivole.

Fontainebleau, le 8 octobre.

Je voulois presque me donner la peine de corriger votre version, et vous la renvoyer en l'état où il faudroit qu'elle fût; mais j'ai trouvé que cela me prendroit trop de temps à cause de la quantité d'endroits où vous n'avez pas attrapé le sens. Je vois bien que les Epîtres de Cicéron sont encore trop difficiles pour vous, parceque pour les bien entendre il faut posséder parfaitement l'histoire de ce temps-là, et que vous ne la savez point. Ainsi je trouverois plus à propos que vous me fissiez à votre loisir une version de cette bataille de Trasymene, dont vous avez été si charmé, à commencer par la description de l'endroit où elle se donna : ne vous pressez point, et tournez la chose le plus naturellement que vous pourrez. J'approuve fort vos promenades à Auteuil; mais faites bien concevoir à M. Despréaux combien vous êtes reconnoissant de la bonté qu'il a de s'abaisser à s'entretenir avec vous. Vous pouvez prendre Voiture parmi mes livres, si cela vous fait plaisir; mais il faut un grand choix pour lire ses lettres. J'aimerois autant, si vous voulez lire quelque livre françois, que vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, et qui vous apprendroit la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes après l'Ecriture sainte. Il me semble qu'à votre âge il ne faut pas voltiger de lecture en lecture, ce qui ne serviroit qu'à vous dissiper l'esprit et à vous em-

barrasser la mémoire. Nous verrons cela plus à fond quand je serai de retour à Paris. Adieu : mes baise-mains à vos sœurs.

Fontainebleau, le 10 octobre.

Vous me rendez un très bon compte de votre étude et de votre conversation avec M. Despréaux. Il seroit bien à souhaiter pour vous que vous pussiez être souvent en si bonne compagnie ; et vous en pourriez retirer un grand avantage, pourvu qu'avec un homme tel que M. Despréaux vous eussiez plus de soin d'écouter que de parler. Je suis assez satisfait de votre version ; mais je ne puis guere juger si elle est bien fidele n'ayant apporté ici que le premier tome des lettres à Atticus, au lieu du second que je pensois avoir apporté : je ne sais même si je ne l'ai point perdu, car j'étois comme assuré de l'avoir ici parmi mes livres. Pour plus grande sûreté, choisissez dans quelqu'un des six premiers livres la premiere lettre que vous voudrez traduire ; mais sur-tout choisissez-en une qui ne soit pas seche comme celle que vous avez prise, où il n'est presque parlé que d'affaires d'intérêt. Il y en a tant de belles sur l'état où étoit alors la république et sur les choses de conséquence qui se passoient à Rome ! Vous ne lirez guere d'ouvrage qui vous soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement ; mais sur-tout je vous conseille de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siecles que Cicéron. Il ne vous convient point à votre âge, ni même à personne, de lui donner ce vilain nom de poltron : souvenez-vous toute votre vie de ce passage de Quintilien, qui étoit lui-même un grand personnage : *Ille se profecisse sciat cui Cicero*

valde placebit. Ainsi vous auriez mieux fait de dire simplement qu'il n'étoit pas aussi brave ou aussi intrépide que Caton : je vous dirai même que si vous aviez bien lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave homme, et qu'apparemment il n'auroit pas fait tant de lamentations que vous si M. Carmeline lui eût nettoyé les dents. Adieu, mon cher fils. Faites souvenir votre mere qu'il faut entretenir un peu d'eau dans mon cabinet de peur que les souris ne ravagent mes livres. Quand vous m'écrirez, vous pourrez vous dispenser de toutes ces cérémonies et de *votre très humble serviteur.* Je connois même assez votre écriture sans que vous soyez obligé de mettre votre nom.

Fontainebleau, le 30 octobre.

M. Despréaux a raison d'appréhender que vous ne perdiez un peu le goût des belles-lettres pendant votre cours de philosophie ; mais ce qui me rassure est la résolution où je vous vois de vous en rafraîchir souvent la mémoire par la lecture des meilleurs auteurs. D'ailleurs vous étudiez sous un régent qui a lui-même beaucoup de lettres et d'érudition. Je contribuerai de mon côté à vous faire ressouvenir de tout ce que vous avez lu, et je me ferai un plaisir de m'en entretenir souvent avec vous.

Votre sœur aînée se plaint de vous, et elle a raison ; elle dit qu'il y a plus de quatre mois qu'elle n'a reçu de vos nouvelles. Il me semble que vous devriez un peu répondre à l'amitié sincere que je lui vois pour vous : une lettre vous coûteroit-elle tant à écrire ? Quand vous devriez ne l'entretenir que de vos petites sœurs, vous lui feriez le plus grand plaisir

du monde. Vous avez raison de me plaindre du déplaisir que j'ai de voir souffrir si long-temps un des meilleurs amis que j'aie au monde (1). J'espere qu'à la fin ou la nature ou les remedes lui donneront quelque soulagement. J'ai la consolation d'entendre dire aux médecins qu'ils ne voient rien à craindre pour sa vie; sans quoi je vous avoue que je serois inconsolable.

Comme vous êtes curieux de nouvelles, je voudrois en avoir beaucoup à vous mander. Je n'en sais que deux jusqu'ici qui doivent faire beaucoup de plaisir : l'une est la prise presque certaine de Charleroi; l'autre est la levée du siege de Belgrade. Quand je dis que cette nouvelle doit faire plaisir, ce n'est pas qu'à parler bien chrétiennement on doive se réjouir des avantages des infideles; mais l'animosité des Allemands est si grande contre nous, qu'on est presque obligé de remercier Dieu de leur mauvais succès, afin qu'ils soient forcés de faire leur paix avec la France, et de consentir au repos de la chrétienté, plutôt que de s'accommoder avec les Turcs.

Fontainebleau, le 15 novembre.

Mon cher fils, vous me faites plaisir de me mander des nouvelles : mais prenez garde de ne les pas prendre dans la gazette de Hollande; car, outre que nous les avons comme vous, vous y pourriez apprendre certains termes qui ne valent rien, comme celui de *recruter*, dont vous vous servez, au lieu de quoi il faut dire, *faire des recrues*. Mandez-moi des nouvelles de vos sœurs : il est bon de diversifier un peu,

(1) M. Nicole.

et de ne pas vous jeter toujours sur l'Irlande et sur l'Allemagne.

Le combat de M. de Luxembourg a été bien plus considérable qu'on ne le croyoit d'abord. Les ennemis ont laissé 1300 morts sur la place, et plus de 500 prisonniers, parmi lesquels on compte près de cent officiers. On leur a pris aussi 36 étendards ; et ils avouent encore qu'ils ont plus de deux mille blessés dans leur armée. Cette victoire est fort glorieuse. La maison du roi a fait des choses incroyables, n'ayant jamais chargé l'ennemi qu'à coups d'épée. On dit que chaque cavalier est revenu avec son épée toute sanglante. On a appris ce matin que M. de Boufflers avoit battu aussi l'arriere-garde d'un corps d'Allemands qui étoient auprès de Dinant. Ecrivez-moi toujours ; mais que cela n'empêche pas votre chere mere de m'écrire, car je serois trop fâché de ne point recevoir de ses lettres. Adieu, mon cher enfant : embrassez-la pour moi, et faites mes baise-mains à vos sœurs.

Fontainebleau, le 20.

Je ne saurois m'empêcher de vous dire, mon cher fils, que je suis très content de tout ce que votre mere m'écrit de vous. Je vois par ses lettres que vous êtes fort attaché à bien faire, mais sur-tout que vous craignez Dieu, et que vous prenez du plaisir à le servir. C'est la plus grande satisfaction que je puisse recevoir, et en même temps la meilleure fortune que je vous puisse souhaiter. J'espere que plus vous irez en avant, plus vous trouverez qu'il n'y a de véritable bonheur que celui-là. J'approuve la maniere dont vous distribuez votre temps et vos études : je voudrois seulement qu'aux jours que vous n'allez point au college vous pussiez relire votre Cicéron, et vous rafraîchir la mé-

moire des plus beaux endroits ou d'Horace ou de Virgile, ces auteurs étant fort propres à vous accoutumer à penser et à écrire avec justesse et netteté.

Vous direz à votre mere que le pauvre M. Sigur a eu la jambe coupée, ayant eu le pied emporté d'un coup de canon. Sa femme, qui l'avoit épousé pour sa bonne mine, a employé la meilleure partie de son bien à lui acheter une charge ; et dès la premiere année il lui en coûte une jambe. Il a eu un grand nombre de ses camarades tués ou blessés, je dis des officiers de la gendarmerie ; mais en récompense la victoire a été fort grande, et on en apprend tous les jours de nouvelles circonstances très avantageuses. On fait monter la perte des ennemis à près de dix mille morts.

J'ai vu les drapeaux et les étendards qu'a envoyés M. de Catinat, et je vous conseille de les aller voir à Notre-Dame. Il y a cent deux drapeaux, et quatre étendards seulement ; ce qui marque que la cavalerie ennemie n'a pas fait beaucoup de résistance, et a de bonne heure abandonné l'infanterie, laquelle a presque été toute taillée en pieces. Il y avoit des bataillons entiers d'Espagnols qui se jetoient à genoux pour demander quartier ; et on l'accordoit à quelques uns d'eux, au lieu qu'on n'en faisoit point du tout aux Allemands, parcequ'ils avoient menacé de n'en point faire. M. l'archevêque de Sens a perdu M. son frere à la bataille.

Fontainebleau, le 25 septembre.

Je vous suis obligé du soin que vous avez pris de faire toutes les choses que je vous avois recommandées. Je suis en peine de la santé de M. Nicole, et vous me ferez plaisir d'y envoyer de ma part, et de m'en mander des nouvelles. Je croyois avoir mis dans mon paquet un livre que j'ai été fort fâché de n'y point trouver : ce

sont les psaumes latins de Vatable à deux colonnes, et avec des notes, in 8°. qui sont à la tablette où je mets d'ordinaire mon diurnal : je vous prie de le chercher, de l'empaqueter bien proprement dans du papier, et de me l'envoyer. J'écrirai demain à votre mere : faites-lui mes compliments et à vos sœurs.

Fontainebleau, le 23 mai.

Je vous prie de dire à M. Grimarets que j'ai lu son mémoire à M. le chancelier, qui a dit que M. Cousin pensoit qu'on ne pouvoit rien faire de bon ni d'utile au public de ce projet. Je verrai M. de Harlay, et lui demanderai s'il veut et s'il peut se mêler de cette affaire et entreprendre de persuader M. le chancelier.

Il me paroît par votre lettre que vous portez un peu d'envie à mademoiselle de la C. de ce qu'elle a lu plus de comédies et de romans que vous. Je vous dirai, avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries, qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne devroient point vous tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes engagé dans des études très sérieuses qui doivent attirer votre principale attention ; et pendant que vous y êtes engagé, et que nous payons des maîtres pour vous instruire, vous devez éviter tout ce qui peut dissiper votre esprit et vous détourner de votre étude. Non seulement votre conscience et la religion vous y obligent, mais vous-même devez avoir assez de considération et d'égard pour moi pour vous conformer un peu à mes sentiments pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laisser conduire.

Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses qui puissent vous divertir l'esprit, et vous voyez que

je vous ai mis moi-même entre les mains assez de livres françois capables de vous amuser ; mais je serois inconsolable si ces sortes de livres vous inspiroient du dégoût pour des lectures plus utiles, et sur-tout pour des livres de piété et de morale, dont vous ne parlez jamais, et pour lesquels il semble que vous n'ayez plus aucun goût, quoique vous soyez témoin du véritable plaisir que j'y prends préférablement à toute autre chose. Croyez-moi, quand vous saurez parler de comédies et de romans, vous n'en serez guere plus avancé pour le monde, et ce ne sera point par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. Je remets à vous en parler plus au long et plus particulièrement quand je vous reverrai, et vous me ferez plaisir alors de me parler à cœur ouvert là-dessus et de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche point à vous chagriner, et que je n'ai autre dessein que de contribuer à vous rendre l'esprit solide, et à vous mettre en état de ne me point faire de déshonneur quand vous viendrez à paroître dans le monde. Je vous assure qu'après mon salut c'est la chose dont je suis le plus occupé. Ne regardez point tout ce que je vous dis comme une réprimande, mais comme les avis d'un pere qui vous aime tendrement et qui ne songe qu'à vous donner des marques de son amitié. Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et faites mes compliments à votre mere. Il n'y a ici aucune nouvelle, sinon que le roi a toujours la goutte.

Paris, le 3 juin.

C'est tout de bon que nous partons pour notre voyage de Picardie (1). Comme je serai quinze jours

(1) Il alloit à Montdidier, la patrie de ma mere.

sans vous voir, et que vous êtes continuellement présent à mon esprit, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore deux ou trois choses que je crois très importantes pour votre conduite.

La premiere, c'est d'être extrêmement circonspect dans vos paroles, et d'éviter la réputation d'être un parleur, qui est la plus mauvaise réputation qu'un jeune homme puisse avoir dans le pays où vous entrez. La seconde est d'avoir une extrême docilité pour les avis de M. et madame Vigan, qui vous aiment comme leur enfant.

N'oubliez point vos études, et cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand besoin d'être exercée. Je vous demanderai compte à mon retour de vos lectures, et sur-tout de l'histoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits.

Vous savez ce que je vous ai dit des opéra et des comédies: on en doit jouer à Marly. Il est très important pour vous et pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à Versailles pour y faire vos exercices, et non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Le roi et toute la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller; et ils auroient très méchante opinion de vous, si, à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égard pour moi et pour mes sentiments. Je devois avant toutes choses vous recommander de songer toujours à votre salut, et de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver au monde, c'est s'il me revenoit que vous êtes un indévot et que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu, mon cher fils: donnez-moi souvent de vos nouvelles.

Montdidier, le 9 juin.

Votre lettre nous a fait ici un très grand plaisir; et quoiqu'elle ne nous ait pas appris beaucoup de nouvelles, elle nous a du moins fait juger qu'il n'y avoit pas un mot de vrai de toutes celles qu'on débite dans ce pays-ci. C'est une plaisante chose que les provinces; tout le monde y est nouvelliste dès le berceau, et vous n'y rencontrez que gens qui débitent gravement et affirmativement les plus sottes choses du monde. Pour moi, je n'ai rien à vous mander de ce pays qui soit capable de vous intéresser, si ce n'est que je suis très content des dames de Variwille, et que Babet (1) a une grande impatience d'entrer chez elles. J'espere que je recevrai encore une lettre de vous avant que de partir.

Je vous sais très bon gré des égards que vous avez pour moi au sujet des opéra et des comédies; mais vous voulez bien que je vous dise que ma joie seroit complete si le bon Dieu entroit un peu dans vos considérations. Je sais bien que vous ne serez pas déshonoré devant les hommes en y allant; mais comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu? Pensez-vous vous-même que les hommes ne trouvassent pas étrange de vous voir à votre âge pratiquer des maximes si différentes des miennes? Songez que M. le duc de Bourgogne, qui a un goût merveilleux pour toutes ces choses, n'a encore été à aucun spectacle, et qu'il veut bien en cela se laisser conduire par les gens qui sont chargés de son éducation. Et quelles gens trouverez-vous au monde plus sages et plus estimés que ceux-là? Du reste, mon fils, je suis fort content de votre

(1) Une de mes sœurs, qui se fit religieuse chez les dames de Variwille, ordre de Fontevrauld.

lettre : elle a aussi fait beaucoup de plaisir à votre mere, excepté l'endroit où vous parlez de la cire que vous avez laissé tomber sur votre habit.

Paris, le 27 juin.

On m'avoit déja dit la nouvelle de la prise d'Ath, et j'en ai beaucoup de joie. Vous me ferez plaisir de me mander tout ce que vous apprendrez de nouveau. Voici un temps assez vif, et où il peut arriver à toute heure des nouvelles importantes. Il se pourroit bien faire que je vous irois voir mercredi ; car j'ai quelque envie de mener votre mere et vos sœurs à Port-Royal, pour y être à la procession de l'octave, et revenir le lendemain. Elles sont toutes en bonne santé, Dieu merci, et vous font leurs compliments. J'allai hier aux carmélites avec votre sœur aînée. Je vous exhorte à aller faire votre cour à madame la comtesse de Grammont et à madame la duchesse de Noailles, qui ont l'une et l'autre beaucoup de bonté pour vous. Votre petit frere est tombé ce matin, la tête dans le feu ; et sans votre mere qui l'a relevé sur-le-champ, il auroit eu le visage perdu ; il en a été quitte pour une brûlure à la gorge : nous sommes bien obligés de remercier le bon Dieu de ce qu'il ne s'est pas fait plus de mal. Votre sœur se prépare toujours à entrer aux carmélites samedi ; et tout ce que je lui ai pu dire ne l'a pu persuader de différer au moins jusqu'à un autre temps. Madame de F... est à l'extrémité. Vous voyez par-là que notre heure est bien incertaine, et que le plus sûr est d'y penser le plus sérieusement et le plus souvent qu'on peut. Votre mere aura soin de vous envoyer du linge à dentelle. Adieu.

Versailles.

J'AVOIS passé exprès par Versailles pour vous y voir et pour savoir de vous si vous n'aviez besoin de rien. Je suis fâché de ne vous avoir pas trouvé, et plus fâché encore d'apprendre que vous avez eu la fievre. Du reste je suis bien aise que vous ayez été voir M. Despréaux et votre mere, qui aura eu, je m'imagine, bien de la joie de vous voir. Donnez-moi de vos nouvelles à Marly. Vous me ferez plaisir d'être chez M. de Torcy toujours aussi assidu que votre santé vous le permettra. Ne vous laissez point manquer d'argent, et mandez-moi franchement si vous en avez besoin. Adieu, mon cher fils: je vous embrasse de tout mon cœur.

VOUS m'avertissez de la part de madame la duchesse de Noailles d'aller trouver M. l'archevêque. J'ai été sur-le-champ pour avoir l'honneur de lui parler; mais il étoit à Conflans.

Le sermon du P. de la Rue fait ici un fort grand bruit, aussi-bien qu'au pays où vous êtes; et l'on dit qu'il a parlé avec beaucoup de véhémence contre les opinions nouvelles du quiétisme: mais on ne m'a rien pu dire de précis de ce sermon, et j'ai grande envie de voir quelqu'un qui l'ait entendu. L'amitié qu'a pour moi M. de Cambrai ne me permet pas d'être indifférent sur ce qui le regarde, et je souhaiterois de tout mon cœur qu'un prélat de cette vertu et de ce mérite n'eût point fait un livre qui lui attire tant de chagrins.

J'ai vu votre sœur, dont on est très content aux carmélites, et qui témoigne une grande envie de s'y consacrer à Dieu. Votre sœur Nanette nous accable tous les jours de lettres pour nous obliger de consentir à la laisser entrer au noviciat. J'ai bien des graces à rendre à Dieu d'avoir inspiré à vos sœurs tant de ferveur pour son service et un si grand desir de se sauver. Je voudrois de tout mon cœur que de tels exemples vous touchassent assez pour vous donner envie d'être bon chrétien. Voici un temps (1) où vous voulez bien que je vous exhorte par toute la tendresse que j'ai pour vous à faire quelques réflexions un peu sérieuses sur la nécessité qu'il y a de travailler à son salut à quelque état que l'on soit appelé. Votre mere aussi-bien que vos sœurs et votre petit frere auroient beaucoup de joie de vous revoir. Bon soir, mon cher fils.

Paris, le 26 janvier 1698 (2).

Vraisemblablement vous avez pris des mémoires de M. de Cély pour avoir fait une course aussi extraordinaire que celle que vous avez faite. J'étois fort en peine le premier jour de votre voyage, dans la peur où j'étois que par trop d'envie d'aller vite il ne vous fût arrivé quelque accident : mais quand j'appris par votre lettre de Mons que vous n'étiez parti qu'à neuf heures de Cambrai, et que vous tiriez vanité d'avoir fait une si grande jour-

---

(1) Cette lettre fut écrite pendant la semaine sainte.

(2) C'est une lettre de réprimande à son fils, qui, étant chargé de porter les dépêches du roi à M. de Bonrepaux, notre ambassadeur en Hollande, s'arrêta par curiosité à Bruxelles.

née, je vis bien qu'il falloit se reposer sur vous de la conservation de votre personne. Votre long séjour à Bruxelles et toutes les visites que vous y avez faites méritent que vous en donniez une relation au public : je ne doute pas même que vous n'y ayez été à l'opera avec les dépêches du roi dans votre poche. Vous rejetez la faute de tout sur M. Bombarde ; comme si, en arrivant à Bruxelles, vous n'aviez pas dû courir d'abord chez lui et ne vous point coucher que vous n'eussiez fait vos affaires pour être en état de partir le lendemain matin. Je ne sais pas ce que dira là-dessus M. de Bonrepaux ; mais je sais bien que vous avez bon besoin de réparer, par une conduite sage à la Haie, la conduite peu sensée que vous avez eue dans votre voyage. Pour moi, je vous avoue que j'appréhende de retourner à la cour, et de paroître devant M. de Torcy, à qui vous jugez bien que je n'oserai pas demander d'ordonnance pour votre voyage, n'étant point juste que le roi paie la curiosité que vous avez eue de voir les chanoinesses de Mons et la cour de Bruxelles. Vous ne me dites pas un mot d'un homme que vous auriez pu aller voir à Bruxelles et pour qui vous savez que j'ai un très grand respect. Vous ne me parlez pas non plus de nos deux plénipotentiaires pour qui vous aviez une dépêche ; cependant je ne comprends pas par quel enchantement vous auriez pu ne les pas rencontrer entre Mons et Bruxelles.

Comme je vous dis franchement ma pensée pour le mal, je veux bien vous la dire aussi pour le bien. M. l'archevêque de Cambrai paroît très content de vous, et vous m'avez fait plaisir de m'écrire le détail des bons traitements que vous avez reçus de lui, dont il ne m'avoit pas mandé un mot, témoignant même du déplaisir de ne vous avoir pas assez bien fait les honneurs de son palais brûlé.

Cela m'oblige de lui écrire une nouvelle lettre de remerciement. Vous trouverez dans les ballots de M. l'ambassadeur un étui où il y a deux chapeaux pour vous, un castor fin et un demi-castor; et vous y trouverez aussi une paire de souliers des freres. Au nom de Dieu, faites un peu plus de réflexion sur votre conduite, et défiez-vous sur toutes choses d'une certaine fantaisie qui vous porte toujours à satisfaire votre propre volonté au hasard de tout ce qui en peut arriver. Vos sœurs vous font bien des compliments, et sur-tout Nanette.

Paris, le 31.

Votre mere et toute la famille a eu une grande joie d'apprendre que vous étiez arrivé en bonne santé. Je n'ai point encore été à la cour; mais j'espere d'y aller demain. Je crains toujours de paroître devant M. de Torcy, de peur qu'il ne me fasse des plaisanteries sur la diligence de votre course; mais il faut me résoudre à les essuyer, et lui faire espérer qu'une autre fois vous irez plus promptement si l'on veut bien vous confier à l'avenir quelque chose dont on soit pressé. Je vois que M. de Bonrepaux a pris tout cela avec sa bonté ordinaire, et qu'il tâche même de vous excuser. Du reste vos lettres nous font beaucoup de plaisir, et je serai bien aise d'en recevoir souvent. Faites mille compliments pour moi à M. de Bonnac.

Marly, le 5 février.

Il est juste, mon fils, que je vous fasse part de ma satisfaction comme je vous ai fait souffrir de

mes inquiétudes. Non seulement M. de Torcy n'a point pris en mal votre séjour à Bruxelles, mais il a même approuvé tout ce que vous y avez fait, et a été bien aise que vous ayez fait la révérence à M. de Baviere. Vous ne devez point trouver étrange que, vous aimant comme je fais, je sois si facile à alarmer sur toutes les choses qui ont de l'air d'une faute, et qui pourroient faire tort à la bonne opinion que je souhaite qu'on ait de vous. On m'a donné pour vous une ordonnance de voyage; j'irai la recevoir quand je serai à Paris, et je vous en tiendrai bon compte. Mandez-moi bien franchement tous vos besoins.

J'approuve au dernier point les sentiments où vous êtes sur toutes les bontés de M. de Bonrepaux, et la résolution que vous avez prise de n'en point abuser. Témoignez à M. de Bonnac ma reconnoissance pour l'amitié dont il vous honore : son extrême honnêteté est un beau modele pour vous, et je ne saurois assez louer Dieu de vous avoir procuré des amis de ce mérite. Vous avez eu quelque raison d'attribuer l'heureux succès de votre voyage par un si mauvais temps aux prieres qu'on a faites pour vous : je compte les miennes pour rien; mais votre mere et vos petites sœurs prioient tous les jours Dieu qu'il vous préservât de tout accident; et on faisoit la même chose à P. R. Je doute que votre sœur puisse y demeurer long-temps à cause de ses fréquentes migraines, et à cause qu'il y a si peu d'apparence qu'elle y puisse rester pour toute sa vie.

Je ne sais si vous savez que M. Corneille notre confrere (1) est mort. Il s'étoit confié à un charlatan qui lui donnoit des drogues pour lui dissoudre sa

---

(1) Gentilhomme ordinaire, parent de Corneille.

pierre : ces drogues lui ont mis le feu dans la vessie ; la fievre l'a pris, et il est mort. Sa famille demande sa charge pour son petit-cousin, fils de ce brave M. de Marsilly qui fut tué à Leuze, et qui avoit épousé la fille de Thomas Corneille. Je vous écrirai une autre fois plus au long ; le jour me manque, et je suis paresseux d'allumer ma bougie. Vous ne pouvez m'écrire trop souvent. Vos lettres me semblent très naturellement écrites ; et plus vous en écrirez, plus aussi vous aurez de facilité. J'ai laissé votre mere en bonne santé. Vous ne sauriez lui faire trop d'amitiés dans vos lettres, car elle mérite que vous l'aimiez, et que vous lui en donniez des marques. J'ai lu à M. le maréchal de Noailles votre derniere lettre où vous témoignez tant de reconnoissance pour les bons traitements que vous avez reçus de M. le prince et de madame la princesse de Straerback. M. de Torcy m'a appris que vous étiez dans la gazette de Hollande : si je l'avois su, je l'aurois fait acheter pour la lire à mes petites filles, qui vous croiroient devenu un homme de conséquence.

Paris, le 15 février.

Je crois que vous aurez été content de ma derniere lettre et de la réparation que je vous y faisois de tout le chagrin que je puis vous avoir donné sur votre voyage. J'ai reçu votre ordonnance au trésor royal ; mais quelques instances que M. de Chamlay, que j'avois mené avec moi, ait pu faire à M. de Turmenies, je n'en ai pu tirer que 900 livres : on prétend même que c'est beaucoup. Nous vous tiendrons compte de cette somme ; et vous n'aurez qu'à prier M. l'ambassadeur de vous donner l'argent dont vous aurez besoin, j'aurai soin de le donner aux per-

sonnes à qui il me mandera de le donner. J'ai achevé de payer ma charge, et nous avons remboursé madame Quinault : mais vous jugez bien que cela nous resserre beaucoup dans nos affaires, et qu'il faut que nous vivions d'économie pour quelque temps. J'espere que vous nous aiderez un peu en cela, et que vous ne songerez pas à nous faire des dépenses inutiles, tandis que nous nous retranchons souvent le nécessaire.

Vous êtes extrêmement obligé à M. de Bonnac de tout le bien qu'il mande ici de vous; et tout ce que j'ai à souhaiter, c'est que vous souteniez la bonne opinion qu'il a conçue de vous. Vous me ferez un sensible plaisir de lui demander pour moi une place dans son amitié, et de lui témoigner combien je suis sensible à toutes ses bontés. Je crois qu'il n'est pas besoin de vous exhorter à n'en point abuser; je vous ai toujours vu une grande appréhension d'être à charge à personne, et c'est une des choses qui me plaisoient le plus en vous.

J'ai trouvé à Versailles un tiroir tout plein de livres, dont une partie étoit à moi, et l'autre vous appartient : je vous les souhaiterois tous à la Haye, à la réserve de deux ou trois, qui en vérité ne valent pas la reliure que vous leur avez donnée. J'ai reçu une grande lettre de votre sœur aînée, qui étoit fort en peine de vous, et qui nous prie instamment de la laisser où elle est : cependant il n'y a guere d'apparence de l'y laisser plus long-temps; la pauvre enfant me fait beaucoup de compassion par le grand attachement qu'elle a conçu pour une maison dont les portes vraisemblablement ne s'ouvriront pas sitôt. Votre sœur Nanette est tombée ces jours passés, et s'est fait un grand mal au genou; mais elle se porte bien, Dieu merci.

Il me paroît par votre derniere lettre que vous

aviez beaucoup d'occupation et que vous étiez fort aise d'en avoir : c'est la meilleure nouvelle que vous me puissiez mander ; et je serai à la joie de mon cœur quand je verrai que vous prenez plaisir à vous instruire et à vous rendre capable. Ecrivez-moi toutes les fois que cela ne vous détournera point de quelque meilleure occupation. Votre mere seroit curieuse de savoir ce qui vous est resté de tout ce qu'elle vous avoit donné pour votre voyage. M. Despréaux me demande toujours de vos nouvelles et témoigne beaucoup d'amitié pour vous.

Paris, le 23 février.

J'AI attendu si tard à commencer ma lettre, qu'il faut que je la fasse fort courte si je veux qu'elle parte aujourd'hui. M. l'abbé de Châteauneuf parle très obligeamment de vous ; il est sur-tout très édifié de la résolution où vous êtes de bien employer votre temps. Il a dit à M. Dacier que le premier livre que vous aviez acheté en Hollande, c'étoit Homere : cela vous fit beaucoup d'honneur dans notre petite académie, où M. Dacier dit cette nouvelle ; et cela donna sujet à M. Despréaux de s'étendre sur vos louanges, c'est-à-dire sur les espérances qu'il a conçues de vous : car vous savez que Cicéron dit que dans un homme de votre âge on ne peut guere louer que l'espérance. Mais l'homme du monde à qui vous êtes le plus obligé, c'est M. de Bonnac ; il parle de vous dans toutes ses lettres, comme si vous aviez l'honneur d'être son frere. Je vous estime d'autant plus heureux de cette bonne opinion qu'il a conçue de vous, que lui-même est ici en réputation d'être un des plus aimables et des plus honnêtes hommes du monde. Tous ceux qui l'ont vu en Danemarck

ou à la Haye sont revenus charmés de sa politesse et de son esprit. Voilà de bons exemples que vous avez devant vous, et vous n'avez qu'a imiter ce que vous voyez.

J'ai lu à M. Despréaux votre derniere lettre : il en fut très content, et trouva que vous écriviez très naturellement : je lui montrai l'endroit où vous dites que vous parliez souvent de lui avec M. l'ambassadeur ; et comme il est fort bon homme, cela l'attendrit beaucoup, et lui fit dire beaucoup de bien et de M. l'ambassadeur et de vous.

M. le comte d'Ayen a été fort mal d'une fluxion sur la poitrine ; il est mieux. Madame sa mere m'a parlé d'une dame qui est très fâchée que vous n'ayez pas fait un plus long séjour à Bruxelles. Pour moi je ne me plains plus qu'il ait été ni trop long ni trop court; mais je voudrois seulement que vous y eussiez vu en passant un homme qui étoit du moins aussi digne de votre curiosité que tout ce que vous y avez vu.

Je revins il y a huit jours de Port-Royal, d'où j'avois résolu de ramener votre sœur ; mais il me fut impossible de lui persuader de revenir. Elle prétend avoir tout de bon renoncé au monde, et que si l'on ne reçoit plus de religieuse à Port-Royal, elle s'ira réfugier aux carmélites. On en est très content ; et j'en suis aussi revenu très édifié. Elle me demanda fort de vos nouvelles, et me dit qu'on avoit bien prié Dieu pour vous dans la maison. Adieu. Votre mere vous salue.

Paris, le 24 février.

Vous direz à M. l'ambassadeur une chose qu'il ne sait peut-être pas, c'est que le roi a enfin récompensé

les plénipotentiaires, que tout le monde regardoit presque comme des gens disgraciés. Il a donné la charge de secrétaire du cabinet à M. de Callieres, à condition que M. de Callieres donnera sur cette charge 50000 francs à M. de Cressy et 15000 à l'abbé Morel : ce sont 65000 livres dont le roi donne un brevet de retenue à M. de Callieres. Sa majesté donne encore à M. de Cressy, pour son fils, la charge de gentilhomme ordinaire, vacante par la mort du pauvre M. Corneille, et donne à M. de Harlay 5000 livres de rente sur l'hôtel-de-ville. Voilà toutes les nouvelles de la cour.

Je viens de donner à une personne, qui vous les remettra, onze louis d'or et demi vieux, faisant 140 liv. 17 s. 6 d. Je vous prie d'en être le meilleur ménager que vous pourrez, et de vous souvenir que vous n'êtes pas le fils d'un traitant ni d'un premier valet de garde-robe. M. Q... qui, comme vous savez, est le plus pauvre des quatre, a marié depuis peu sa fille à un jeune homme extrêmement riche.

Votre mere, qui est toujours portée à bien penser de vous, croit que vous l'informerez de l'argent qui vous reste, de l'emploi que vous avez fait de celui que vous avez emporté, et que cela fera en partie le sujet des lettres que vous lui promettez de lui écrire; mais vraisemblablement vous croyez qu'il n'est pas du grand air de parler de ces bagatelles. Nous autres bonnes gens de famille nous allons plus simplement, et nous croyons que bien savoir son compte n'est pas au-dessus d'un honnête homme. Sérieusement, vous me ferez plaisir de paroître un peu appliqué à vos petites affaires.

M. Despréaux a dîné aujourd'hui au logis; et nous lui avons fait très bonne chere, graces à un fort bon brochet et une belle carpe qu'on nous avoit envoyés de Port-Royal. M. Despréaux venoit de toucher sa

pension, et de porter chez M. Caillet, notaire, 10000 fr. pour se faire 550 liv. de rente sur la ville. Demain M. de Valincour viendra encore dîner au logis avec M. Despréaux : vous jugez bien que cela ne se passera pas sans boire la santé de M. l'ambassadeur et la vôtre. Dans la vérité je suis fort content de vous ; et vous le seriez aussi beaucoup de votre mere et de moi si vous saviez avec quelle tendresse nous nous parlons souvent de vous. Songez que notre ambition est fort bornée du côté de la fortune, et que la chose que nous demandons du meilleur cœur au bon Dieu, c'est qu'il vous fasse la grace d'être homme de bien, et d'avoir une conduite qui réponde à l'éducation que nous avons tâché de vous donner. J'ai été un peu incommodé ces jours passés ; cela n'a pas eu de suite. Votre sœur Nanette vous avoit écrit une longue lettre pleine d'amitiés ; je ne vous l'envoie pas encore, elle grossiroit trop mon paquet. Adieu, mon cher fils. Il me semble qu'il y a long-temps que je n'ai reçu de vos nouvelles.

Paris, le 10 mars.

Votre mere est fort contente du détail que vous lui mandez de vos affaires, et fort affligée que vous ayez perdu sur les especes. Je crois vous avoir mandé que j'ai donné pour vous onze louis d'or vieux et un demi-louis vieux, faisant en tout 140 liv. 17 s. 6 d. Ne vous laissez manquer de rien, et croyez que j'approuverai tout ce que M. l'ambassadeur approuvera. Il me mande qu'il est fort content de vous ; c'est la meilleure nouvelle qu'il puisse me mander, et la chose du monde qui peut le plus contribuer à me rendre heureux. Ce que vous m'écrivez des Carthaginois m'a fort étonné ;

mais songez que les lettres peuvent être vues, et qu'il faut écrire avec beaucoup de précaution sur certains sujets. M. Félix le fils se plaint de ce que vous ne lui écrivez point; mais le commerce de lettres entre lui et vous étant aussi cher qu'il est, vous ferez aussi sagement de ne vous pas ruiner les uns les autres.

Votre mere se porte bien; Madelon et Lionval (1) sont un peu incommodés, et je ne sais s'il ne faudra point leur faire rompre le carême: j'en étois assez d'avis, mais votre mere croit que cela n'est pas nécessaire. Comme le temps de pâque approche, vous voulez bien que je songe un peu à vous, et que je vous recommande aussi d'y songer. Vous ne m'avez encore rien mandé de la chapelle de M. l'ambassadeur. Je sais combien il est attentif aux choses de la religion, et qu'il s'en fait une affaire capitale. Est-ce des prêtres séculiers par qui il la fait desservir, ou bien sont-ce des religieux? Je vous conjure de prendre en bonne part les avis que je vous donne là-dessus, et de vous souvenir que comme je n'ai rien plus à cœur que de me sauver, je ne puis avoir de véritable joie si vous négligiez une affaire si importante, et la seule proprement à laquelle nous devrions tous travailler. On m'a dit qu'il falloit absolument que votre sœur aînée revînt avec nous, et j'irai la semaine de pâque pour la ramener: ce sera une rude séparation pour elle et pour ces saintes filles qui sont fort contentes d'elle. Nanette vous fait ses compliments dans toutes ses lettres.

Mylord Portland fit hier son entrée. Tout Paris y étoit: mais il me semble qu'on ne parle que de la magnificence de M. de Boufflers qui l'accompagnoit, et point du tout de celle de mylord.

Je mande à M. l'ambassadeur que vous lui mon-

(1) C'étoit moi.

trerez un endroit de Virgile où Nisus (1) se plaint à Enée qui ne le récompensoit point, lui qui avoit fait des merveilles, et qu'il récompense des gens qui ont été vaincus. Cherchez cet endroit; je suis assuré que vous le trouverez fort beau. Votre mere vous embrasse, et se repose sur moi du soin de vous écrire de ses nouvelles.

Paris, le 16 mars.

Je m'étonne que vous n'ayez pas eu le temps de m'écrire un mot par les deux couriers que M. l'ambassadeur a envoyés coup sur coup, et qui sont venus m'apprendre de vos nouvelles: ils me disent que vous êtes très content. Je ne puis vous exprimer combien cela me fait plaisir; mais, pendant que vous êtes dans un lieu où vous vous plaisez et où vous êtes dans la meilleure compagnie du monde, votre pauvre sœur aînée est dans les larmes et dans la plus grande affliction où elle ait été de sa vie: c'est tout de bon qu'il faut qu'elle se sépare de sa chere tante et des saintes filles avec qui elle s'estimoit si heureuse de servir Dieu. Mais, quelque instance que je lui aie pu faire pour l'obliger de revenir avec nous, elle a résolu de ne jamais remettre le pied au logis; elle prétend s'aller enfermer dans Gif, et s'y faire religieuse si elle perd l'espérance de l'être à Port-Royal. Elle m'a écrit là-dessus des lettres qui m'ont troublé et déchiré au dernier point; et je m'assure que vous en seriez attendri vous-même. La pauvre enfant a eu jusqu'ici bien des peines et a été bien tra-

---

(1) ..... Si tanta, inquit, sunt præmia victis,
Et te lapsorum miseret; quæ munera Niso
Digna dabis? ÆNEID. lib. v.

versée dans le dessein qu'elle a de se donner à Dieu : je ne sais quand il permettra qu'elle mene une vie plus calme et plus heureuse. Elle étoit charmée d'être à Port-Royal, et toute la maison étoit aussi très contente d'elle. Il faut se soumettre aux volontés de Dieu. Je ne suis guere en état de vous entretenir sur d'autres matieres, et j'ai eu mille peines à achever la lettre que j'ai écrite à M. l'ambassadeur. Je pars demain pour aller à Port-Royal et régler toutes choses avec ma tante, et de là j'irai coucher à Versailles pour aller coucher mercredi à Marly.

Je ne doute pas que vous ne soyez fort aise du mariage de M. le comte d'Ayen : il me témoigne toujours beaucoup d'amitié pour vous. Le voilà présentement le plus riche seigneur de la cour. Le roi donne à mademoiselle d'Aubigné 800 mille francs, outre cent mille francs en pierreries. Madame de Maintenon assure aussi à sa niece six cent mille francs. On donne à M. le comte d'Ayen les survivances des deux gouvernements, sans compter des pensions. M. le maréchal de Noailles assure 45 mille livres de rente à M. son fils, et lui en donne présentement dix-huit mille. Voilà, Dieu merci, de grands biens ; mais ce que j'estime plus que tout cela, c'est qu'il est fort sage et très digne de la grande fortune qu'on lui fait. Adieu. Ecrivez-nous souvent, et priez M. l'ambassadeur de vouloir vous avertir une heure ou deux avant le départ de ses couriers quand il sera obligé d'en envoyer ; quand vous n'écririez que dix ou douze lignes, cela me fera toujours beaucoup de plaisir. Lionval a été un peu malade ; vos petites sœurs sont en bonne santé : votre mere vous écrira dans deux jours. Assurez M. de Bonnac de toute la reconnoissance que j'ai pour l'amitié dont il vous honore. Je l'en remercierai moi-même à la première occasion et lorsque j'aurai l'esprit un peu plus tranquille que je ne l'ai.

Paris, le lundi de Pâque.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir tout ce que vous me mandez de la maniere édifiante dont le service se fait dans la chapelle de M. l'ambassadeur, et sur les dispositions où vous étiez de bien employer ce saint temps. Je vous assure que vous auriez encore pensé plus sérieusement que vous ne faites sur l'incertitude de la mort et sur le peu de cas qu'on doit faire de la vie si vous aviez vu le triste spectacle que nous venons d'avoir votre mere et moi cette après-dînée. La pauvre Fanchon s'étoit plainte de beaucoup de maux de tête tout le matin; on a été obligé après le dîner de la faire mettre sur son lit; et sur les trois heures, comme je prenois mon livre pour aller à vêpres, j'ai demandé de ses nouvelles. Votre mere, qui la venoit de quitter, m'a dit qu'elle lui trouvoit un peu de fievre. J'ai été pour lui tâter le pouls; je l'ai trouvée renversée sur son lit sans la moindre connoissance, le visage tout bouffi, avec une quantité horrible d'eaux qui l'étouffoient et faisoient un bruit effroyable dans sa gorge; enfin une vraie apoplexie. J'ai fait un grand cri, et je l'ai prise entre mes bras; mais sa tête et tout son corps n'étoient plus que comme un linge mouillé: un moment plus tard elle étoit morte. Votre mere est venue tout éperdue et lui a jeté quelques poignées de sel dans la bouche, on l'a baignée d'esprit de vin et de vinaigre; mais elle a été plus d'une grande demi-heure entre nos bras dans le même état, et nous n'attendions que le moment qu'elle alloit étouffer. Nous avons vîte envoyé chez M. Maréchal, il n'y étoit point. A la fin, à force de la tourmenter, et de lui faire avaler par force tantôt du vin, tantôt du sel, elle a vomi une quantité épouvantable d'eaux qui lui étoient tombées

du cerveau dans la poitrine ; elle a pourtant été deux heures entieres sans revenir à elle, et il n'y a qu'une heure à-peu-près que la connoissance lui est revenue. Elle m'a entendu dire à votre mere que j'allois vous écrire ; elle m'a prié de vous faire bien ses compliments : c'est en quelque sorte la premiere marque de connoissance qu'elle nous a donnée. Je vous assure que vous auriez été aussi ému que nous l'avons tous été. Madelon en est encore tout effrayée, et a bien pleuré sa sœur qu'elle croyoit morte.

Je vais demain à Port-Royal, d'où j'espere ramener votre sœur aînée. Ce sera encore un autre spectacle fort triste pour moi, et il y aura bien des larmes versées à cette séparation. Nous avons jugé qu'elle n'avoit d'autre parti à prendre qu'à revenir avec nous, sans aller de couvent en couvent ; du moins elle aura le temps de rétablir sa santé qui s'est fort affoiblie par les austérités du carême, et elle s'examinera à loisir sur le parti qu'elle doit embrasser. Nous lui avons préparé la chambre où couchoit votre petit frere, qui couchera dans la vôtre avec sa mie. Vos lettres me font toujours un extrême plaisir, et même à M. Despréaux, à qui je les montre quelquefois, et qui continue à m'assurer que j'aurai beaucoup de satisfaction de vous, et que vous ferez des merveilles. Votre laquais m'a fait demander une augmentation de gages, disant pour ses raisons que le vin est fort cher en Hollande. Ni je ne suis en état d'augmenter ses gages, ni je ne crois point ses services assez considérables pour les augmenter. Du reste ne vous laissez manquer de rien ; mandez-moi tous vos besoins, et croyez qu'on ne peut vous aimer plus tendrement.

Paris, le 14 août.

Votre sœur commence à se raccoutumer avec nous; non pas avec le monde, dont elle paroît toujours fort dégoûtée: elle prend un fort grand soin de ses petites sœurs et de son petit frere, et elle fait tout cela de la meilleure grace du monde. Votre mere est édifiée d'elle, et en reçoit un fort grand soulagement. Il a fallu bien des combats pour la résoudre à porter des habits fort simples et fort modestes qu'elle a retrouvés dans son armoire, et il a fallu au moins lui promettre qu'on ne l'obligeroit jamais à porter ni or ni argent. Ou je me trompe, ou vous n'êtes pas tout-à-fait dans ces mêmes sentiments; et vous traitez peut-être de grande foiblesse d'esprit cette aversion qu'elle témoigne pour les ajustements et la parure, j'ajouterai même pour la dorure. Mais que cette petite réflexion que je fais ne vous effraie point; je sais aussi bien compatir à la petite vanité des jeunes gens, comme je sais admirer la modestie de votre sœur. J'ai même prié M. l'ambassadeur de vous faire avancer ce qui vous sera nécessaire pour un habit tel que vous en aurez besoin, et je m'abandonne sans aucune répugnance à tout ce qu'il jugera à propos.

J'ai été charmé de l'éloge que vous me faites de M. de Bonnac, et de la noble émulation qu'il me semble que son exemple vous inspire: ayez bien soin de lui témoigner combien je l'honore, et combien je souhaite qu'il me compte au nombre de ses serviteurs. Votre petit frere est fort enrhumé, aussi bien que Madelon; tous deux ne font que tousser. Fanchon ne se ressent plus de son accident, que M. Fagon appelle un catarre suffoquant. Votre mere et votre sœur se portent fort bien, et vous font leurs compliments. M. Des-

préaux vous fait aussi les siens : il est à la joie de son cœur depuis qu'il a vu son Amour de Dieu imprimé avec de grands éloges dans une réponse qu'on a faite au P. Daniel. On m'a dit mille biens de plusieurs ecclésiastiques qui sont en Hollande. C'est une grande consolation de trouver des gens de bien, et de pouvoir quelquefois s'entretenir avec eux des choses du salut, sur-tout dans un pays où l'on est si dissipé par les divertissements et les affaires. Du reste j'apprends avec beaucoup de plaisir que vous ne voyez que les mêmes gens que voit M. l'ambassadeur ; et si vous fréquentiez d'autres compagnies que les siennes, je serois dans de très grandes inquiétudes. Je ne vous écrirai pas plus au long, me trouvant accablé d'affaires au sujet de l'argent qu'il faut que je donne pour ma taxe.

Paris, le 25 avril.

J'ai été fort incommodé depuis la derniere lettre que je vous ai écrite, ayant eu plusieurs petits maux dont il n'y en avoit pas un seul dangereux, mais qui étoient tous assez douloureux pour m'empêcher de dormir la nuit et de m'appliquer durant le jour : ces maux étoient un fort grand rhume, un rhumatisme, et une petite érysipele ou érésipele qui m'inquiete beaucoup de temps en temps. Cela a donné occasion à votre mere et à mes meilleurs amis de m'insulter sur la paresse que j'avois depuis si long-temps de faire des remedes. J'en ai donc commencé quelques uns. Vos deux petites sœurs prenoient hier médecine pendant qu'on me saignoit ; et il fallut que votre mere me quittât pour aller forcer Fanchon à avaler sa médecine : elle a toujours été un peu incommodée depuis son catarre. Je lui ai lu votre lettre ; elle fut fort touchée de l'intérêt que vous preniez à sa maladie et du soin que vous

preniez de lui donner des conseils de si loin : elle ne fait plus autre chose depuis ce temps-là que de se moucher, et fait un bruit comme si elle vouloit que vous l'entendissiez et que vous vissiez combien elle fait cas de vos conseils.

Votre sœur aînée est d'une humeur fort douce : j'ai tout sujet d'être édifié de sa conduite et de sa grande piété; mais elle est toujours fort farouche. Elle pensa hier rompre en visiere avec une personne qui lui faisoit entendre, par maniere de civilité, qu'il la trouvoit bien faite; et je fus obligé même, quand nous fûmes seuls, de lui en faire une petite réprimande. Elle voudroit ne bouger de sa chambre et ne voir personne; du reste elle est assez gaie avec nous, et prend grand soin de ses petites sœurs et de son petit frere. Mais voilà assez vous parler de notre ménage.

Vous ne serez pas fort affligé d'apprendre que R..., huissier de la chambre, a été mis à la Bastille, et qu'on lui a ordonné de se défaire de sa charge. Ses confreres seront fort aises d'être délivrés de lui. Pour moi, il ne me saluoit plus, et avoit toujours envie de me fermer la porte au nez lorsque je venois chez le roi. Avec tout cela je le plaindrois, si un homme insolent, et qui cherchoit si volontiers la haine de tous les honnêtes gens, pouvoit mériter quelque pitié. Il y a eu une catastrophe qui a fait bien plus de bruit que celle-là; c'est celle d'un Breton, qui n'étoit pour ainsi dire connu de personne, et que le roi avoit nommé évêque de Poitiers. Vous avez entendu parler de cette affaire, qui a été très fâcheuse pour cet évêque de deux jours, et bien plus pour le P. de la Chaise son protecteur qui a eu le déplaisir de voir défaire son ouvrage. Mille compliments pour moi à M. de Bonnac, qui est de toutes les compagnies que vous voyez celle que je vous envie le plus.

Paris, le . mai.

VOTRE mere et moi nous approuvons entièrement tout ce que vous avez pensé sur votre habit, et nous souhaitons même qu'on ait déja commencé à y travailler, afin que vous l'ayez pour l'entrée de M. l'ambassadeur. Vous n'avez qu'à le prier de vous faire donner l'argent dont vous croyez avoir besoin tant pour l'habit que pour les autres choses que vous jugerez nécessaires. J'ai approuvé votre conduite à l'égard des ecclésiastiques dont je vous avois parlé; vous me ferez plaisir de répondre au mieux à leurs honnêtetés : il peut même arriver des occasions où vous ne serez pas fâché de vous adresser à eux pour les choses qui regardent votre salut, quand vous serez assez heureux pour y songer sérieusement. Il ne se peut rien de plus sage que la conduite de M. l'ambassadeur envers eux. Il a un frere dont on m'a dit des merveilles; on ne l'appelle que le saint solitaire. Je suis sûr que M. l'ambassadeur, avec tous les honneurs qui l'environnent, envie souvent de bon cœur le calme et la félicité de M. son frere.

M. Despréaux recevra avec joie vos lettres quand vous lui écrirez : mais je vous conseille de me les adresser, de peur que le prix qu'il lui en coûteroit ne diminue beaucoup le prix même de tout ce que vous pourriez lui mander. N'appréhendez pas de m'ennuyer par la longueur de vos lettres; elles me font un extrême plaisir, et nous sont d'une très grande consolation à votre mere et à moi, et même à toutes vos sœurs, qui les écoutent avec une merveilleuse attention en attendant l'endroit où vous ferez mention d'elles.

Il y aura demain trois semaines que je ne suis sorti

de Paris, à cause de cette espece de petite érésipele que j'ai. Vous ne sauriez croire combien je me plais dans cette espece de retraite, et avec quelle ardeur je demande au bon Dieu que vous soyez en état de vous passer de mes petits secours, afin que je commence un peu à me reposer et à mener une vie conforme à mon âge et même à mon inclination. M. Despréaux m'a tenu très bonne compagnie. Toutes vos sœurs sont en bonne santé, aussi bien celles qui sont ici que celles qui sont au couvent, et qui témoignent toutes deux une grande ferveur pour achever de se consacrer à Dieu. Babet m'écrit les plus jolies lettres du monde, et les plus vives, sans beaucoup d'ordre, comme vous pouvez croire, mais extrêmement conformes au caractere que vous lui connoissez. Elle nous demande avec grand soin de vos nouvelles. Adieu, mon cher fils : je vous écrirai plus au long une autre fois. J'ai si mal dormi que je n'ai pas la tête bien libre : n'ayez sur-tout aucune inquiétude sur ma santé, qui au fond est très bonne.

Paris, le 16 mai.

VOTRE relation du voyage que vous avez fait à Amsterdam m'a fait un très grand plaisir : je n'ai pu m'empêcher de la lire à M. de Valincourt et à M. Despréaux. Je me gardai bien, en la lisant, de leur lire l'étrange mot de *tentatif*, que vous avez appris de quelque Hollandois, et qui les auroit beaucoup étonnés : du reste je pouvois tout lire en sûreté, et il n'y avoit rien qui ne fût selon la langue et selon la raison. M. Despréaux assure fort qu'il n'aura point de regret au port que lui pourront coûter vos lettres ; mais je crois que vous ferez aussi bien d'attendre quelque bonne commodité pour lui écrire. Votre mere est fort

touchée du souvenir que vous avez d'elle. Elle seroit assez aise d'avoir votre beurre ; mais elle craint également et de vous donner de l'embarras et d'être embarrassée pour recevoir votre présent qui se gâteroit peut-être en chemin.

M. de R.... m'a appris que la Chammeslé étoit à l'extrémité, de quoi il paroît très affligé ; mais ce qui est le plus affligeant, c'est de quoi il ne se soucie guere, je veux dire l'obstination avec laquelle cette pauvre malheureuse refuse de renoncer à la comédie, ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle trouveroit très glorieux pour elle de mourir comédienne. Il faut espérer que quand elle verra la mort de plus près elle changera de langage, comme font d'ordinaire la plupart de ces gens qui font tant les fiers quand ils se portent bien. Ce fut madame de Caylus qui m'apprit hier cette particularité, dont elle étoit effrayée, et qu'elle a sue de M. le curé de Saint-Sulpice.

Un mousquetaire, fils d'un de nos camarades (1), a eu une affaire assez bizarre avec M. de V..., qui, le prenant pour un de ses meilleurs amis, lui donna en badinant un coup de pied dans le derriere, puis, s'étant apperçu de son erreur, lui fit beaucoup d'excuses ; mais le mousquetaire, sans se payer de ses raisons, prit le moment qu'il avoit le dos tourné, et lui donna aussi un coup de pied de toute sa force ; après quoi il le pria de l'excuser, disant qu'il l'avoit pris aussi pour un de ses amis. L'action, qui s'est passée sur le petit degré de Versailles, par où le roi revient de la chasse, a paru fort étrange. On a fait mettre le mousquetaire en prison : il est parent de madame Quentin, et cette parenté ne lui a pas été infructueuse en cette occasion. M. de Boufflers accommoda

(1) D'un gentilhomme ordinaire.

promptement les deux parties. Je fais toujours résolution de vous écrire de longues lettres ; mais je m'y prends toujours trop tard : il faut que je finisse malgré moi. Je me porte bien, et toute la famille. Adieu.

Versailles, le 15 juin.

Le roi a renvoyé M. l'abbé de Langeron et M. l'abbé de Beaumont. La querelle de M. de Cambrai est cause de tout ce remue-ménage. On a donné une de ces places au recteur de l'université, nommé M. Vittement, qui fit une fort belle harangue au roi sur la paix. M. de Puységur est nommé pour un des gentilshommes de la manche. Je ne puis vous cacher l'obligation que vous avez à M. le maréchal de Noailles : il avoit songé à vous, et en avoit même parlé ; mais vous voyez bien, par le choix de M. de Puységur, que M. le duc de Bourgogne n'étant plus un enfant, on veut mettre auprès de lui des gens d'une expérience consommée, sur-tout pour la guerre.

Vous voyez du moins que vous avez ici des protecteurs qui ne vous oublient point, et que si vous voulez continuer à travailler et à vous mettre en bonne réputation, l'on ne manquera point de vous mettre en œuvre dans les occasions. Vous ne me parlez plus de l'étude que vous aviez commencée de la langue allemande. Vous voulez bien que je vous dise que j'appréhende un peu cette facilité avec laquelle vous embrassez de bons desseins, mais avec laquelle aussi vous vous en dégoûtez quelquefois. Les belles-lettres, où vous avez pris toujours assez de plaisir, ont un certain charme qui fait trouver beaucoup de sécheresse dans les autres études : mais c'est pour cela même qu'il faut vous opiniâtrer contre le penchant que vous avez à ne faire que les choses qui

vous plaisent. Vous avez un grand modele devant vos yeux; je veux dire M. l'ambassadeur, et je ne saurois trop vous exhorter à vous former sur lui le plus que vous pourrez. Je sais qu'il y a beaucoup de sujets de distraction à la Haye; mais je vous crois l'esprit maintenant trop solide pour vous laisser détourner des occupations que M. l'ambassadeur veut bien vous donner; autrement il vaudroit mieux revenir que d'être à charge au meilleur ami que j'aie au monde.

Je vous dis tout ceci, non point que j'aie aucun sujet d'inquiétude, étant au contraire très content des témoignages qu'on rend de vous; mais comme je veille continuellement à ce qui vous est avantageux, j'ai pris cette occasion de vous exciter à faire de votre part tout ce qui peut faciliter les vues que mes amis pourront avoir pour vous. Je suis chargé de beaucoup de compliments de tous vos petits amis de ce pays-ci: je dis petits amis en comparaison des protecteurs dont je viens de vous parler.

J'ai laissé votre mere et toute la famille en bonne santé, excepté que votre sœur est toujours sujette à ses migraines: je crains bien que la pauvre fille ne puisse pas accomplir les grands desseins qu'elle s'étoit mis dans la tête, et je ne serai point du tout surpris quand il faudra que nous prenions d'autres vues pour elle.

Paris, le 23 juin.

Votre mere s'est fort attendrie à la lecture de votre derniere lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations étoit de recevoir de nos nouvelles; elle est très contente de ces marques de votre bon naturel. Mais je puis vous assurer qu'en cela vous nous rendez bien justice, et que les

lettres que nous recevons de vous font toute la joie de la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit : ils m'ont tous prié aujourd'hui de vous faire leurs compliments, et votre sœur aînée comme les autres. La pauvre fille me fait assez de pitié, par l'incertitude que je vois dans ses résolutions, tantôt à Dieu, tantôt au monde, et craignant de s'engager de façon ou d'autre : du reste elle est fort douce. Madelon a eu une petite vérole volante : je crains bien pour votre petit frere; il est très joli, apprend bien, et, quoique fort éveillé, ne nous donne pas la moindre peine.

J'allai dîner il y a trois jours à Auteuil, où M. de Termes amena le nouveau musicien Destouches, qui fait un nouvel opéra pour Fontainebleau. Il en chanta plusieurs endroits, dont la compagnie parut charmée, et sur-tout M. Despréaux, qui prétendoit l'entendre bien distinctement, et qui raisonna fort, à son ordinaire, sur la musique. Le musicien fut très étonné que je n'eusse pas vu son dernier opéra, et encore plus étonné des raisons que M. Despréaux lui en dit, et qui peut-être ne le satisfirent pas beaucoup.

On me demanda de vos nouvelles, et M. Despréaux assura la compagnie que vous seriez un jour très digne d'être aimé de tous mes amis. Vous savez que les poëtes se piquent d'être prophetes; mais ce n'est que dans l'enthousiasme de leur poésie qu'ils le sont, et M. Despréaux parloit en prose. Ses prédictions ne laisserent pas néanmoins que de me faire plaisir. C'est à vous, mon cher fils, à ne pas faire passer M. Despréaux pour un faux prophete. Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous êtes à la source du bon sens, et de toutes les belles connoissances pour le monde et pour les affaires.

J'aurois une joie sensible de voir la maison de

campagne dont vous faites tant de récit, et d'y manger avec vous des groseilles de Hollande. Ces groseilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs, et à votre mere elle-même, qui les aime fort. Je ne saurois m'empêcher de vous dire qu'à chaque chose d'un peu bon que l'on nous sert sur notre table, il lui échappe toujours de dire, *Racine en mangeroit volontiers.* Je n'ai jamais vu en vérité une si bonne mere, ni si digne que vous fassiez votre possible pour reconnoître son amitié. Au moment que je vous écris, vos deux petites sœurs me viennent apporter un bouquet pour ma fête, qui sera demain, et qui sera aussi la vôtre. Trouverez-vous bon que je vous fasse souvenir que ce même saint Jean, qui est notre patron, est aussi invoqué par l'église comme le patron des gens qui sont en voyage, et qu'elle lui adresse pour eux une priere qui est dans l'itinéraire, et que j'ai dite plusieurs fois à votre intention? Adieu, mon cher fils.

Paris, le 26 juin.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez écrite d'Aix-la-Chapelle, et j'y ai vu avec beaucoup de plaisir la description que vous y faisiez des singularités de cette ville, et sur-tout de cette procession où Charlemagne assista avec de si belles cérémonies.

J'arrivai avant-hier de Marly, et j'ai trouvé toute la famille en bonne santé. Il m'a paru que votre sœur aînée reprenoit assez volontiers les petits ajustemens auxquels elle avoit si fièrement renoncé; et j'ai lieu de croire que sa vocation à la religion pourroit bien s'en aller avec celle que vous aviez eue pour être chartreux. Je n'en suis point du tout surpris, connoissant l'inconstance des jeunes gens, et

le peu de fonds qu'il y a à faire sur leurs résolutions, si fort au-dessus de leur portée. Il n'en est pas ainsi de Nanette : comme l'ordre qu'elle a embrassé est beaucoup plus doux, sa vocation sera aussi plus durable. Toutes ses lettres marquent une grande persévérance ; et elle paroît même s'impatienter beaucoup des quatre mois que son noviciat doit encore durer. Babet souhaite aussi avec ardeur que son temps vienne pour se consacrer à Dieu. Toute la maison où elle est l'aime tendrement, et toutes les lettres que nous en recevons ne parlent que de son zele et de sa sagesse. On dit qu'elle est fort jolie de sa personne. Vous jugez bien que nous ne la laisserons pas s'engager légèrement, et sans être bien assurés d'une vocation. Vous jugez bien aussi que tout cela n'est point un petit embarras pour votre mere et pour moi ; et que des enfants, quand ils sont venus en âge, ne donnent pas peu d'occupation. Je vous dirai sincèrement que ce qui nous console quelquefois dans nos inquiétudes, c'est d'apprendre que vous avez envie de bien faire, et de vous instruire des choses qui peuvent convenir aux vues que l'on peut avoir pour vous. Songez toujours que notre fortune est très médiocre (1), et que vous devez beaucoup plus compter sur votre travail, que sur une succession qui sera fort partagée. Je voudrois avoir pu mieux faire. Je commence à être d'un âge où ma plus grande application doit être pour mon salut. Ces pensées vous paroîtront peut-être un peu sérieuses ; mais vous savez que j'en suis occupé depuis fort long-temps. Comme vous avez de la raison, j'ai cru vous devoir parler avec cette fran-

(1) Il étoit trop modeste pour dire comme Cicéron, liv. ij, chap. 16 : *Filio meo satis amplum patrimonium relinquam in memoria nominis mei.*

chise, à l'occasion de votre sœur, qu'il faut maintenant songer à établir. Mais enfin nous espérons que Dieu, qui ne nous a point abandonnés jusqu'ici, continuera à nous assister et à prendre soin de nous (1), sur-tout si vous ne l'abandonnez pas vous-même, et si votre plaisir ne l'emporte point sur les bons sentiments qu'on a tâché de vous inspirer. Adieu, mon cher fils: ne vous laissez manquer de rien de ce qui vous est nécessaire.

Paris, le 7 juillet.

Je puis vous assurer que M. de Torcy ne laissera échapper aucune occasion de vous rendre de bons offices. Comme il estime extrêmement M. l'ambassadeur, il ajoutera une foi entiere aux bons témoignages qu'il lui rendra de vous. Je lui ai lu votre derniere lettre, aussi bien qu'à M. le maréchal de Noailles: ils ont été charmés et effrayés de la description que vous y faites du grand travail et de l'application continuelle de M. l'ambassadeur. Je lisois ou je relisois ces jours passés, pour la centieme fois, les épîtres de Cicéron à ses amis. Je voudrois qu'à vos heures perdues vous en pussiez lire quelques unes avec M. l'ambassadeur: je suis assuré qu'elles seroient extrêmement de son goût, d'autant plus que, sans le flatter, je ne vois personne qui ait mieux attrapé que lui ce genre d'écrire des lettres, également propre à parler sérieusement et solidement des grandes affaires, et à badiner agréablement sur les petites choses. Croyez que, dans

---

(1) Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture.
ATHALIE.

ce dernier genre, Voiture est beaucoup au-dessous de l'un et de l'autre. Lisez ensemble les épîtres *ad Trebatium*, *ad Marium*, *ad Papyrium Pœtum*, et d'autres que je vous marquerai quand vous voudrez. Lisez même celle de Cælius à Cicéron : vous serez étonné de voir un homme aussi vif et aussi élégant que Cicéron même ; mais il faudroit pour cela que vous eussiez pu vous familiariser ces lettres par la connoissance de l'histoire de ce temps-là, à quoi les vies de Plutarque peuvent vous aider. Je vous conseille de faire la dépense d'acheter l'édition de ces épîtres par Grævius, en Hollande, in-8°. Cette lecture est excellente pour un homme qui veut écrire des lettres, soit d'affaires, soit de choses moins sérieuses.

J'irai demain coucher à Auteuil, et j'y attendrai le lendemain à souper votre mere avec sa famille. Votre sœur est rentrée dans sa premiere ferveur pour la piété ; mais je crains qu'elle ne pousse les choses trop loin : cela est cause même de cette petite inégalité qui se trouve dans ses sentiments, les choses violentes n'étant pas de nature à durer long-temps. Votre petit frere n'a pas manqué de gagner la petite vérole, mais elle est si légere, qu'il n'a pas même gardé le lit, et qu'il ne s'en leve que plus matin.

Je ferai de petits reproches à M. Despréaux de ce qu'il n'a pas envoyé à M. l'ambassadeur sa derniere édition ; vous jugez bien qu'il l'enverra fort vite. Votre mere est très édifiée de la modestie de votre habit ; mais nous ne vous prescrivons rien là-dessus ; c'est à vous de faire ce qui est du goût de M. l'ambassadeur ; sur-tout ne lui soyez point à charge, et mandez-nous à qui il faudra que nous donnions l'argent dont vous aurez besoin.

Paris, le 21 juillet.

Ce fut pour moi une apparition agréable de voir entrer M. de Bonnac dans mon cabinet; mais ma joie se changea bientôt en chagrin, quand je le vis résolu à ne point loger chez moi, et à refuser la petite chambre que ma femme et moi nous le priâmes d'accepter. Nous recommençâmes nos instances le lendemain; et j'allai jusqu'à le menacer de vous mander d'aller loger à l'auberge à la Haye. Il me représenta qu'il seroit trop loin du quartier de M. de Torcy, chez lequel il devoit se trouver à point nommé quand il arrivoit à Paris. Il a bien fallu me payer, malgré moi, de ces raisons; et vous pouvez vous assurer que ma femme en a été du moins aussi chagrine que moi: vous savez comme elle est reconnoissante, et comme elle a le cœur fait. Il n'y a chose au monde qu'elle ne fît pour témoigner à M. de Bonrepaux combien elle est sensible aux bontés qu'il a pour vous. Elle est charmée, comme moi, de M. de Bonnac, et de toutes ses manieres pleines d'honnêteté et de politesse. Elle sera au comble de sa joie si vous pouvez parvenir à lui ressembler, et si vous rapportez l'air et les manieres qu'elle admire en lui. Il nous donne de grandes espérances sur votre sujet; et vous êtes fort heureux d'avoir en lui un ami si plein de bonne volonté pour vous. S'il ne nous flatte point, et si les témoignages qu'il nous rend de vous sont bien sinceres, nous avons de grandes graces à rendre au bon Dieu, et nous espérons que vous nous serez d'une grande consolation. Il nous assure que vous aimez le travail; que la promenade et la lecture sont vos plus grands divertissements, et surtout la conversation de M. l'ambassadeur, que vous

avez bien raison de préférer à tous les plaisirs du monde ; du moins je l'ai toujours trouvée telle, et non seulement moi, mais tout ce qu'il y a ici de personnes de meilleur esprit et de meilleur goût.

Je n'ai osé lui demander si vous pensiez un peu au bon Dieu ; j'ai eu peur que la réponse ne fût pas telle que je l'aurois souhaitée : mais enfin je veux me flatter que, faisant votre possible pour devenir un parfaitement honnête homme, vous concevrez qu'on ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous connoissez la religion, je puis même dire que vous la connoissez belle et noble comme elle est ; ainsi il n'est pas possible que vous ne l'aimiez. Pardonnez si je vous mets quelquefois sur ce chapitre ; vous savez combien il me tient à cœur : et je puis vous assurer que plus je vais en avant, plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux au monde que le repos de la conscience, et de regarder Dieu comme un pere qui ne nous manquera point dans nos besoins. M. Despréaux, que vous aimez tant, est plus que jamais dans ces sentiments, sur-tout depuis qu'il a fait son Amour de Dieu ; et je puis vous assurer qu'il est très bien persuadé lui-même des vérités dont il a voulu persuader les autres. Vous trouvez quelquefois mes lettres trop courtes ; mais je crains bien que vous ne trouviez celle-ci trop longue.

Paris, le 24 juillet.

Monsieur de Bonnac vous dira de nos nouvelles, nous ayant fait l'honneur de nous voir souvent, et même de dîner quelquefois avec la petite famille. Il vous pourra dire qu'elle est fort gaie, à la réserve de votre sœur qui est toujours accablée de ses migraines.

Je la plains bien d'y être si sujette, cela est cause de l'irrésolution où elle est sur l'état qu'elle doit embrasser. Je fais mon possible pour la réjouir ; mais nous menons une vie si retirée qu'elle ne peut guere trouver de divertissements avec nous. Elle prétend qu'elle ne se soucie point de voir le monde ; et elle n'a guere d'autre plaisir que dans la lecture, n'étant que fort peu sensible à tout le reste. Le temps de la profession de Nanette s'avance, et elle a grande impatience qu'il arrive. Babet témoigne la même envie : mais nous avons résolu de ne la plus laisser qu'un an au couvent ; après quoi nous la reprendrons avec nous pour bien examiner sa vocation. Fanchon veut aller trouver sa sœur Nanette, et ne parle d'autre chose. Sa petite sœur n'a pas les mêmes impatiences de nous quitter, et me paroît avoir beaucoup de goût pour le monde : elle raisonne sur toutes choses avec un esprit qui vous surprendroit, et est fort railleuse ; de quoi je lui fais souvent la guerre. Je prétends mettre votre petit frere l'année qui vient avec M. Rollin, à qui M. l'archevêque a confié les petits messieurs de Noailles. M. Rollin a pris un logement au college de Laon, dans le pays latin. Notre voisin y vouloit aussi mettre son fils ; mais on a trouvé le petit garçon trop éveillé, de quoi le pere est fort offensé.

Tous nos confreres les ordinaires du roi me demandent souvent de vos nouvelles, aussi bien que plusieurs officiers des gardes. Il n'y a que M. B. qui me paroît fort majestueux : je ne sais si c'est par indifférence ou par timidité.

M. de Bonnac vous dira combien M. Despréaux lui témoigna d'amitié pour vous. Il est heureux comme un roi dans sa solitude, ou plutôt dans son hôtellerie d'Auteuil : je l'appelle ainsi parcequ'il n'y a point de jour où il n'y ait quelque nouvel écot, et souvent on ne se connoît pas les uns les autres. Il est heureux

de s'accommoder ainsi de tout le monde : pour moi, j'aurois cent fois vendu la maison.

Pour nouvelles académiques, je vous dirai que le pauvre M. Boyer est mort âgé de 83 ou 84 ans. On prétend qu'il a fait plus de vingt mille vers en sa vie : je le crois parcequ'il ne faisoit autre chose. Si c'étoit la mode de brûler les morts comme parmi les Romains, on auroit pu lui faire les mêmes funérailles qu'à Cassius, à qui il ne fallut d'autre bûcher que ses propres ouvrages, dont on fit un fort beau feu. Le pauvre M. Boyer est mort fort chrétiennement : sur quoi je vous dirai en passant que je dois réparation à la mémoire de la Chammeslé, qui mourut avec d'assez bons sentiments, après avoir renoncé à la comédie, très repentante de sa vie passée, mais sur-tout fort affligée de mourir : du moins M. Despréaux me l'a dit ainsi, l'ayant appris du curé d'Auteuil qui l'assista à la mort ; car elle est morte à Auteuil. Je crois que M. l'abbé Genest aura la place de M. Boyer. Il ne fait pas tant de vers que lui, mais il les fait beaucoup meilleurs.

Je ne crois pas que je fasse le voyage de Compiegne, ayant vu assez de troupes et de campements en ma vie pour n'être pas tenté d'aller voir celui-là. Je me réserverai pour le voyage de Fontainebleau, et me reposerai dans ma famille, où je me plais plus que je n'ai jamais fait. M. de Torcy me paroît plein de bonté pour vous, et je suis persuadé qu'il vous en donnera des marques. M. de Noailles sera ravi aussi de s'employer pour vous dans les occasions ; et vous jugez bien que je ne négligerai point ces occasions, n'y ayant plus rien qui me retienne à la cour que l'envie de vous mettre en état de n'y avoir plus besoin de moi. Votre mere, qui a vu la lettre que votre sœur vous écrit, dit qu'elle vous y parle des affaires de votre conscience : vous pouvez compter qu'elle l'a fait de son chef.

M. de Bonnac a bien voulu se charger pour vous de trente louis neufs, valant 420 livres. Je voulois en donner quarante, sur la grande idée qu'il nous a donnée de votre économie; mais votre mere a modéré la somme et a cru que c'étoit assez de trente. Nous avons résolu de donner 4000 livres à votre sœur qui se fait religieuse, avec une pension de 200 livres. Elle n'en sait encore rien ni son couvent non plus: mais M. l'archevêque de Sens, à qui j'en ai fait confidence, a dit que cela étoit magnifique, et m'a répondu qu'on seroit content de moi: il s'opposeroit même si je donnois davantage.

Ma santé est assez bonne, Dieu merci; mais les chaleurs m'ont jeté dans de grands abattements, et je sens bien que le temps approche où il faut songer à la retraite; mais je vous ai tant prêché dans ma derniere lettre que je crains de recommencer dans celle-ci. Vous trouverez donc bon que je la finisse en vous disant que je suis très content de vous. Si j'ai quelque chose à vous recommander particulièrement, c'est de faire tout de votre mieux pour vous rendre agréable à M. l'ambassadeur, et pour contribuer à son soulagement dans les moments où il est accablé de travail. Je mettrai sur mon compte toutes les complaisances que vous aurez pour lui; et je vous exhorte à avoir pour lui le même attachement que vous auriez pour moi, avec cette différence qu'il y a mille fois plus à profiter et à apprendre avec lui qu'avec moi.

J'ai reconnu en vous une qualité que j'estime fort, c'est que vous entendez très bien raillerie quand d'autres que moi vous font la guerre sur vos petits défauts: mais ce n'est pas assez de souffrir en galant homme les petites plaisanteries, il faut les mettre à profit. Si j'osois vous citer mon exemple, je vous dirois qu'une des choses qui m'a fait le plus de bien, c'est

d'avoir passé ma jeunesse avec une société de gens qui se disoient assez volontiers leurs vérités et qui ne s'épargnoient guere les uns les autres sur leurs défauts ; et j'avois assez de soin de me corriger de ceux que l'on trouvoit en moi, qui étoient en fort grand nombre, et qui auroient pu me rendre assez difficile pour le commerce du monde.

J'oubliois de vous dire que j'appréhende que vous ne soyez un trop grand acheteur de livres. Outre que la multitude ne sert qu'à dissiper et à faire voltiger de connoissances en connoissances souvent assez inutiles, vous prendriez même l'habitude de vous laisser tenter de tout ce que vous trouveriez. Je me souviens d'un passage des Offices de Cicéron, que M. Nicole me citoit souvent pour me détourner de la fantaisie d'acheter des livres, *Non esse emacem, vectigal est.* C'est un grand revenu que de n'aimer point à acheter : mais le mot d'*emacem* est très beau et a un grand sens.

Je m'imagine que vous ouvrirez de fort grands yeux quand vous verrez pour la premiere fois le roi d'Angleterre. Je sais combien les hommes fameux excitent votre attention et votre curiosité. Je m'attends que vous me rendrez compte de ce que vous aurez vu.

Je reçois la lettre où vous me mandez l'accident qui vous est arrivé. Vous avez beaucoup à remercier Dieu d'en être échappé à si bon marché : mais en même temps cet accident vous doit faire souvenir de deux choses, l'une, d'être plus circonspect que vous n'êtes, d'autant plus qu'ayant la vue fort basse vous êtes plus obligé qu'un autre à ne rien faire avec précipitation ; et l'autre, qu'il faut être toujours en état de n'être point surpris parmi tous les accidents qui nous peuvent arriver quand nous y pensons le moins.

Votre mere vient de Saint-Sulpice, où elle a rendu

le pain bénit : si vous n'étiez pas si loin, elle vous auroit envoyé de la brioche.

Paris, le 1 août.

La derniere lettre que je vous ai écrite étoit si longue que vous ne trouverez pas mauvais que celle-ci soit fort courte. Il ne s'est rien passé de nouveau que la querelle que M. le Grand-Prieur a voulu avoir avec M. le prince de Conti à Meudon. Il s'est tenu offensé de quelques paroles très peu offensantes que M. le prince de Conti avoit dites ; et le lendemain, sans qu'il fût question de rien, il l'est venu aborder dans la cour de Meudon, le chapeau sur la tête et enfoncé jusqu'aux yeux, comme s'il vouloit tirer raison de lui. M. le prince de Conti le fit souvenir du respect qu'il lui devoit. M. le Grand-Prieur lui répondit qu'il ne lui en devoit point. M. le prince de Conti lui parla avec toute la hauteur et en même temps avec toute la sagesse dont il est capable. Comme il y avoit du monde, cela n'eut point d'autre suite ; mais Monseigneur, qui sut la chose un moment après, et qui se sentit irrité contre M. le Grand-Prieur, envoya M. le marquis de Gêvres pour en donner avis au roi ; et le roi sur-le-champ envoya chercher M. de Pontchartrain, à qui il donna ses ordres pour envoyer M. le Grand-Prieur à la Bastille. Tout le monde loue M. le prince de Conti.

Votre mere et toute la petite famille vous font des complimens. Votre sœur demande conseil à tous ses directeurs sur le parti qu'elle doit prendre, ou du monde, ou de la religion ; mais vous jugez bien que quand on demande de semblables conseils on est déja déterminé. Nous cherchons sérieusement, votre mere

et moi, à la bien établir. Elle se conduit avec nous avec beaucoup de douceur et de modestie.

J'ai résolu de ne point aller à Compiegne, où je n'aurois guere le temps de faire ma cour; le roi sera toujours à cheval, et je n'y serois jamais. M. le comte d'Ayen est pourtant bien fâché que je n'aille pas voir son régiment, qui sera magnifique. Adieu.

DE SA FEMME.

Paris, le 10 août.

VOTRE pere étant un peu incommodé, je vous écris, mon cher fils, pour vous témoigner la joie que nous avons de l'application qu'il nous semble que vous donnez au travail. Soyez persuadé que vous ne sauriez nous faire plus de plaisir que de vous remplir l'esprit de choses propres à vous faire bien exercer votre charge. Je ne puis assez vous témoigner combien je suis sensible à toutes les bontés que M. l'ambassadeur a pour vous. Vous me manderez à votre loisir le prix de la toile et dentelle que vous avez achetées pour vos chemises. Votre petit frere vous fait bien des compliments: le pauvre petit nous promet bien qu'il n'ira pas à la comédie comme vous. Dans la lettre que vous m'avez écrite vous me demandez de prier Dieu pour vous; si mes prieres étoient exaucées, vous seriez bientôt un parfait chrétien, puisque je ne souhaite rien avec plus d'ardeur que votre salut: mais songez, mon fils, que les peres et meres ont beau prier le Seigneur pour leurs enfants, si les enfants ne travaillent pas à la bonne éducation qu'on tâche de leur donner. Adieu, mon cher fils: je vous embrasse. *Ensuite est écrit de la main de Racine malade :* Je n'ajoute qu'un mot à la lettre de votre mere pour vous dire que

j'approuve le conseil qu'on vous a donné d'apprendre l'allemand. J'en ai dit un mot à M. de Torcy, qui vous exhorte aussi de son côté, et qui croit que cela vous sera extrêmement utile. Tout ce que j'apprends de vous fait la plus grande consolation que je puisse avoir. Il ne tient pas à M. de Bonnac que vous ne passiez ici pour un fort habile homme, et vous lui avez des obligations infinies. Assurez-le de ma reconnoissance, et de l'extrême envie que j'aurois de me trouver entre lui et vous avec M. l'ambassadeur. Je crois que je profiterois moi-même beaucoup en si bonne compagnie. Adieu.

Paris, le 18 août.

J'AVOIS résolu de vous écrire vendredi dernier; mais il se trouva que c'étoit le jour de l'assomption, et vous savez qu'en pareils jours un pere de famille comme moi est trop occupé, sur-tout le matin, pour avoir le temps d'écrire des lettres. Votre mere est fort aise que vous soyez content de la veste qu'elle vous a envoyée. Elle vous remercie de la bonne volonté que vous avez de lui apporter une robe, mais elle ne veut point d'étoffe d'or. Elle vient d'apprendre que votre sœur qui est à Melun avoit une grosse fievre, et elle est résolue d'y aller. Vous voyez qu'avec une si grosse famille on n'est pas sans embarras, et qu'on n'a pas trop le temps de respirer, une affaire succédant presque toujours à une autre, sans compter la douleur de voir souffrir les personnes qu'on aime.

Je suis bien flatté du bon accueil que vous a fait le roi d'Angleterre. Je suis fort obligé à M. l'ambassadeur et de vous avoir attiré ce bon traitement et d'en avoir bien voulu rendre compte au roi. M. de Torcy m'a promis de se servir de cette occasion pour vous

rendre de bons offices. M. Despréaux est fort content de tout ce que vous écrivez du roi d'Angleterre. Vous voulez bien que je vous dise en passant que quand je lui lis quelqu'une de vos lettres, j'ai soin d'en retrancher les mots d'*ici*, de *là*, et de *ci*. que vous répétez jusqu'à sept ou huit fois dans une même page; ce sont de petites négligences qu'il faut éviter, et qu'il est fort aisé d'éviter: du reste nous sommes très contents de la maniere naturelle dont vous écrivez.

M. de Torcy m'a montré le livre du pur Amour que M. l'ambassadeur lui a envoyé, mais il n'a pu me le prêter: cette affaire va toujours fort lentement à Rome.

M. de Bonnac est trop bon d'être si content de vous: j'aurois bien voulu faire mieux pour lui témoigner toute l'estime que j'ai pour lui, laquelle est fort augmentée depuis que j'ai eu l'honneur de l'entretenir à fond, et que j'ai découvert non seulement toute la netteté et la solidité de son esprit, mais encore la bonté de son cœur et la sensibilité qu'il a pour ses amis.

Vous ne m'avez rien mandé de M. de Tallard: comment est-on content de lui? On m'a dit qu'il logeroit à Utrecht pendant que le roi d'Angleterre sera à Loo. Faites bien des amitiés au fils de mylord Montaigu. Je vous conseille aussi d'écrire au mylord son pere.

Paris, le 12 septembre.

Je ne vous écris qu'un mot pour vous dire seulement des nouvelles de ma santé et de toute la famille. J'ai été encore incommodé, mais j'ai tout sujet de croire que ce n'est rien, et que les purgations emporteront toutes ces petites indispositions: le mal est qu'il me survient toujours quelque affaire qui m'ôte le loisir de penser bien sérieusement à ma santé. Votre mere revint hier de Melun, où elle a

laissé votre sœur parfaitement guérie. La cérémonie de sa profession se fera vers la fin d'octobre. Nous lui donnons, avec la pension viagere de 200 livres, 5000 livres en argent : nous pensions n'en donner que quatre, mais on a tant chicané qu'il nous en coûtera cinq, tant pour lui bâtir et meubler une cellule que pour d'autres petites choses, sans compter les dépenses du voyage et de la cérémonie.

Nous songeons aussi à marier votre sœur ; et si une affaire dont on nous a parlé réussit, cela pourra se faire cet hiver. Elle est fort tranquille là-dessus, et n'a ni vanité ni ambition ; et j'ai tout lieu d'être content d'elle.

J'ai pensé vous marier vous-même, sans que vous en sussiez rien, et il s'en est peu fallu que la chose n'ait été engagée ; mais quand c'est venu au fait et au prendre, je n'ai point trouvé l'affaire aussi avantageuse qu'elle le paroissoit : elle pourra l'être dans vingt ans ; et cependant vous auriez eu à souffrir, et vous n'auriez pas été fort à votre aise. Je n'aurois pourtant rien fait sans avoir votre approbation. Ceux de mes amis que j'ai consultés m'ont dit que c'étoit vous rompre le cou et empêcher peut-être votre fortune que de vous marier si jeune, en vous donnant un établissement si médiocre, dont les espérances ne sont que dans vingt ans. Je ne vous aurois rien mandé de tout cela si ce n'étoit que j'ai voulu vous faire voir combien je songe à vous. Je tâcherai de faire en sorte que vous soyez content de nous, et nous vous aiderons en tout ce que nous pourrons ; c'est à vous de votre côté à vous aider aussi vous-même en continuant à vous appliquer. Je vous manderai une autre fois, pour vous divertir, le détail de l'affaire. Tout ce que je vous puis dire, c'est que vous ne connoissez pas la personne dont il s'agissoit, et que vous ne l'avez jamais vue : c'est

même une des raisons qui m'a fait aller bride en main, puisqu'il est juste que votre goût soit aussi consulté. J'ai été témoin, dans tout cela, de l'extrême amitié que votre mere a pour vous, et vous ne sauriez en avoir trop de reconnoissance.

Vous n'êtes pas le seul à qui il arrive des malheurs. Votre mere et votre sœur me vinrent chercher, il y a huit jours, à Auteuil, où j'avois dîné. Un orage épouvantable les prit comme elles étoient sur la chaussée; la grêle, le vent et les éclairs firent une telle peur aux chevaux que le cocher n'en étoit plus maître. Votre sœur, qui se crut perdue, ouvrit la portiere et se jeta à bas sans savoir ce qu'elle faisoit; le vent et la grêle la jeterent par terre, et la firent si bien rouler, qu'elle alloit tomber à bas de la chaussée, sans mon laquais qui courut après et la retint. On la remit dans le carrosse toute trempée et tout effrayée: elle arriva à Auteuil dans ce bel état. M. Despréaux fit allumer un grand feu: on lui trouva une chemise et un habit. Nous la ramenâmes à la lueur des éclairs, malgré M. Despréaux qui vouloit la retenir; elle se mit au lit en arrivant, y dormit douze heures: il a fallu lui acheter d'autres jupes; et c'est là tout le plus grand mal de son aventure. Adieu, mon cher fils.

Paris, le 19 septembre.

J'ai enfin rompu entièrement, avec l'avis de mes meilleurs amis, le mariage qu'on m'avoit proposé pour vous. Vous auriez eu 4000 livres de rente et autant à espérer après la mort des beau-pere et belle-mere; mais ils sont encore jeunes, tous deux peuvent vivre au moins une vingtaine d'années, et même l'un et l'autre pourroient se remarier: ainsi vous

couriez risque de n'avoir très long-temps que 4000 l., chargé peut-être de huit ou dix enfants avant que vous eussiez trente ans. Vous n'auriez pu avoir équipage, les habits et la nourriture auroient tout absorbé : cela vous détournoit des espérances que vous pourrez justement avoir par votre travail et par l'amitié dont M. de Torcy et M. l'ambassadeur vous honorent. Ajoutez à cela l'humeur de la fille, qu'on dit qui aime le faste, le monde, et tous les divertissements du monde, et qui vous auroit peut-être mis au désespoir par beaucoup de contrariétés. Tout ce que je puis vous dire, c'est que des personnes fort raisonnables, et qui vous aiment, nous ont embrassés très cordialement, ma femme et moi, quand elles ont su que je m'étois débarrassé de cette affaire. J'ai tout lieu de croire qu'en vous faisant part du peu de bien et du revenu que Dieu nous a donné, vous serez cent fois plus heureux et plus en état de vous avancer. Je ne vous nomme point les personnes qui m'avoient fait cette proposition, je vous prie même de ne les point deviner : je ne dois jamais manquer de reconnoissance pour la bonne volonté qu'ils m'ont témoignée en cette occasion. Votre mere a été dans tous les mêmes sentiments que moi; elle doutoit même que vous eussiez voulu consentir à cette affaire, parcequ'elle vous a souvent entendu dire que vous vouliez travailler à votre fortune avant que de songer à vous marier. Soyez bien persuadé que nous ne vous laisserons manquer de rien, et que je suis dans la disposition de faire pour vous garçon les mêmes choses que je prétendois faire en vous mariant : ainsi abandonnez-vous à Dieu premièrement, à qui je vous exhorte de vous attacher plus que jamais; et après lui reposez-vous sur l'amitié que nous avons pour vous, qui augmente tous les jours beaucoup par la persuasion où nous

sommes de vos bonnes inclinations, et de l'envie que vous avez de vous occuper et de vivre en honnête homme.

Votre mere mena hier à la foire toute la petite famille. Le petit Lionval eut belle peur de l'éléphant, et fit des cris effroyables quand il le vit qui mettoit sa trompe dans la poche du laquais qui le tenoit par la main. Les petites filles ont été plus hardies, et sont revenues chargées de poupées dont elles sont charmées. Je ne suis pas entièrement hors de mes maux ; cependant je differe toujours à me purger.

Je ne sais point ce que c'est que cette histoire du jansénisme qu'on imprime en Hollande ; vous ne me mandez pas si c'est pour ou contre ; mais je vous conseille de ne témoigner aucune curiosité là-dessus afin qu'on ne puisse vous nommer en rien. Vous voulez bien que je vous fasse une petite critique sur un mot de votre lettre : *Il en a agi avec politesse ;* il faut dire, *il en a usé.* On ne dit point *il en a bien agi*, et c'est une mauvaise façon de parler.

Paris, le 31 septembre.

J'AVOIS déja vu dans la gazette toutes les magnificences de l'entrée de M. l'ambassadeur, et je n'ai pas laissé de prendre un grand plaisir au récit que vous en avez fait. J'avois commencé cette lettre dans le dessein de la faire longue ; mais je suis obligé de me mettre dans mon lit pour prendre médecine : je vous écrirai au long la premiere fois. Votre mere et tout le monde vous saluent. L'abbé Genest a été élu à l'académie à la place de Boyer. Votre cousin l'abbé du Pin a eu des voix pour lui, et pourra l'être une autre fois, de quoi il a grande envie. J'ai

donné ma voix à l'abbé Genest, à qui je m'étois engagé.

Paris, le 8 octobre.

J'ai la tète si épuisée de tout le sang qu'on m'a tiré depuis cinq ou six jours, que je laisse à ma femme le soin de vous écrire de mes nouvelles. Ne soyez cependant en aucune inquiétude sur ma santé ; elle est, Dieu merci, beaucoup meilleure, et j'espere être en état d'aller dans huit jours à Fontainebleau. Vous savez ma sincérité, et d'ailleurs je n'ai aucune raison de vous déguiser l'état où je suis. Soyez tranquille, et songez un peu au bon Dieu. *Ensuite est écrit de la main de sa femme :* J'ai pris la plume à votre pere ; il est dans son lit : il a seulement voulu commencer cette lettre afin que vous ne vous figurassiez pas qu'il est plus mal qu'il n'est. Il a eu une fievre continue, et on a été obligé de le saigner deux fois : il a eu une bonne nuit, et il est ce matin sans fievre ; il ne lui reste plus qu'une douleur dans le côté droit (1) quand on y touche ou qu'il s'agite. Il est fort content de vos réflexions au sujet de l'établissement que nous avons été sur le point de vous donner. Il nous a paru cependant que le bien que cette fille vous apportoit avoit fait un peu trop d'impression sur votre esprit, et que vous n'aviez pas assez pensé sur ce que votre pere vous avoit mandé de l'humeur de la personne dont il s'agissoit. Je vois bien, mon cher fils, que vous ne savez pas de quelle importance cela est pour le repos de la vie : c'est pourtant ce qui nous a fait rompre. Ne croyez point

---

(1) La cause de sa mort.

que nous ayons appréhendé de nous incommoder, cela ne nous est pas tombé dans l'esprit ; et d'ailleurs il ne nous en coûtoit guere plus qu'il nous en coûtera pour vous faire subsister. Votre pere est si content de vous, qu'il fera toutes choses afin que vous soyez content de lui, pourvu que vous soyez honnête homme et que vous viviez d'une maniere qui réponde à l'éducation que nous avons tâché de vous donner. Votre pere est bien fâché de la nécessité où vous nous marquez être de prendre la perruque ; il souhaiteroit que vous pussiez garder vos cheveux : mais il remet cette affaire au conseil que vous donnera M. l'ambassadeur, et s'il le faut il enverra chercher, quand il se portera bien, un habile perruquier. J'espere qu'il sera en état de vous écrire au premier ordinaire. Adieu, mon fils : songez à Dieu et à gagner le ciel.

Paris, le 16 octobre (1).

Votre pere et moi sommes en peine de votre santé. Depuis plusieurs jours nous n'avons reçu de vos nouvelles. Il croit quelquefois que vous avez pris le parti de venir faire ici un tour : il auroit bien de la joie de vous voir ; mais il seroit fâché que vous eussiez pris cette résolution sur la lettre que je vous ai écrite, puisque les médecins le croient sans péril ; ils disent seulement que sa maladie pourra être longue. Il conserve toujours une petite fievre ; mais la douleur de côté est beaucoup diminuée. Nous avons passé aujourd'hui une partie de l'après-dînée sur la terrasse à nous promener ; ainsi vous voyez qu'il est

---

(1) Cette lettre est commencée par sa femme.

en meilleure disposition. Pour le voyage de Fontainebleau il n'y faut plus songer. La profession de votre sœur nous embarrasse ; mais il faudra bien qu'elle souffre avec patience ce retardement. *Ensuite est écrit de la main de Racine :* Je me porte beaucoup mieux, Dieu merci. J'espere vous écrire par le premier ordinaire une longue lettre qui vous dédommagera de toutes celles que je ne vous ai point écrites. Je suis fort surpris de votre silence et de celui de M. l'ambassadeur ; peu s'en faut que je ne vous croie tous plus malades que je ne l'ai été. Adieu, mon cher fils : je suis tout à vous.

Paris, le 20 octobre (1).

Je vous écris, mon cher fils, auprès de votre pere, qui le vouloit faire lui-même : je l'en ai empêché, parce qu'il est fort fatigué de l'émétique qu'on lui a fait prendre et qui a eu tout le succès qu'on en pouvoit espérer ; de maniere que les médecins disent qu'il n'a plus qu'à se tenir en repos, n'ayant plus rien à craindre. N'ayez point d'inquiétude sur lui ; la sienne est que vous ne preniez quelque parti précipité qui vous détourneroit de vos occupations et ne lui seroit d'aucun soulagement : il espere vous écrire vendredi. On lui conseille de prendre ici les eaux de Saint-Amand, en attendant qu'il puisse au printemps les aller prendre sur les lieux ; et si M. l'ambassadeur venoit aussi les prendre, il vous ameneroit. M. Finot dit qu'il connoît le tempérament de M. de Bonrepaux, et qu'il a mal fait d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle ; que celles de

---

(1) Cette lettre est commencée par sa femme.

Saint-Amand lui conviennent : il doit en écrire à M. Fagon. *Ensuite est écrit de la main de Racine :* J'embrasse de tout mon cœur M. l'ambassadeur. Quoiqu'il ne soit nullement nécessaire que vous me veniez voir, si néanmoins M. l'ambassadeur avoit quelque dépêche un peu importante à faire porter au roi, il se pourroit faire que M. l'ambassadeur tourneroit la chose d'une telle maniere que sa majesté ne trouveroit pas hors de raison qu'il vous en eût chargé ; dites-lui seulement ce que je vous mande, et laissez-le faire. Adieu, mon cher fils. J'ai bien songé à vous, et suis fort aise que nous soyons encore en état de nous voir, s'il plaît à Dieu. *Puis de la main de sa femme :* Ne vous étonnez pas si l'écriture de votre pere n'est pas bonne ; il est dans son lit : sans cela il écriroit à l'ordinaire. Adieu.

Paris, le 24 octobre.

Enfin, mon cher fils, je suis, Dieu merci, absolument sans fievre. J'espere que je n'ai plus qu'une médecine à essuyer. J'ai pourtant la tête encore bien foible : la saison n'est pas fort propre pour les convalescents, et ils ont d'ordinaire beaucoup de peine en ces temps-ci à se rétablir. Ma maladie a été considérable ; mais vous pouvez compter néanmoins que je ne vous ai point trompé, et que lorsque je vous ai mandé qu'elle étoit sans péril, c'est qu'on me l'assuroit en effet. Je suis fort aise que vous ne soyez point venu ; votre voyage auroit été fort inutile, vous auroit coûté beaucoup, et vous auroit détourné du train où vous êtes de vous occuper sous les yeux de M. l'ambassadeur. Je souhaiterois de bon cœur que sa santé fût aussitôt rétablie que la mienne. J'espere

que nous pourrons nous trouver lui et moi à Saint-Amand le printemps prochain: car on a en tête que ces eaux-là me sont très bonnes aussi-bien qu'à lui.

La profession de votre sœur a été retardée, de quoi elle a été fort affligée; elle a mieux aimé pourtant retarder, et que je fusse en état d'y assister. Je lui ai mandé que ce seroit pour la premiere semaine du mois de novembre. Je serai alors si près de Fontainebleau, que d'autres que moi seroient peut-être tentés d'y aller; mais j'assisterai seulement à la profession de votre sœur, et je reviendrai le lendemain coucher à Paris.

Votre mere est en bonne santé, Dieu merci, quoiqu'elle ait pris bien de la peine après moi pendant ma maladie: il n'y eut jamais de garde si vigilante ni si adroite; avec cette différence que tout ce qu'elle faisoit partoit du fond du cœur, et faisoit toute ma consolation. C'en est une fort grande pour moi que vous connoissiez tout le mérite d'une si bonne mere: et je suis persuadé que quand je ne serai plus, elle retrouvera en vous toute l'amitié et toute la reconnoissance qu'elle trouve maintenant en moi. M. de Valincour et M. l'abbé Renaudot m'ont tenu la meilleure compagnie du monde: je vous les nomme entre autres parcequ'ils n'ont presque bougé de ma chambre. M. Despréaux ne m'a point abandonné dans les grands périls; mais quand l'occasion a été moins vive il a été bien vîte retrouver son cher Anteuil, et j'ai trouvé cela très raisonnable, n'étant pas juste qu'il perdît la belle saison autour d'un convalescent qui n'avoit pas même la voix assez forte pour l'entretenir long-temps; du reste il n'y a pas un meilleur ami ni un meilleur homme au monde. Faites mille compliments pour moi à M. l'ambassadeur et à M. de Bonnac. Je leur suis bien obligé de l'intérêt qu'ils ont pris à ma maladie. Je suis aussi fort touché de toutes les in-

quiétudes qu'elle vous a causées; et cela ne contribue pas peu à augmenter la tendresse que j'ai eue pour vous toute ma vie. Je vous manderai une autre fois des nouvelles.

Paris, le 30 octobre.

Vous pouvez vous assurer, mon cher fils, que ma santé est, Dieu merci, en train de se rétablir entièrement: j'ai été purgé pour la derniere fois, et mes médecins ont pris congé de moi en me recommandant néanmoins une très grande diete pendant quelque temps, et beaucoup de regle dans mes repas pour toute ma vie, ce qui ne sera pas fort difficile à observer: je ne crains que les tables de la cour; mais je suis trop heureux d'avoir un prétexte d'éviter les grands repas, auxquels aussi-bien je ne prends pas un fort grand plaisir. J'ai résolu même d'être à Paris le plus souvent que je pourrai, non seulement pour y avoir soin de ma santé, mais pour n'être point dans cette horrible dissipation où l'on ne peut éviter d'être à la cour. Nous partirons mardi prochain pour la profession de ma chere fille, que je ne veux pas faire languir davantage. M. l'archevêque de Sens veut absolument faire la cérémonie: j'aurois bien autant aimé qu'il eût donné cette commission à un autre, cela nous auroit épargné bien de l'embarras et de la dépense. M. l'abbé Boileau a voulu aussi, malgré toutes mes instances, y venir prêcher, et cela avec toute l'amitié possible.

Nous allâmes l'autre jour dîner à Auteuil avec toute la petite famille, que M. Despréaux régala le mieux du monde. Ensuite il mena Lionval et Madelon dans le bois de Boulogne, badinant avec eux, et leur disant qu'il vouloit les mener perdre: il n'enten-

don pas un mot de tout ce que ces pauvres enfants lui disoient; c'est le meilleur homme du monde.

M. Hessein a un procès assez bizarre contre un conseiller de la cour des aides, dont les chevaux, ayant pris le frein aux dents, vinrent donner tête baissée dans son carrosse qui marchoit fort paisiblement. Le choc fut si violent que le timon du conseiller entra dans le poitrail d'un des chevaux de M. Hessein, et le perça de part en part, en telle sorte que le pauvre cheval mourut au bout d'une heure: il a fait assigner le conseiller, et ne doute pas qu'il ne le fasse condamner à payer son cheval. Faites part de cette aventure à M. l'ambassadeur; mais qu'il se garde bien d'en plaisanter dans quelque lettre avec M. Hessein, car il prend la chose fort tragiquement.

Paris, le 10 novembre.

J'ARRIVE de Melun fort fatigué. J'avois cru que l'air me fortifieroit, mais je crois que l'ébranlement du carrosse m'a beaucoup incommodé. Je ne laisse pourtant pas d'aller et de venir, et les médecins m'assurent que tout ira bien pourvu que je sois exact à la diete qu'ils m'ont ordonnée; et je l'observe avec une attention incroyable. Je voudrois avoir le temps aujourd'hui de vous rendre compte du détail de la profession de votre sœur; mais sans la flatter vous pouvez compter que c'est un ange. Son esprit et son jugement sont extrêmement formés; elle a une mémoire prodigieuse, et aime passionnément les bons livres: mais ce qui est de plus charmant en elle, c'est une douceur et une égalité d'esprit merveilleuses. Votre mere et votre sœur aînée ont extrêmement pleuré: et pour moi je n'ai cessé de sangloter; je crois même que cela n'a pas peu contribué à déranger ma

foible santé. Ne vous chagrinez pas si je ne vous écris pas davantage ; j'ai bien des choses à faire, et en vérité je ne suis guere en état de songer à mes affaires les plus pressées. Votre mere et toute la famille vous embrassent. C'est à pareil jour que demain que vous fûtes baptisé, et que vous fites un serment solemnel à J. C. de le servir de tout votre cœur.

A LA MERE SAINTE-THECLE RACINE.

Paris, le 11 novembre.

J'ai beaucoup d'impatience, ma chere tante, d'avoir l'honneur de vous voir pour vous dire tout le bien que j'ai vu dans ma chere enfant que je viens de faire religieuse. Je vous dirai cependant en peu de mots que je lui ai trouvé l'esprit et le jugement extrêmement formés, une piété très sincere, et sur-tout une douceur et une tranquillité d'esprit merveilleuses. C'est une grande consolation pour moi, ma chere tante, qu'au moins quelqu'un de mes enfants vous ressemble par quelque petit endroit. Je ne puis m'empêcher de vous dire un trait qui vous marquera tout ensemble et son courage et son naturel.

Elle avoit fort évité de nous regarder sa mere et moi pendant la cérémonie, de peur d'être attendrie du trouble où nous étions : comme ce vint le moment où il falloit qu'elle embrassât, selon la coutume, toutes les sœurs ; après qu'elle eut embrassé la supérieure, on lui fit embrasser sa mere et sa sœur aînée, qui étoient auprès d'elle fondant en larmes. Elle sentit tout son sang se troubler à cette vue : elle ne laissa pas d'achever la cérémonie avec le même air modeste et tranquille qu'elle avoit eu depuis le commencement ; mais

dès que tout fut fini elle se retira dans une petite chambre où elle laissa aller le cours de ses larmes, dont elle versa un torrent au souvenir de celles de sa mere. Comme elle étoit dans cet état, on lui vint dire que M. l'archevêque de Sens l'attendoit au parloir avec mes amis et moi. *Allons, allons!* dit-elle, *il n'est pas temps de pleurer.* Elle s'excita même à la gaieté, et se mit à rire de sa propre foiblesse, et arriva en effet en souriant au parloir, comme si rien ne lui fût arrivé. Je vous avoue, ma chere tante, que j'ai été touché de cette fermeté qui me paroît assez au-dessus de son âge.

Le sermon de M. l'abbé Boileau fut très beau et très plein de grandes vérités. Tout cela a fait un terrible effet sur l'esprit de ma fille aînée: et elle paroît dans une fort grande agitation, jusqu'à dire qu'elle ne sera jamais du monde: mais je n'ose guere compter sur ces sortes de mouvements, qui peuvent passer.

J'oubliois de vous dire que celle qui vient de se faire religieuse aime extrêmement la lecture, et surtout des bons livres; et qu'elle a une mémoire surprenante. Excusez un peu ma tendresse pour une enfant dont je n'ai jamais eu le moindre sujet de plainte, et qui s'est donnée à Dieu de si bon cœur, quoiqu'elle fût assurément la plus jolie de tous mes enfants, et celle que le monde auroit le plus attirée par ses dangereuses caresses.

Ma femme et nos petits enfants vous assurent tous de leur respect. Il m'est resté de ma maladie une dureté au côté droit, dont j'avois témoigné un peu d'inquiétude; mais M. Morin m'a assuré que ce ne seroit rien, et qu'il la feroit passer peu-à-peu par de petits remedes. Du reste je suis assez bien, Dieu merci.

Je n'ai point été surpris de la mort de M. du Fossé, mais j'en ai été très touché: c'étoit, pour ainsi dire, le plus ancien ami que j'eusse au monde. Plût à Dieu

que j'eusse mieux profité des grands exemples de piété qu'il m'a donnés ! Je vous demande pardon d'une si longue lettre, et vous prie toujours de m'assister de vos prieres.

A SON FILS.

Paris, le 17 novembre.

Je crois qu'il n'est pas besoin que j'écrive à M. l'ambassadeur pour lui témoigner l'extrême plaisir que je me fais d'avoir bientôt l'honneur de le voir. Ma joie sera complete puisqu'il a la bonté de vous amener avec lui. Dites-lui qu'il me feroit le plus sensible plaisir du monde si, dans le peu de séjour qu'il fera à Paris, il vouloit loger chez moi ; nous trouverons moyen de le mettre fort tranquillement et fort commodément, et du moins je ne perdrai pas un seul des moments que je pourrai le voir et l'entretenir. Vous ne me trouverez point parfaitement encore rétabli à cause d'une dureté qui m'est restée au foie ; mais les médecins m'assurent que je ne dois pas m'en inquiéter, et qu'en observant une diete fort exacte cela se dissipera peu-à-peu. Comme je ne suis guere en état de faire de longs voyages à la cour, vous viendrez fort à propos pour me tenir compagnie : je ne vous empêcherai pourtant pas d'aller faire votre cour. Je n'avois pas besoin de l'exemple de madame la comtesse d'Auvergne pour me modérer sur le thé ; j'en use sobrement, ainsi ne m'en apportez pas.

Si M. l'ambassadeur fait quelque cas de ces mémoires dont vous parlez sur la paix de Riswik, vous pouvez les acheter. Si j'étois assez heureux pour le voir et l'entretenir souvent, je n'aurois pas grand besoin d'autres mémoires pour l'histoire du roi : il

la sait mieux que tous les ambassadeurs et tous les ministres ensemble; et je fais un fort grand fonds sur les instructions qu'il a promis de me donner. Je ne crois point aller à Versailles avant le voyage de Marly; j'ai besoin de me ménager encore quelque temps afin d'être en état d'y faire un plus long séjour. Adieu, mon cher fils. Toute la famille est dans la joie depuis qu'elle sait qu'elle vous reverra bientôt. Tâchez, au nom de Dieu, d'obtenir de M. l'ambassadeur qu'il vienne descendre au logis.

A MADEMOISELLE RIVIERRE

SA SOEUR (1).

Paris, le 10 janvier.

Je vous écris, ma chere sœur, pour une affaire où vous pouvez avoir intérêt, aussi-bien que moi, et sur laquelle je vous supplie de m'éclaircir le plutôt que vous pourrez. Vous savez qu'il y a un édit qui oblige tous ceux qui ont ou qui veulent avoir des armoiries sur leur vaisselle, ou ailleurs, de donner une somme qui va au plus à 25 livres, et de déclarer quelles sont leurs armoiries. Je sais que celles de notre famille sont un cygne; mais je ne sais pas quelles sont les couleurs de l'écusson, et vous me ferez un grand plaisir de vous en instruire. Je crois que vous trouverez nos armes peintes aux vitres de

---

(1) Je mets cette lettre parcequ'elle fait connoître la générosité de mon pere envers de pauvres parents. Elle est écrite à ma tante, qui a vécu à la Ferté-Milon quatre-vingt-douze ans.

la maison que notre grand-pere fit bâtir. J'ai ouï dire aussi à mon oncle Racine qu'elles étoient peintes aux vitres de quelque église de la Ferté-Milon : tâchez de vous en éclaircir. J'attends votre réponse pour me déterminer, et pour porter mon argent.

Le jeune homme qui recherche en mariage ma petite cousine M.... m'est venu trouver. Je lui ai promis de donner à ma cousine cent livres. Je lui ai dit que, dans l'état où sont présentement mes affaires, je ne pouvois donner davantage, et je lui ai dit vrai, à cause de tout l'argent que je dois encore pour ma charge. Je dois sur-tout 6000 livres qui ne portent point d'intérêt, et l'honnêteté veut que je les rende le plutôt que je pourrai, pour n'être pas à charge à mes amis. J'espere que dans un autre temps je serai moins pressé, et alors je pourrai faire encore quelque petit présent à ma cousine.

Le cousin H.... est venu ici fait comme un misérable, et a dit à ma femme, en présence de tous nos domestiques, qu'il étoit mon cousin. Vous savez comme je ne renie point mes parents, et comme je tâche à les soulager : mais j'avoue qu'il est un peu rude qu'un homme qui s'est mis en cet état par ses débauches et par sa mauvaise conduite vienne ici nous faire rougir de sa gueuserie. Je lui parlai comme il le méritoit, et lui dis que vous ne le laisseriez manquer de rien s'il en valoit la peine, mais qu'il buvoit tout ce que vous aviez la charité de lui donner. Je ne laissai pas de lui donner quelque chose pour s'en retourner. Je vous prie aussi de l'assister tout doucement, mais comme si cela venoit de vous. Je sacrifierai volontiers quelque chose par mois pour le tirer de la nécessité. Je vous recommande toujours la pauvre Marguerite, à qui je veux continuer de donner par mois comme j'ai toujours fait : si vous

croyez que l'autre parente soit aussi dans le besoin, donnez-lui par mois ce que vous jugerez à propos.

Je ne sais si je vous ai mandé que ma chere fille aînée étoit entrée aux carmélites : il m'en a coûté beaucoup de larmes ; mais elle a voulu absolument suivre la résolution qu'elle avoit prise. C'étoit de tous nos enfants celle que j'ai le plus aimée, et dont je recevois le plus de consolation : il n'y avoit rien de pareil à l'amitié qu'elle me témoignoit. Je l'ai été voir plusieurs fois : elle est charmée de la vie qu'elle mene dans ce monastere, quoique cette vie soit fort austere ; et toute la maison est charmée d'elle. Elle est infiniment plus gaie qu'elle n'a jamais été. Il faut bien croire que Dieu la veut dans cette maison, puisqu'il fait qu'elle y trouve tant de plaisir. Votre petit neveu est toujours bien éveillé. Adieu, ma chere sœur : je suis entièrement à vous. Ne manquez pas de me tenir parole, et de m'employer dans toutes les choses où vous aurez besoin de moi.

NOTE de Louis Racine sur la lettre suivante.

Tous les avis que mon pere dans ses lettres donna à mon frere pour se faire à la cour des amis et des protecteurs furent inutiles à un homme que dominoit l'amour de la solitude, et qui, sitôt qu'il fut devenu son maître, a fui le monde, quoiqu'il y fût fort aimable quand il étoit obligé d'y paroître. M. de Torcy, continuant ses bontés pour lui après la mort de mon pere, l'envoya à Rome avec l'ambassadeur de France. Il y resta peu; et ayant obtenu la permission de vendre sa charge de gentilhomme ordinaire, il s'enferma dans son cabinet avec ses livres, et y a vécu jusqu'à soixante-neuf ans, sans presque aucune liaison qu'avec un ami, très capable à la vérité de le dédommager du reste des hommes. On a bien pu dire de lui, *Benè qui latuit, benè vixit.* Sans aucune ambition, et même sans celle de devenir savant, son seul plaisir fut de parcourir toutes les sciences, s'attachant particulièrement aux belles-lettres, et s'étant toujours contenté de lire, sans avoir jamais rien écrit, ni en vers, ni en prose, quoiqu'il fût très capable d'écrire et par ses connoissances et par son style. On en peut juger par cette lettre qu'il m'écrivit lorsque je lui fis remettre le Poëme de la Religion pour l'examiner.

A Pari

J'ai lu votre ouvrage, rapidement à la vérité, et simplement pour me mettre au fait du tout ensemble : le projet est beau, bien exécuté, et digne d'un chrétien de votre nom. J'y ai trouvé une érudition qui me fait voir que je ne suis point aîné en tout. Je ne vous parlerai pas de la versification ; tout le monde convient que vous savez tourner un vers, il n'y a rien que vous ne veniez à bout de dire en vers ; il semble même que la sécheresse et l'aridité des sujets échauffent votre veine, et vous tiennent lieu pour ainsi dire d'Apollon. Le fond des choses me fournira peut-être plusieurs observations que je vous ferai de vive voix. Je vous dirai seulement aujourd'hui que vous insistez trop, dans votre sixieme chant, sur la conformité de la morale des païens avec celle de l'évangile. Comment ces deux lois, celle de l'évangile et la loi naturelle, ne seroient-elles pas conformes, puisqu'elles sont toutes deux l'ouvrage du même législateur? Mais trouverez-vous dans la morale des païens l'amour de Dieu et l'amour de la croix, ce qui fait à-la-fois et tout le pénible et toute la beauté de la loi de l'évangile?

Je ne puis vous pardonner qu'un aussi grand homme que Socrate vous fasse pitié dans le plus bel endroit de sa vie, lorsqu'il parle de ce coq qu'on doit sacrifier pour lui à Esculape. Je crains bien que vous n'ayez lu cet endroit que dans le françois de M. Dacier, et il n'est pas étonnant qu'un pareil traducteur vous ait induit en erreur. Socrate ne dit point à Criton de sacrifier un coq, mais simplement, *Criton, nous devons un coq à Esculape* : ὀφείλομεν ἀλεκτρυόνα. Ne voyez-vous pas que c'est une plaisan-

terie, et que Platon, qui est toujours homérique, le fait mourir comme il avoit vécu, c'est-à-dire l'ironie à la bouche? C'étoit une façon de parler proverbiale. Quand quelqu'un étoit échappé de quelque grand danger, on lui disoit : *Oh ! pour le coup vous devez un coq à Esculape*, comme nous disons, *Vous devez une belle chandelle*, etc. Voilà tout le mystere. Socrate veut dire, *Nous devons pour le coup un beau coq à Esculape, car certainement me voilà guéri de tous mes maux ;* ce qui est très conforme à l'idée qu'il avoit de la mort. Pouvez-vous croire que la derniere parole d'un homme tel que Socrate ait été une sottise? Il y a des noms si respectables, qu'on ne sauroit pour ainsi dire les attaquer sans attaquer le genre humain. *Parcendum est caritati hominum*, dit si bien Cicéron. M. Despréaux, tout Despréaux qu'il étoit, essuya de la part de ses amis des critiques très ameres sur ce qu'il avoit dit de Socrate dans son Equivoque. Il s'en sauvoit en disant qu'il n'avoit pu immoler à Jésus-Christ une plus grande victime que le plus vertueux homme du paganisme.

L'intérêt que je prends à ce qui vous regarde l'emporteroit peut-être sur ma paresse et m'engageroit à vous écrire d'autres réflexions ; mais le métier de critique est un désagréable métier et pour celui qui le fait et pour celui en faveur de qui on le fait. D'ailleurs je vous exhorte à chercher des censeurs plus éclairés et moins intéressés que moi.

La maniere dont il explique les dernieres paroles de Socrate est fort ingénieuse, et est peut-être véritable. Mais M. Dacier, M. Rollin, et sur tout la réponse de Criton, qui prend ces mots dans le sens naturel, m'ont persuadé que j'en avois pu dire ce que j'en ai dit, d'autant plus que Socrate, ne parlant même, dans ses derniers moments, que d'une façon incertaine sur l'immortalité de l'ame, m'a toujours paru un homme inconcevable.

EXTRAIT D'UNE LETTRE A MADAME DE MAINTENON.

MADAME,

J'avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires; mais n'étant pas content de ma lettre, j'avois simplement dressé un mémoire, dans le dessein de vous faire supplier de le présenter à sa majesté. Voilà, madame, tout naturellement comment je me suis conduit dans cette affaire; mais j'apprends que j'en ai une autre bien plus terrible sur les bras... Je vous avoue que, lorsque je faisois tant chanter dans Esther, *Rois, chassez la calomnie*, je ne m'attendois guere que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale, et rebelle à l'église.

Ayez la bonté de vous souvenir, madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'église croit et ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre près de trois mille vers sur des sujets de piété: j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, et j'y ai mis tous les sentiments dont j'étois le plus rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur?...

Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut être accusé, si on en accuse un homme aussi dévoué au

roi que je le suis, un homme qui passe sa vie à penser au roi, à s'informer des grandes actions du roi, à inspirer aux autres les sentiments d'amour et d'admiration qu'il a pour le roi? J'ose dire que les grands seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même : mais, dans quelque compagnie que je me sois trouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais ni du roi ni de l'évangile. Il y a des témoins encore vivants qui pourroient vous dire avec quel zele on m'a vu souvent combattre de petits chagrins qui naissent quelquefois dans l'esprit de gens que le roi a le plus comblés de ses graces. Hé quoi! madame, avec quelle conscience pourrai-je déposer à la postérité que ce grand prince n'admettoit point les faux rapports contre les personnes qui lui étoient le plus inconnues, s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire?

Mais je sais ce qui a pu donner lieu à une accusation si injuste. J'ai une tante qui est supérieure de Port-Royal, et à laquelle je crois avoir des obligations infinies; c'est elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance; et c'est elle aussi dont Dieu s'est servi pour me tirer des égarements et des miseres où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie. Elle a eu recours à moi... Pouvois-je, sans être le dernier des hommes, lui refuser mes petits secours dans cette nécessité? Mais à qui est-ce, madame, que je m'adressai pour la secourir? J'allai trouver le P. de la Chaise, et lui représentai tout ce que je connoissois de l'état de cette maison. Je n'ose pas croire que je l'aie persuadé; mais il parut très content de ma franchise, et m'assura, en m'embrassant, qu'il seroit toute sa vie mon serviteur et mon ami.

Je vous puis protester devant Dieu que je ne

connois ni ne fréquente aucun homme qui soit suspect de la moindre nouveauté. Je passe ma vie le plus retiré que je puis dans ma famille, et ne suis pour ainsi dire dans le monde que lorsque je suis à Marly. Je vous assure, madame, que l'état où je me trouve est très digne de la compassion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de l'honneur de vous voir; je n'ose presque plus compter sur votre protection, qui est pourtant la seule que j'aie tâché de mériter. Je chercherois du moins ma consolation dans mon travail; mais jugez quelle amertume doit jeter sur ce travail la pensée que ce même grand prince dont je suis continuellement occupé me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colere que de ses bontés. Je suis, etc.

FIN.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

OUVRAGES ATTRIBUES A RACIN

Discours prononcé à la tête du clergé par M. l
Colbert, coadjuteur de Rouen, Pa
Relation de ce qui s'est passé au siege de Namur
Le Banquet de Platon,
Sonnet sur la Troade de Pradon,
Chanson contre l'Aspar de M. de Fontenelle,
Santolius pœnitens,
Urbis et ruris differentia,

LETTRES DE J. RACINE

A ses amis,
A Boileau, avec les réponses,
A son fils,
Lettre de Racine l'aîné,
Extrait d'une lettre à madame de Maintenon,

FIN DE LA TABLE.